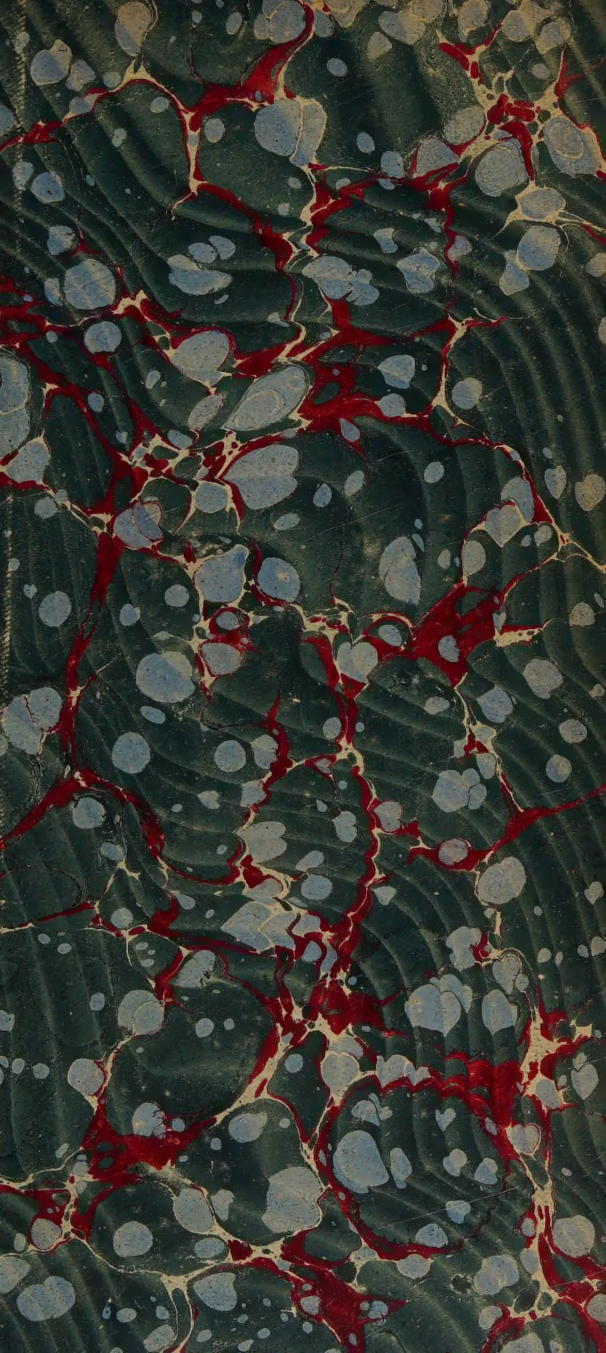


LES SAINTS "

Saint Germain d'Auxerre

(378-448)

par

Mgr LOUIS PRUNEL

Victor Lecoffre

Saint Germain d'Auxerre

"LES SAINTS"

Collection fondée par M. HENRI JOLY, membre de l'Institut, *publiée sous la direction* de M. ANDRÉ PÉRATÉ.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

Le Bienheureux François, par L. MISERMONT.
Saint Grégoire le Grand, par Mgr PIERRE BATIFFOL. *3e édition.*
Saint Joseph, par S. E. le Cardinal DUBOIS. *7e édition.*
Le Bx Pierre-Julien Eymard, par le R. P. LAMBERT. *2e édition.*
Saint Antonin, par ALEXANDRE MASSERON. *2e édition.*
Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, par M. M. VAUSSARD. *2e édition.*
Sainte Lydwine de Schiedam, par HUBERT MEUFFELS. *2e édition.*
Le Bx Pierre Canisius, par l'abbé CRISTIANI. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, par le Baron J. ANGOT DES ROTOURS. *Quatorzième édition.*
Saint Pierre Claver, par GABRIEL LEDOS. *Deuxième édition.*
Le Bx Robert Bellarmin, par le R. P. J. THERMES. *3e édition.*
Saint Jean, par l'abbé LOUIS PIROT. *Quatrième édition.*
Saint Albert de Louvain, par Dom B. DEL MARMOL. *2e édition.*
Saint Norbert, par l'abbé E. MAIRE. *Deuxième édition.*
Saint Bonaventure, par le R. P. EUSÈBE CLOP. *Deuxième édition.*
Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Quatorzième édition.*
Saint Jean Berchmans, par le R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE. *7e édition.*
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE *Quatrième édition.*
Les Bses Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *3e édit*
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *3e édition.*
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Troisième édition.*
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Troisième édition.*
Sainte M.-M. Postel, par S. G. Mgr GEORGES GRENTE. *7e édition.*
Saint Nicolas de Myre, par l'abbé MARIN. *2e édition.*
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Quatrième édit.*
Saint Jean de la Croix, par Mgr DEMIMUID. *Cinquième édition.*
Saint Pie V, par S. G. Mgr GEORGES GRENTE. *Troisième édition.*
Les Bses Filles de la Charité d'Arras, par L. MISERMONT. *5e édit.*
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Troisième édition.*
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Septième édition.*
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Troisième édition.*
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Troisième édition.*
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Emilie de Rodat, par Mgr RICARD. *Quatrième édition.*
Sainte Marguerite-Marie, par Mgr DEMIMUID. *Dixième édition.*
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Sixième édition.*
Le Bx Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Bse Louise de Marillac, Mme Le Gras, par E. DE BROGLIE. *6e édit.*

***Chaque volume se vend séparément. Broché :* 7 fr. 50**
***Avec Reliure spéciale.* 13 fr. 50**

Saint Germain d'Auxerre

(378-448)

par

Mgr LOUIS PRUNEL

ALMA COLLEGE
270.05
LIBRARY
G317
Alma, California

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Fils, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90
—
1929

25175

IMPRIMATUR

Parisiis, die 23ª Maii 1929.

† ALFRIDUS,
arch. t. Melit.
V. G. Par.

A

MA MÈRE

LETTRE-PRÉFACE

DE S. G. Mgr BAUDRILLART

Cher Monseigneur,

Vous avez bien voulu me demander d'écrire quelques lignes destinées à paraître en tête de ce volume. C'était grande modestie de votre part. N'est-il pas tout à fait superflu, voire, en ce qui me concerne, presque outrecuidant, de présenter au public un écrivain qu'il connaît et apprécie depuis longtemps, soit pour ses belles œuvres sur l'histoire religieuse de notre XVIIe *siècle, soit pour le magistral exposé qu'il a fait de la doctrine catholique, travail utile et bienfaisant dont les éditions ne cessent de se succéder?*

Aussi bien n'ai-je voulu voir dans votre démarche qu'un délicat témoignage de votre fidèle amitié. C'est la mienne qui vous répond, fort heureuse de trouver une occasion de s'affirmer.

Occasion très agréable, car votre Vie de Saint Germain d'Auxerre *est un charmant livre d'histoire, si attachant que, de la première page à la dernière, on ne le quitte pas, quand on en a commencé la lecture.*

Il fait revivre des temps bien lointains, mais dont nous

nous sentons solidaires; — quand je dis nous, je veux dire ceux qui connaissent l'histoire de notre pays, histoire politique, histoire morale et religieuse. Je ne parle pas de tant de malheureux à qui, de parti pris, on cache cette histoire comme un objet déplaisant et nuisible.

Votre tâche n'allait pas sans difficultés. En dépit des efforts multipliés de la critique, les sources hagiographiques de cette époque ne se présentent pas avec une limpidité parfaite. Que d'infiltrations légendaires d'une vie à l'autre! Que de récits-types, *si j'ose dire, qui partout se rencontrent, sans qu'il soit aisé, ou même possible, de remonter à l'origine première! De ce labeur un peu ingrat, vous vous êtes acquitté avec sagesse et mesure. Sans trahir votre devoir d'historien, vous avez su, et je vous en félicite, ne blesser la légitime piété de qui que ce soit.*

La grande histoire trouve son compte avec la reconstitution minutieuse de la longue et fructueuse mission de saint Germain d'Auxerre en Grande Bretagne. Qu'elle est intéressante à étudier la compénétration de ce pays et du nôtre à l'époque où le monde barbare commence à se substituer au monde romain finissant! Là se trouvent les racines profondes de la civilisation commune qui, malgré tant de divergences, n'a cessé d'unir ceux qui portent aujourd'hui en bloc, sans tenir compte des apports les plus variés, les noms d'Anglais et de Français. Vous faites défiler devant nous des figures très curieuses et de nous combien peu connues! — quelque chose comme des Récits des temps mérovingiens *avant Mérovée lui-même, puisque saint Germain meurt l'année* (448) *où Mérovée est hissé sur le pavois. Nous devenons les témoins de l'extraordinaire popularité de saint Germain en Grande Bretagne,*

au point qu'il prend place parmi les héros nationaux du pays de Galles qui enrichit sa légende de traits merveilleux.

Héros national du pays de Galles, sans doute, mais bien davantage évêque et saint national de notre pays de France et, par sainte Geneviève, de notre Paris! Pendant des siècles s'est manifestée sa gloire posthume. Si, sauf à Auxerre et en quelques lieux qui lui sont dédiés, cette gloire s'est, à l'époque moderne, quelque peu voilée, votre volume, cher Monseigneur, solidement fondé et pourtant facile à lire, contribuera, nous n'en doutons pas, à lui rendre son premier éclat.

† Alfred Baudrillart,
Archevêque de Mélitène,
Membre de l'Académie française.

SAINT GERMAIN D'AUXERRE

CHAPITRE PREMIER

LA GLOIRE DE CE MONDE. LA JEUNESSE ET L'AGE MUR

La naissance. — Les études à Autun et à Rome. — L'avocat. — Son mariage à Rome. — La carrière des honneurs. — Le duc d'Armorique et de Belgique.

Parmi nos vieux saints français, celui qui fut jadis le plus populaire, après l'illustre évêque de Tours, est, sans contredit, saint Germain d'Auxerre. Sa vie, en effet, quoique très originale, ressemble si fort à celle de saint Martin qu'elle paraît continuer et prolonger, sous son triple aspect, celle du moine-évêque, du fondateur des paroisses rurales et du thaumaturge des Gaules. Martin meurt en 397, Germain commence son épiscopat en 418, et, pendant trente ans, donne au monde gallo-romain l'impression d'être lui-même un autre Martin. En France, des villes, des villages, des églises, des monastères, des familles en grand nombre portent son nom; en Grande-Bretagne et en Italie où il vécut, la vénération publique l'entoura de son vivant et s'accrut considérablement après sa mort. Les témoignages historiques contemporains de Prosper d'Aquitaine, de saint Hilaire d'Arles, de saint Honorat de Mar-

seille attestent sa prodigieuse influence et le prestige éclatant de sa sainteté.

Ce grand homme qui devait illustrer à jamais sa ville natale, au point que son nom en est désormais inséparable, naquit à Auxerre vers l'an 378. Gratien était alors empereur d'Occident et allait s'associer Théodose comme empereur d'Orient. A Rome, le pape saint Damase gouvernait l'Eglise et composait, à la gloire des martyrs des catacombes, les inscriptions qui l'ont rendu célèbre. Une période relativement calme, allait consacrer avec Théodose le Grand la victoire définitive du christianisme, avant les terribles invasions du cinquième siècle qui devaient amener la chute irrémédiable de l'Empire romain et la fin des temps antiques.

Le père de Germain se nommait Rusticus et sa mère Germanilla. Ce gracieux diminutif féminin du nom de Germanus nous permet de soupçonner dans le choix du nom de son fils une délicate attention de Rusticus envers son épouse, et bien souvent le futur évêque dut murmurer avec émotion le nom maternel d'où le sien était issu.

Constantius, le premier biographe de notre saint, nous dit que ses parents étaient très illustres, *splendidissimi*. Nous savons d'autre part qu'ils étaient seigneurs de la ville et du comté d'Auxerre et qu'ils possédaient de nombreux domaines dans la région. A n'en pas douter, ils étaient aussi distingués par leurs vertus que par leur noblesse, car ils reçurent après leur mort des honneurs singuliers; deux autels furent élevés sur leurs tombeaux dans l'église d'Appoigny, près d'Auxerre, où ils avaient été inhumés, et l'on a découvert en 1825 dans le chœur de l'église Saint-Jean d'Appoigny deux pierres tombales que la tradition du pays attribue à ces vénérables personnages [1].

1. Appoigny possède un cimetière gallo-romain, situé en face du hameau des Bries.

Dès sa plus tendre enfance, Germain fut appliqué par ses parents à l'étude des « arts libéraux ». Les nobles gallo-romains, à la différence de ceux du moyen âge obligés de mener la vie des hommes d'armes, étaient très cultivés. La littérature était en honneur et les châtelains d'alors ne connaissaient pas de plus grand plaisir que d'écrire ces lettres spirituelles et maniérées, en prose ou en vers, où se reconnaissait l'antique penchant des Gaulois pour la rhétorique.

Germain fréquenta les écoles de la Gaule, *auditoria Gallicana*, et spécialement celles d'Autun, la ville intellectuelle la plus proche, qui, par ses monuments et la culture de ses habitants, rivalisait avec les villes du Midi et passait pour la cité la plus élégante de la sévère et triste Lyonnaise. La jeunesse gauloise s'y pressait pour suivre les leçons des rhéteurs latins et attiques, et Germain, doué d'un génie vif et pénétrant, devint rapidement un jeune homme très instruit.

Physiquement, il était de taille moyenne, ni trop grand ni trop petit, le corps bien proportionné, le visage doué de beauté et empreint d'une grande dignité qui le faisait respecter de tous ceux qui l'approchaient.

Ses études terminées en Gaule, le fils de Rusticus qui désirait, nous dit son premier biographe, acquérir la plénitude du savoir, se rendit à Rome pour y étudier la science du droit.

Ce séjour dans la Ville éternelle, en lui faisant connaître les hommes les plus célèbres et le centre de l'administration impériale et ecclésiastique, eut sur la suite de sa vie une influence considérable. Nous n'hésiterons pas à y voir une attention spéciale de la Providence pour préparer à sa haute mission, sans qu'il s'en doutât, celui qu'elle destinait à devenir évêque, défenseur des pauvres et des

opprimés, apologiste de la foi catholique et légat du Saint-Siège en Grande Bretagne.

L'étude de la jurisprudence et l'exercice du barreau firent très vite de Germain un brillant avocat qui plaidait avec grand succès devant les tribunaux de la Préfecture [1]. La force du raisonnement, la clarté, la science juridique, l'éloquence qui animaient ses discours forcèrent bientôt l'admiration du Sénat et firent du jeune noble auxerrois l'un des meilleurs orateurs de ce temps. Il devint, s'il n'avait hérité ce titre de ses ancêtres, citoyen romain, patricien et même censeur du Latium.

La vie souriait à Germain. Une fois entré dans l'administration de l'Empire, il ne lui restait plus qu'à fonder un foyer. Ses amis, afin de le fixer définitivement à Rome, désiraient beaucoup le voir choisir une épouse romaine. Ce fut ce qui arriva, et Germain unit ses destinées à celles d'une jeune patricienne, nommée Eustachia, « aussi distinguée par sa naissance que par ses richesses et la pureté de ses mœurs [2] ».

Mais bientôt cet établissement, en augmentant la réputation de Germain et la confiance que mettait en lui le gouvernement impérial, attira sur lui la faveur de l'empereur Honorius qui résolut d'utiliser ses grandes qualités en le nommant duc de la Marche armoricaine et nervienne, avec résidence à Auxerre, sa ville natale, où il possédait les vastes propriétés de ses ancêtres. « Il était, sous la toge, écrit Constantius — que nous appellerons désormais Constance — dans tout l'éclat de sa réputation, lorsque l'Etat l'éleva aux honneurs en lui conférant la dignité de duc et en lui confiant une administration qui embrassait plusieurs provinces. » Et, voyant dans cette

1. Le texte de Constance ne nous dit pas s'il s'agit du préfet du prétoire ou du préfet de la ville.
2. CONSTANTIUS, *Vita Germani*, c. I.

haute charge une préparation à l'épiscopat, l'auteur ajoute : « L'éloquence du barreau le prédisposait à instruire les peuples; la jurisprudence à leur rendre la justice; son union matrimoniale devait témoigner de sa chasteté. »

Le duc du territoire Armoricain et Nervien, *dux tractûs Armoricani et Nervicani*, était celui des cinq ducs dont le gouvernement était le plus étendu. Il commandait sur tout le littoral depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à celle de la Gironde et disposait de dix corps de troupes. Son autorité ne s'étendait pas seulement sur les trois provinces côtières, la Lyonnaise seconde, métropole Rouen, la Lyonnaise troisième, métropole Tours, l'Aquitaine seconde, métropole Bordeaux. Son duché comprenait également les deux provinces éminemment continentales de l'Aquitaine première, métropole Bourges et de la Lyonnaise Sénonaise, qui avait pour métropole Sens, et pour cités Chartres, Auxerre, Troyes, Orléans, Paris, Meaux.

La Sénonaise était vraiment le cœur de l'ancienne Gaule, comme elle fut plus tard le cœur de la France; car « elle ne comptait guère, à l'origine, que des Gallo-Romains et les éléments hégémoniques introduits par les Francs n'y furent pas assez puissants pour modifier sensiblement la race[1] ». Aussi s'explique-t-on le séjour de Germain dans cette province. C'était, en effet, dans la Sénonaise qu'évoluait l'escadre de la Seine. Le duc d'Armorique et de Belgique tenait ainsi sur tout leur parcours les deux grandes voies fluviales de l'ouest, et surveillait même la Garonne, car, dès cette époque, « les fleuves étaient la grande route d'invasion pour les pirates du Nord, ce qui ne les empêchait pas d'ailleurs d'être préférés aux chemins de terre, car les belles chaussées romaines

1. Mgr DUCHESNE, *Fastes épisc. de l'anc. Gaule*, II, 389.

avaient beaucoup souffert des guerres civiles et des incursions germaniques [1] ».

Malgré la séparation des fonctions civiles et militaires, opérée un siècle plus tôt sous Dioclétien, le texte du premier biographe de saint Germain est si précis, qu'il est impossible de lui refuser la qualité de duc, c'est-à-dire de général. Sans doute, les invasions menaçantes et déjà commencées obligeaient-elles de nouveau à concentrer dans la même main les deux pouvoirs [2].

Rendre la justice, faire régner la paix parmi les peuples et les disposer à payer les contributions, veiller à la subsistance des soldats, faire de temps à autre la revue des troupes et visiter les frontières, afin d'éviter les surprises de l'ennemi, tels étaient les nouveaux devoirs du duc Germain, devenu ainsi l'un des premiers personnages de la Gaule.

1. LAVISSE, *Hist. de France*, t. I. *La Gaule*, p. 293; JULLIAN, *Hist. de la Gaule*, t. VIII, p. 25. Cf. aussi la *Notitia Dignitatum*, édit. O. SEECK, 204-205.

2. Saint Ambroise, avec qui Germain a tant de points communs, avait, lui aussi, administré, de Milan, les provinces de Ligurie et d'Emilie.

CHAPITRE II

LE DUEL ENTRE LA NATURE ET LA GRACE. LES TRIBULATIONS D'UN CHASSEUR.

Le gouvernement du duc Germain. — Le « chasseur farouche ». — L'incident du poirier d'Auxerre. — La colère du duc. — Le voyage de saint Amateur à Autun. — L'ordination à Auxerre. — Germain dompté par la grâce.

La critique historique s'est exercée — on n'en saurait être surpris — sur les sources de la vie de saint Germain d'Auxerre. Les documents ont été examinés à la loupe et tous les mots en ont été passés au crible, toutes les variantes des manuscrits ont été signalées, des passages ont été déclarés apocryphes, des objections ont été soulevées, selon la méthode appliquée au texte des Evangiles. L'abbé Narbey, Mgr Duchesne, les Bollandistes et surtout l'historien allemand Wilhelm Levison, dont le travail est de beaucoup le plus considérable, ont porté à saint Germain un intérêt passionné qui s'explique par sa renommée universelle.

Le lecteur ne s'attend pas à ce que nous exposions ici toutes les discussions auxquelles les différents documents ont donné lieu. Ce volume n'y suffirait pas et deviendrait vite fastidieux. Nous profiterons de ces critiques et signalerons, chemin faisant, les faits plus ou moins contestés, ajoutés, à partir du VIII^e^ siècle, à la *Vie* primitive de

Constance écrite vers 480, environ trente ans après la mort de saint Germain, et reconnue par tous les critiques, et spécialement par M. Levison, qui en a publié le texte [1], comme certainement authentique.

Disons d'abord que nous avons peu de renseignements sur le gouvernement du duc Germain. Lorsqu'il arriva dans la Sénonaise, qu'il se mit aussitôt à visiter de sa personne, *visitatione propria*, il eut à s'opposer à une irruption de barbares, que nous supposons être les Burgondes — puisqu'ils envahirent le pays dès 407 et fondèrent leur royaume en 413 — et les aurait repoussés loin d'Auxerre. En d'autres occasions, il fit preuve d'un grand sang-froid; il aurait acquis une expérience consommée dans la conduite des troupes, et sous sa prudente et ferme direction, la dignité romaine qu'il représentait aurait été sauvegardée et la paix maintenue pendant toute la durée de son gouvernement.

Combien de temps exerça-t-il cette magistrature civile et militaire, il est impossible de le préciser. Comme saint Ambroise, qui, de préfet impérial à Milan, devint évêque de cette ville, comme saint Eucher, son contemporain, qui était alors évêque de Lyon, après en avoir été préfet [2], le duc et gouverneur Germain échangea une carrière

1. Dans les *Monumenta Germaniae historica, Scriptor. Rer. Meroving.*, t. VII, 1919.

2. Saint Eucher, mort en 449, eut pour successeur Patiens, à qui Constance dédia la *Vita Germani*.

Cette dédicace est ainsi conçue : *Domino Beatissimo Apostolico et mihi in aeternum Patrono Patienti Papae Constantius peccator*. On donnait alors aux évêques le nom de Pape, et le mot *sacerdos* désigne indifféremment le prêtre ou l'évêque. Dans la *Vita Germani*, il en est ainsi à chaque page. Saint Germain est appelé ordinairement *sacerdos*, saint Loup et saint Germain : *apostolici* ou *beatissimi sacerdotes*, c. 12 et 14; « la ville d'Arles avait alors pour évêque saint Hilaire » : *Inlustrabatur eo tempore civitas Hilario sacerdote*, c. 23.

humaine pour une vocation divine et il n'est pas douteux que son prestige, déjà grand, n'ait été accru, lorsque de chef temporel il devint chef des âmes.

La seule chose certaine, c'est qu'il fut évêque, à la mort de saint Amateur ou Amâtre, en 418, à l'âge de quarante ans. Fut-il gouverneur pendant une quinzaine d'années jusqu'à cette date de 418? Fut-il diacre, puis prêtre pendant dix ans, comme le suppose le bénédictin dom Viole, un de ses biographes du XVII^e siècle? Fut-il, au contraire, promu immédiatement, malgré lui et par surprise à l'épiscopat, comme saint Ambroise à Milan? C'est ce que laisserait croire le fameux récit de son élection qui, à vrai dire, ne se trouve pas dans la vie primitive du V^e siècle, mais provient de la *Vie de saint Amâtre* écrite un siècle plus tard, à la demande de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, par le prêtre africain Stephanus [1], récit qui jure, au dire de l'abbé Narbey, avec tout ce que nous savons de l'urbanité et de l'éducation distinguée de saint Germain.

« Se figure-t-on, écrit-il, un jeune patricien, un légiste richement marié, élevé dans toute la politesse de la noblesse gallo-romaine et ayant vécu à Rome, devenu tout à coup chasseur farouche, une sorte de Teuton sortant des forêts de la Germanie et tellement emporté dans ses accès de colère qu'il jure, tout chrétien qu'il est, de

1. L'Afrique du Nord était alors dans tout l'éclat de la jeune civilisation chrétienne. Saint Augustin, contemporain de saint Germain, était mort en 430.

Notons cependant la réflexion de l'abbé LEBEUF, *Mémoires concernant l'Histoire ecclés. et civ. d'Aux.*, 1763, t. I, p. 131 : « Il n'est pas aisé de décider si son nom d'*Africanus* lui venait de ce qu'il fût d'Afrique, ou si c'était parce qu'il aurait été de la famille des *Africanus*, illustre à Auxerre plusieurs siècles auparavant, selon l'inscription trouvée dans les anciens murs en 1721. »

laver l'injure qu'il avait reçue à propos du poirier d'Auxerre, dans le sang même du vénérable évêque Amateur, coupable de l'avoir fait arracher? Et ce même féroce chasseur, après s'être livré à ces emportements au vu et au su de toute la ville, se serait trouvé sur ces entrefaites entouré de l'estime et de l'affection générale, au point que le peuple, le clergé et la noblesse auraient voulu, d'un consentement unanime, l'avoir pour évêque! Son élection est singulièrement plus forcée que celle de saint Ambroise, dont on s'aperçoit qu'elle est imitée. On ferme les portes comme à Milan, et c'est le vieil évêque Amateur qui se jette brusquement sur le jeune brutal, de la main duquel il a failli périr et qui le dépouille de ses cheveux pour l'agréger à la cléricature et le faire monter aux ordres sacrés. On ne peut faire plus de violence à la dignité d'un vénérable évêque ni aux sentiments de tout un peuple chrétien [1]. »

Avant de citer, comme il convient, les principaux passages du texte incriminé, signalons au moins un point où M. Narbey fait erreur. Il s'étonne qu'un noble gallo-romain, élevé dans toute la politesse de l'époque, soit « devenu tout à coup chasseur farouche ». Or, si nous consultons l'un des meilleurs écrivains de la génération suivante, saint Sidoine Apollinaire, de qui les *Lettres* sont si précieuses, pour nous faire connaître la civilisation gallo-romaine, nous le voyons écrire aux fils d'un de ses anciens condisciples et leur raconter avec quelle passion, il s'est, dans sa jeunesse, livré à la chasse avec leur père [2] et nous ne sommes pas surpris, en ouvrant la grande *Histoire de France* de M. Lavisse, d'y lire ceci : « C'étaient

1. NARBEY, *Etude critique sur la vie de saint Germain d'Auxerre*, dans *Bullet. du Comité d'Hist. et d'Archéol. du Dioc. de Paris*, octobre 1883, p. 453.
2. SID. APOLL., *Carmen* VII; *Epist.* III, 3.

des loisirs très remplis que ceux d'un noble gallo-romain. Sans parler des devoirs auxquels il ne pouvait se soustraire, l'administration du domaine, les soins de la culture prenaient une bonne partie de ses journées, ce qui n'empêchait pas les plaisirs de la vie de château d'y tenir une très grande place. On se rendait des visites, on montait à cheval, on jouait aux dés, à la paume, et surtout on chassait. Les Gaulois étaient d'ardents chasseurs, et les forêts giboyeuses dont leur pays était couvert leur donnaient toute facilité pour satisfaire cette passion. Les scènes de chasse sont un des sujets traités de préférence sur les mosaïques dont ils ornaient leurs appartements. Ils avaient des meutes, dont ils tenaient exactement la généalogie; ils couraient le cerf, le sanglier, le loup, l'aurochs, tiraient l'arbalète ou lançaient le faucon, comme des châtelains du XII^e^ siècle. Au milieu de ces divertissements, la littérature n'était point oubliée. Jamais les classes élevées n'en furent plus éprises [1]... »

Que Germain, lorsqu'il revenait à Auxerre, après de fatigantes tournées d'inspection, se soit distrait en chassant le cerf ou le sanglier avec les officiers ou les magistrats placés sous ses ordres, nous ne saurions donc en être surpris, puisqu'il n'aurait fait que se conformer aux usages de la société de son temps. Reste l'incident du poirier, que nous préférons rapporter d'après le texte original.

« Le duc, est-il dit dans la *Vie de saint Amateur*, était plus adonné aux exercices chers à la jeunesse qu'aux pratiques de la religion chrétienne. Ainsi il allait fréquemment à la chasse et prenait au piège ou par son adresse quantité de bêtes fauves. Au milieu de la ville s'élevait un poirier [2] magnifique

1. LAVISSE, *Hist. de France*, t. I, *La Gaule*, p. 450.

2. Dans *la Légende dorée* de Jacques DE VORAGINE, ce poirier est devenu un pin. On comprend cette variante d'un manuscrit, si l'on songe à la similitude des deux mots latins : *pirus*, poirier, *pinus*, pin.

aux rameaux duquel il suspendait, pour faire montre de son habileté, les têtes des nombreuses pièces de gibier qu'il avait prises à la chasse. Amateur, évêque de la ville, l'en reprenait souvent : « O vous, lui disait-il, que votre position élève au-dessus de tous les hommes publics, abandonnez, je vous prie, une pratique bonne pour des païens, mais qui fait le scandale des chrétiens. C'est un souvenir du culte des idoles, et non un usage du christianisme. » L'homme de Dieu insistait souvent sur ce point, mais Germain ne voulait rien entendre et refusait d'accéder à ses désirs. Sans se lasser, l'évêque revenait souvent à la charge; non content d'exhorter le chasseur à rompre avec cette habitude païenne, il l'engageait à arracher le poirier, afin de n'être pas un sujet de scandale aux chrétiens; mais ses sollicitations étaient toujours inutiles.

« Sur ces entrefaites, Germain se retira de la ville dans une de ses terres. Alors le bienheureux Amateur qui attendait l'occasion favorable, fit couper l'arbre sacrilège et ordonna de le brûler, pour qu'il n'en restât aucune relique aux païens. Quant aux têtes qui pendaient, en manière de trophées, aux branches du poirier, il les fit jeter loin des murs de la ville.

« Aussitôt la renommée en apporta la nouvelle à Germain, enflamma son esprit, et l'excitant de ses vifs aiguillons, le rendit furieux à tel point qu'au mépris de la religion sainte dont il avait reçu le caractère et dont il faisait profession, il proféra des menaces de mort contre le bienheureux pontife. Voulant prévenir les chrétiens de la ville qui auraient pu se rassembler pour s'opposer à ses violences, il rassembla une troupe de ses gens et marcha soudain vers Auxerre. En apprenant ces détails, saint Amateur s'écria : « Je ne suis pas digne de verser mon sang pour le Sauveur. » Comme il avait été averti par révélation que sa mort approchait et que Germain devait lui succéder sur le siège d'Auxerre, Amateur se rendit à Autun, où se trouvait alors le magistrat Julius, préfet des Gaules. »

On objecte ici que le préfet du prétoire habitait ordinairement Arles, élevée par Constantin au rang de capitale, d'où il gouvernait la Gaule, la Bretagne et l'Espagne, et qu'à cette date il se nommait Agricola et non Julius. Mais M. Levison, qui ne croit pas à l'authenticité du récit,

note cependant que « par un hasard merveilleux, on trouve dans le manuscrit d'une lettre ou d'un rescrit de l'empereur Honorius à ce préfet, la suscription : « *viro Iulio Agricolae* », par suite d'une mauvaise lecture des mots : *Viro inlustri Agricolae* [1] », et d'autre part on peut répondre que ce préfet des Gaules, représentant de l'empereur, dont le consentement était nécessaire pour tonsurer Germain, se trouvait momentanément à Autun, au cours d'un voyage en Gaule.

Le récit continue ainsi :

« Alors, l'évêque de la ville, nommé Simplicius, personnage aussi remarquable par sa simplicité que par sa charité, ayant été prévenu de l'arrivée d'Amateur, se porta à sa rencontre avec son clergé; le préfet Julius se joignit au cortège avec le personnel de son *officium*. Tous saluèrent Amateur, selon l'usage, et lui donnèrent les marques d'une juste vénération; après quoi, ils le conduisirent jusqu'à Autun. Le lendemain, saint Amateur témoigna le désir de se rendre au prétoire de Julius. Averti de son arrivée, le préfet vint au-devant de lui. Il introduisit le pontife dans le palais avec tout le respect dû à un fidèle serviteur de Dieu; puis, comme il convient à un fils très chrétien, il pria saint Amateur qui venait le visiter, de lui accorder sa bénédiction. Ce qu'ayant fait, le prêtre vénérable dit au préfet : « Le Seigneur a daigné me faire connaître le jour de ma mort. Or, comme le gouvernement de la sainte Eglise d'Auxerre doit être confié à l'illustrissime Germain et non à un autre, ainsi que le Seigneur a bien voulu me le révéler, daigne votre Celsitude me permettre de tonsurer Germain. » Le préfet lui répondit : « Germain est un personnage utile et même nécessaire à la république; toutefois, puisque, suivant le témoignage de votre Béatitude, le Seigneur l'a choisi pour en faire son ministre, je ne puis aller contre l'ordre de Dieu. »

« Ayant obtenu ce qu'il désirait, Amateur revint à Auxerre comblé de joie.

1. W. Levison, *Bischof Germanus von Auxerre und die Quellen zu seiner Geschichte*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde*, t. XXIX, p. 160.

« De retour dans cette ville, il réunit son peuple dans la cour de sa maison. Les fidèles s'y étant rendus, il leur adressa ces paroles : « Fils bien-aimés, soyez attentifs; je dois vous découvrir le secret de mes pensées. Dieu m'a révélé le jour de mon passage à l'éternité; ce jour m'est parfaitement connu. C'est pourquoi je vous engage à vous livrer tous à un examen sérieux, afin d'élire parmi vous un homme rempli de force et de vaillance, capable de veiller sur la maison de Dieu. »

« En entendant ces paroles, tous les assistants demeurèrent muets de surprise. Voyant que personne ne disait mot, Amateur se rendit à l'église; tout le peuple l'y suivit en lui faisant cortège. Amateur se disposait à entrer dans le temple; comme la multitude des fidèles voulait y pénétrer après lui, il leur dit : « Mes chers enfants, déposez ces javelots qui sont dans vos mains, déchargez vos épaules de ces armes. La maison de Dieu est une maison de prière et non un champ de Mars tumultueux. » Aussitôt, ils déposèrent leurs armes et les laissèrent hors de l'église.

« Alors le bienheureux Amateur voyant que l'illustrissime Germain n'avait rien qui pût le rendre redoutable, donna l'ordre aux portiers de fermer les portes de l'église. Puis, après s'être entouré d'un groupe de clercs et de nobles, il étendit la main vers Germain et le saisit. Ensuite, le nom de Dieu invoqué, il lui coupa les cheveux, lui ôta les habits du siècle pour lui donner ceux de la cléricature, et il le promut aux ordres. En même temps il lui adressa ces paroles d'encouragement et d'exhortation : « Vénérable frère, travaillez à conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir, car le Seigneur tout-puissant veut qu'après ma mort vous soyez chargé du ministère pastoral. »

« Bientôt après, le bienheureux Amateur commença à sentir les premières atteintes du mal qui devait l'enlever. Malgré son état de souffrance, il ne cessait d'exhorter le peuple; il lui disait : « Mes petits enfants, le Seigneur va faire cesser mon pèlerinage et m'appeler à lui. Je vous conjure de vous entendre, de vous unir tous pour mettre en ma place notre frère Germain. » Tous y consentirent et comme preuve de leurs dispositions, ils répondirent : *Amen.* »

Evidemment, ce récit suggère bien des réflexions. D'abord il est certain qu'il a été tiré de la *Vie de*

saint Amâtre, écrite un siècle environ après celle de saint Germain par le prêtre Stephanus, et inséré dans celle-ci. Le prêtre Constance, qui écrivait trente ans après la mort de Germain, dit simplement que toute la population voulut l'avoir pour évêque, qu'« il fut élevé à l'épiscopat malgré lui, qu'il fut forcé, contraint de l'accepter, mais qu'aussitôt il fut complètement transformé. *Suscepit sacerdotium invitus, coactus, addictus, sed repente mutatur ex omnibus* ». Voilà en quelques mots très concis la vérité historique.

Admettons, si l'on veut, qu'il y ait dans le récit de Stephanus une amplification littéraire. N'y a-t-il pas cependant, à la base, un fait véridique que Constance aurait préféré passer sous silence, par respect pour la grande réputation de Germain et que l'auteur de la vie de saint Amâtre aurait révélé sans scrupule, en le dramatisant encore, pour grandir davantage son héros qui, non seulement joue le beau rôle, mais obtient ainsi la gloire d'avoir discerné la vocation de Germain et donné un grand saint à l'Eglise?...

Sans aller jusqu'à admettre les appréciations un peu vives de l'abbé Narbey, il faut tout au moins reconnaître que ce récit ne nous dit pas comment Germain s'est laissé tonsurer et ordonner sans protester contre la violence qui lui était faite et qui rendait nulle son ordination.

Sans doute l'auteur a-t-il voulu étonner davantage ses lecteurs en leur montrant la toute-puissance de la grâce, mais encore eût-il fallu nous dire que cette grâce divine avait alors touché le cœur de Germain et qu'il s'était soumis de bon gré à ce qu'il regardait comme la volonté de Dieu.

A la vérité, on s'explique que Constance, qui avait vu Germain à Lyon, avait été en rapport avec des amis inti-

mes du saint[1] et le vénérait profondément, n'ait pas relaté, même s'il l'a connu, cet épisode de la lutte violente du gouverneur et de l'évêque. D'ailleurs, son goût littéraire exquis, sa concision, et surtout sa charité l'eussent sans doute porté à exprimer les mêmes choses avec des nuances plus délicates.

Quoi qu'il en soit, ce récit, même s'il n'est qu'en partie véridique, a dû frapper beaucoup les imaginations au cours des siècles, en montrant qu'il ne faut jamais désespérer de la conversion des pécheurs, puisqu'à la manière d'un saint Paul, converti sur le chemin de Damas ou d'un saint Augustin, son contemporain, Germain, le terrible chasseur, a pu devenir un digne successeur des Apôtres et être à la fois le chef et le modèle du troupeau. C'est ce qu'exprime la vieille prose auxerroise insérée dans la messe du saint :

Ex audaci venatore,
Sui antistitis spretore,
Sanctum fecit gratia.

« D'un chasseur audacieux, contempteur de son évêque, la grâce a fait un saint. »

1. Saint Loup, en particulier, mort seulement en 479, au moment où il écrivait la *Vie de Germain.*

CHAPITRE III

GERMAIN ÉVÊQUE (7 JUILLET 418).

Le prêtre Germain. — La mort de saint Amâtre sur son trône épiscopal. — Ses funérailles. — L'élection de Germain (1er juin 418). — Sa consécration (7 juillet 418).

Germain était donc prêtre. Exerça-t-il longtemps les fonctions sacerdotales avant la mort de saint Amâtre? Dom Viole l'a pensé, en se basant sur le fait que saint Patrice, le futur apôtre de l'Irlande, serait venu à Auxerre se former auprès de saint Germain, et y serait resté dix-huit ans, avant d'être sacré évêque par lui en 432 et envoyé en Irlande [1]. Si l'on retranche ces dix-huit années de la date de 432, on serait obligé d'admettre que, dès 414, Patrice s'initia sous la direction du prêtre Germain aux vertus religieuses et monastiques. Mais pour former des disciples, l'ancien gouverneur aurait dû être déjà lui-même instruit des sciences ecclésiastiques et ascétiques, ce qui suppose également une période de plusieurs années;

1. Le meilleur historien de saint Patrice, BURY, *The Life of S. Patrick*, admet que l'apôtre de l'Irlande aurait séjourné plus de quinze ans à Auxerre. C'est aussi l'opinion de Dom GOUGAUD, *Les chrétientés celtiques*, p. 46-48. Mais Patrice a pu être le disciple de saint Amâtre avant de l'être de Germain.

donc Germain aurait été prêtre environ dix ans avant son épiscopat [1].

Cette argumentation nous paraît sérieuse, — sauf pour le chiffre de dix années que l'on peut réduire — et plusieurs fois, au cours de notre travail, elle s'est presque imposée à notre esprit. Mais les textes historiques que nous possédons sont muets à ce sujet, et sont si concis qu'ils ne laissent supposer aucun noviciat pour la prêtrise et l'épiscopat de Germain. En effet, dans le récit de Stephanus, que certains historiens nomment Etienne Africain, l'ordination si dramatique du duc d'Armorique est suivie de cette phrase que nous avons citée : « *Bientôt après*, le Bienheureux Amâtre commença à sentir les atteintes du mal qui devait l'emporter », ce qui est assurément vague, mais paraît exclure une période de plusieurs années. Quant au texte de Constance, il laisse entendre que le duc Germain était encore en charge, lorsqu'il fut élu évêque.

La fin du récit de Stephanus n'est pas moins dramatique que le reste.

Nous y apprenons que saint Amâtre voulut mourir dans sa cathédrale, sur son trône épiscopal, et que cet événement eut lieu le mercredi 1er mai, à neuf heures du matin; sur quoi M. Levison remarque que le 1er mai tomba un mercredi en 407, 412 et 418; le critique est donc satisfait; la date de 418 devient à peu près certaine. Mais voici un *confirmatur* qui va la rendre tout à fait indiscutable : les vieilles chroniques affirment que Germain fut sacré le 7 juillet, et M. Levison a découvert que le 7 juillet 418 était un dimanche, jour réservé à

1. Dom Viole, *La Vie, les Vertus et les Miracles du grand saint Germain*, Paris, 1656, ch. XXIV, p. 153. Dom Viole place en 431 la consécration de Patrice par saint Germain. Nous avons rectifié la date, qui est 432. Voir p. 112.

cette époque à la consécration des évêques. Cette fois, le doute n'est plus possible. O beautés de la critique [1] !

Donc, continue Stephanus, « le IV^e^ des calendes de mai, l'état du vieil évêque empira d'une manière notable. Au milieu même de ses souffrances, il ne cessait de parler au peuple et de donner à ceux qui l'entouraient de salutaires avis. « Ne vous lamentez pas, disait-il; défendez « au peuple de pleurer. Vous auriez raison de verser « des larmes, si mon successeur ne devait pas être un « bon évêque; mais le pontife qui vous est destiné vau- « dra mieux que celui qui s'en va. Il vous rendra ser- « vice, non seulement pendant sa vie, mais même après « sa mort. »

« Au même instant, il ordonna de le transporter à l'église, afin qu'il remît son âme à son Créateur dans le lieu même où il avait coutume de lui rendre ses hommages la nuit et le jour. Aussitôt, le saint évêque s'avance au milieu d'une multitude de fidèles qui l'accompagnent à droite et à gauche; les clercs ouvrent le cortège; la marche est fermée par un grand nombre de femmes. Arrivé dans l'église, Amateur monte sur le trône épiscopal, et à peine y est-il assis qu'il expire; c'était environ la troisième heure du jour (soit neuf heures du matin). »

« Soudain, continue le chroniqueur, un cortège de bienheureux vint au-devant de son âme, apparue sous la forme d'une colombe, et l'accompagna au ciel, en chantant des hymnes et des cantiques. Le prodige fut attesté par plusieurs témoins oculaires. » Les auteurs plus récents citent, parmi les personnes de piété favorisées de cette vision sainte Hélène, vierge d'Auxerre, dont le nom figure au martyrologe romain, à la date du 22 mai.

1. Mgr DUCHESNE, *Fastes épisc.*, II, 440, admet aussi que ces dates sont certaines.

Selon l'ancien usage de l'Eglise, le corps du Bienheureux fut lavé, puis porté, avec un convoi magnifique que présidait Germain en qualité de prêtre, au cimetière commun de *Mons Autricus*, vulgairement Mont-Atre. On le plaça près du tombeau très vénéré de la vierge Marthe, son épouse, avec laquelle il avait toujours vécu comme avec une sœur, par suite d'un consentement mutuel pris le soir de leur mariage [1].

Au retour des funérailles, il plut à Dieu de manifester sa gloire par un miracle. Un malade paralysé depuis trente ans s'était fait transporter de Bourges à Auxerre, dans l'espoir d'obtenir sa guérison des mains d'Amateur. Ceux qui le portaient s'étant enquis de la demeure du saint, apprennent que le convoi qui rentrait en ville venait de le conduire au cimetière. Alors le paralytique demande avec beaucoup d'instance qu'on lui donne de l'eau qui a servi à laver le corps du pontife. Germain, admirant la foi de cet homme, fait droit à sa requête et ordonne de verser de cette eau sur ses membres inertes. Aussitôt le paralytique sent son corps se ranimer; toute langueur disparaît; il est guéri.

Ce miracle, en rendant plus vénérable encore l'évêque défunt, attirait aussi sur Germain la sympathie populaire, puisqu'il s'était produit, pour ainsi dire, sur son ordre et par son entremise. D'autre part, la recommandation d'Amateur aux fidèles d'élire Germain pour lui succéder n'était pas oubliée, et l'on voulut procéder immédiatement à l'élection. Mais Germain, qui espérait

1. Le vieux prêtre qui bénissait le mariage s'était trompé et leur avait donné la bénédiction destinée à ceux qui se consacraient à Dieu. On lui avait fait remarquer son erreur et il l'avait rectifiée. Mais les deux jeunes époux virent dans l'événement un signe de la volonté divine et, le soir du mariage, firent d'un commun accord le vœu de virginité.

échapper à la charge redoutable de l'épiscopat, dit qu'il fallait d'abord rendre tous les devoirs funèbres à la mémoire du défunt et prier pour obtenir du Ciel les lumières nécessaires; et, comme, dès cette époque, au témoignage de saint Ambroise dans son discours sur la mort de l'Empereur Théodore, la cérémonie du trentième jour ou service de trentaine existait déjà, et que, dans certains diocèses, on célébrait trente messes consécutives pour un évêque défunt [1], il insista pour que l'élection fût retardée d'un mois.

En vain, il mit à profit ce délai pour essayer de persuader le clergé, la noblesse et le peuple de son indignité; il fut élu le 1er juin par un suffrage unanime aux cris de : « Germain évêque. Nous n'en voulons point d'autre! »

En vain l'élu pleura et supplia; il fut presque enlevé et assis de force sur le trône épiscopal : « Ce fut comme une guerre déclarée par la population à son magistrat, écrit Constance; ceux-là même qu'il avait mis dans ses intérêts se tournèrent contre lui. Clercs, nobles, habitants de la ville et de la campagne, tous s'accordèrent à lui donner leur suffrage; il n'y eut qu'une voix pour l'appeler à l'épiscopat. *Germanum episcopum omnium una vox postulat* [2]. »

Malgré lui, il dut céder et accepter cette dignité. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'obtenir un nouveau délai de cinq semaines pour sa consécration, qui eut lieu le dimanche 7 juillet 418.

1. Dom VIOLE, *op. cit.*, p. 27, note.
2. CONSTANCE, *Vita Germani*, c. II.

CHAPITRE IV

LA VICTOIRE DE LA GRACE. LA SAINTETÉ HÉROIQUE. L'ASCÈTE ET L'HOMME D'ACTION.

I. L'ascète. — Le converti prend à la lettre l'Evangile. — Le pauvre de Jésus-Christ. — Que devint Eustachia? — Le jeûne et la pénitence de Germain. — II. L'homme d'action. — Le constructeur d'églises, d'écoles et de monastères. — Le monastère des saints Cosme et Damien. — Les voyages apostoliques et les disciples de saint Germain.

Mais alors, ô prodige, la transformation de Germain est complète. La grâce du sacerdoce a déjà travaillé son âme, et comme l'aigle royal qui plane dans les hauteurs du ciel et « fait son nid dans des rochers presque inaccessibles [1] », ce converti s'élève, d'un coup d'aile vigoureux, bien au-dessus de la vertu moyenne et, dès son premier essor, s'établit dans l'état de vertu héroïque où il persévérera pendant trente ans, jusqu'à sa mort.

Le duc d'Armorique était une grande âme, d'une énergie surhumaine; une de ces natures ardentes qui vont parfois jusqu'au crime si elles sont infidèles à la grâce, mais qui, une fois entendu l'appel divin, ne peuvent s'arrêter à mi-chemin dans la voie de l'abnégation et du sacrifice et montent, avec une logique inflexible, d'ascensions en ascensions, jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté.

1. Job, XXXIX, 27.

Comme un autre François d'Assise, Germain prend à la lettre l'Evangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donne le prix aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis, viens et suis-moi [1]. »

C'est ce que son premier biographe exprime en quatre phrases lapidaires, dont le français ne peut rendre l'énergique concision : « Il déserte la milice du monde et s'enrôle dans celle du ciel; il foule aux pieds les pompes du siècle et recherche l'humilité de la vie; son épouse devient sa sœur; ses biens sont distribués aux pauvres et la pauvreté est l'objet de son ambition [2]. »

Que de choses en ces quatre lignes! « Quel état, et quel état? », pourrait-on dire avec Bossuet [2]. Le chef civil et militaire, le grand seigneur aux immenses domaines familiaux, dont la noble épouse dirige le train de maison, devenu tout à coup, par un acte de sa volonté, le pauvre de Jésus-Christ!...

Nous aimerions à savoir si Eustachia continua à vivre dans la demeure épiscopale, ou tout au moins dans la ville d'Auxerre, avec quelques vierges consacrées, au nombre desquelles était sainte Hélène, dont nous avons parlé ci-dessus, ou enfin si elle retourna à Rome dans sa famille, après avoir fait la promesse, alors exigée par l'Eglise, de vivre dans la continence. Les documents sont muets à ce sujet : « *Uxor in sororem mutatur ex conjuge*, celle qui avait été son épouse est maintenant sa sœur. » Constance a jugé inutile de nous en dire davantage, et il n'est plus question d'elle dans aucune des *Vies* de saint Germain.

Dom Viole remarque qu'à cette époque où les monastères de femmes n'existaient pas encore, les hommes du

1. MATTH., XIX, 21.
2. BOSSUET, *Sermon pour la profession de Madame de la Vallière.*

monde qui devenaient prêtres ou évêques « n'étaient pas obligés par l'Eglise à se séparer entièrement de leurs femmes ni à changer de demeure, leurs éminentes vertus et la simplicité de ces siècles d'or ne permettant pas d'y soupçonner aucun mal. C'est ainsi que saint Amâtre avait vécu avec Marthe, son épouse, saint Simplicien, évêque d'Autun et Sénateur, prêtre d'Alise avec les leurs, et plusieurs autres que l'histoire ecclésiastique peut fournir [1] ». D'autre part, les réflexions suivantes de M. Lesêtre ne s'appliquent pas seulement aux vierges, mais aux saintes femmes qui se vouaient à Dieu, après l'entrée de leurs époux dans les ordres : « La plupart des vierges consacrées au Seigneur vivaient encore au milieu du monde dans leur famille, strictement astreintes à leur vœu de chasteté, mais gardant la libre disposition de leurs biens et n'ayant pas de supérieures pour leur commander. Plus tard, on ne conçut la religieuse que cloîtrée, vivant en communauté, complètement séquestrée du monde et liée par les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. La vierge gauloise du Ve siècle se rapprochait davantage du type rêvé par saint François de Sales et réalisé par saint Vincent de Paul, de la vierge plus libre dans ses allures et joignant aux vertus religieuses les pratiques extérieures du zèle et de la charité [2]. » Notons toutefois, avec M. Godefroy Kurth, que « la femme qui voulait se consacrer à Dieu prenait le voile et portait un costume différent de celui des femmes séculières, mais c'était tout, et c'est seulement plus tard que disparurent ces allures plus libres de la piété féminine [3] ».

Malgré l'absence de textes historiques, et en dépit des usages de l'époque, il nous paraît difficile d'admettre

1. Dom Viole, *op. cit.*, p. 32.
2. H. Lesêtre, *Sainte Geneviève*, p. 27.
3. Godefroy Kurth, *Etudes franques*, II, p. 61.

que Germain, dont les austérités, semblables à celles que s'imposa au XIXe siècle le curé d'Ars, étaient effrayantes, et qui vivait comme le plus mortifié des religieux dans le monastère qu'il avait fondé près d'Auxerre, ne se soit pas séparé entièrement de son épouse. Cette séparation complète est dans la logique de sa vie. A Auxerre, il vit en moine; dans ses voyages à travers la Gaule et en Grande Bretagne, il est entouré de clercs ou de moines, ses disciples. On se représente mal la pauvre Eustachia jouant encore un rôle actif dans sa vie. Il nous paraît plus probable que cette Romaine — comme les héroïnes de Corneille — sut se montrer à la hauteur de Germain et, par un sacrifice et un effacement volontaires, en priant sans cesse pour lui, attira les grâces du Ciel sur celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer en Dieu.

Comme saint Martin, saint Augustin et d'autres saints de cette époque, Germain est à la fois un ascète et un homme d'action. Il a médité l'Evangile et il sait que « si le grain de blé qui tombe sur la terre ne meurt pas, il demeure seul; si, au contraire, il meurt, il en produit beaucoup d'autres[1] ». Cet axiome de la vie spirituelle que, si l'action n'est pas fécondée par la prière et la mortification intérieure et extérieure, elle demeure stérile, trouve une justification éclatante dans la vie de saint Germain. Ses extraordinaires succès apostoliques s'expliquent par cette extraordinaire pénitence que son premier biographe ne craint pas d'appeler « un long martyre ».

Voici, en effet, le régime auquel s'astreignit l'illustre magistrat des Gaules, devenu évêque. Si la délicatesse de certains lecteurs en est choquée, Dieu veuille que la considération d'un tel ascétisme inspire à d'autres un salu-

1. JEAN, XII, 24.

taire retour sur eux-mêmes et les porte à mettre un peu de mortification dans leur vie.

« Impossible, écrit Constance, de décrire la guerre acharnée qu'il se fit à lui-même, les souffrances, les austérités qu'il imposait à son corps, dont il était le persécuteur. J'en dirai seulement quelques mots, m'attachant à l'exacte vérité. Du jour qu'il fut élevé au sacerdoce[1] jusqu'à la fin de sa vie, il s'attacha à engraisser son âme des privations de son corps; ses rigueurs en ce genre allaient si loin qu'il ne mangeait point de pain de froment, et se privait de vin, de vinaigre, d'huile, de légumes et même de sel pour assaisonner ses aliments; seulement le jour de Pâques et de Noël il goûtait un peu de vin; encore trempait-il ce vin de beaucoup d'eau, comme on a coutume de faire pour adoucir la force du vinaigre. La cendre servait d'entrée à ses repas; ensuite il prenait du pain d'orge, qu'il avait fait cuire lui-même, après avoir broyé les grains pour les réduire en farine[2]. Cette nourriture, plus mortifiante que le jeûne, était la seule qu'il se permît; il ne la prenait jamais que le soir, parfois au milieu de la semaine, mais le plus souvent seulement le dimanche[3].

« Ses habits, c'est-à-dire sa coule et sa tunique, étaient les mêmes en toute saison; il n'y ajoutait rien en hiver, n'en retranchait rien en été. Les deux pièces de son vêtement lui servaient jusqu'à ce qu'elles fussent complètement hors d'usage, à moins qu'il ne s'en défît en faveur des pauvres. Il porta toujours le cilice sur son corps.

1. Dans Constance, nous l'avons dit plus haut, le mot *sacerdotium* signifie indifféremment le sacerdoce ou l'épiscopat.

2. Les soldats romains portaient dans leurs sacs des pierres polies afin de moudre de leurs mains le froment qui leur était distribué. Le saint, par humilité, se conformait à cet usage et imitait ainsi saint Paul qui travaillait de ses mains pour manger, *laboramus operantes manibus nostris*, I Cor., IV, 12.

3. Ce jeûne extraordinaire a beaucoup frappé les contemporains. On verra plus loin que sainte Geneviève, fille spirituelle de l'évêque d'Auxerre, a voulu l'imiter. Dans les récits historiques ou légendaires de la Grande-Bretagne, il est toujours question du jeûne de Germain. C'est par le jeûne qu'il triomphe des cruels tyrans qui s'opposent à son action apostolique. Notons aussi que ce jeûne est célébré dans la préface d'une messe du IXe siècle en l'honneur du Saint.

« Son lit se composait de quatre planches, formant un cadre qui était rempli de cendres jusqu'au bord. A la fin, le poids du corps avait durci ces cendres comme un sol battu et qui n'a jamais été remué. Pour toute garniture de lit, un cilice par-dessous et un manteau par-dessus servant de couverture; point d'oreiller pour tenir sa tête soulevée. C'est ainsi qu'il avait condamné ses membres à reposer étendus sur la terre. Germain ne se déshabillait jamais pour dormir; rarement il quittait son cordon et ses chaussures. Il était toujours ceint d'une courroie de cuir et portait toujours une boîte qui renfermait des reliques. Pendant la nuit, c'étaient des gémissements continuels, une prière ininterrompue, car il ne pouvait dormir longtemps sur une couche si austère. Que chacun dise ce qu'il en pense; pour moi, je ne fais pas difficulté d'affirmer que le bienheureux Germain, au milieu de toutes ces croix, a souffert un long martyre. O puissance, ô bonté admirable de notre Dieu! Ce serviteur qu'il voyait marcher fidèlement dans les voies de la vérité, Dieu l'a doublement récompensé : il a fait que Germain fût purifié de ses erreurs et de ses fautes, s'il en avait commises, et que sa sainteté s'élevât bientôt à la perfection; et que si, par hasard, il était encore redevable pour ses péchés passés, il commençât à s'enrichir de mérites et de vertus.

« Germain était attentif à exercer l'hospitalité. Sa maison était ouverte à tous, sans aucune exception; il recevait ses hôtes à table, tout en conservant la rigueur de son jeûne. A l'exemple de Notre-Seigneur, dont il était le ministre, il lavait de ses mains les pieds de tous ses convives [1]. »

*
**

L'ascète, nous l'avons dit, était doublé d'un homme d'action, et le premier biographe du saint, songeant sans doute aux merveilles de sainteté que produisait alors la Thébaïde, écrit de Germain ces paroles remarquables : « Le bienheureux évêque sut, chose très difficile, vivre

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, c. III-V.

en solitaire au milieu des hommes, et trouver le désert, tout en conservant des rapports avec le siècle [1]. »

Ces rapports avec le siècle, nécessaires chez un évêque obligé par devoir d'état de veiller sur son troupeau, et à cause de l'époque troublée où il vécut, de s'occuper non seulement de son diocèse, mais des intérêts généraux de l'Eglise des Gaules et même de l'Eglise universelle, la suite de ce récit les exposera.

Si nous voulons achever le portrait de Germain devenu le pauvre de Jésus-Christ, titre qu'il affectionnait pour lui-même et qu'il donnait aux clercs qui l'accompagnaient dans ses voyages, en leur répétant : « Nous sommes une famille de pauvres », nous dirons qu'il fit de son immense fortune deux parts : la première alla aux indigents, la seconde servit à bâtir des églises, des écoles et des monastères et à assurer leur subsistance. Et ceci, tout en nous montrant son détachement, nous révèle en même temps son activité épiscopale.

A la cathédrale Saint-Etienne, il attribua, comme en témoigne une bulle de Pascal II adressée en 1107 à Humbaud, évêque d'Auxerre, la meilleure partie de son patrimoine, à savoir les villes d'Appoigny, où étaient inhumés ses parents, Varzy et Toucy, avec leurs dépendances et les bourgs et seigneuries de Poilly, Perrigny et le petit Varzy, où l'on admirait un des plus beaux châteaux de cette époque.

A l'église qu'il fit bâtir en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons et qui lui fut ensuite dédiée, lorsqu'il y eut lui-même été inhumé, il affecta les revenus des seigneuries de Guerchy, Corval et Moulins. Il y plaça un prêtre de grande vertu, nommé Saturne, pour vénérer la mémoire de ces glorieux martyrs [2].

1. *Vita Germani*, c. VI.
2. Saint Germain avait pour ce prêtre une telle estime qu'il

Le premier parmi les évêques gallo-romains, il honora sur notre sol la mémoire de saint Alban, martyr; il lui éleva une église et y plaça des reliques rapportées de Grande Bretagne, où il était allé prier sur son tombeau, en action de grâces de sa victoire sur les Pélagiens [1].

A Coucy-les-Saints ou *Cotiacus*, aujourd'hui Saints-en-Puysaie, Germain construisit une église et un monastère en l'honneur de saint Prix, *Priscus*, et de ses compagnons massacrés lors de la persécution d'Aurélien. Leurs corps avaient été recueillis en secret et jetés dans une ancienne citerne par les chrétiens qui n'étaient pas encore nombreux à cette époque. Avec le temps, le souvenir de ces martyrs s'était perdu, mais Dieu, qui aime à glorifier ses fidèles serviteurs, révéla au bienheureux pontife l'existence de ces restes vénérables [2].

Il éleva également une basilique au lieu même où il retrouva le chef de saint Prix. Le martyr, en effet, avait été décapité, et l'un de ses compagnons, nommé Cottus,

le nomma vicaire général et lui confia l'administration du diocèse au moment de son départ pour Ravenne. C'est ce même prêtre qui reçut au Petit Saint-Bernard le corps du saint et le ramena à Auxerre. L'abbé LEBEUF croit qu'il fut le successeur de saint Germain, sur le siège d'Auxerre, et que le prêtre Saturne et saint Fraterne, évêque et martyr, ne font qu'un, soit que le nom ait été altéré par les copistes, soit qu'il ait changé son nom païen de Saturne en celui de Fraterne, lorsqu'il fut élu évêque. Il aurait siégé trois ans et aurait été massacré par les Huns, lors de la prise d'Auxerre, en 451. (Cf. LEBEUF, *Mémoires concernant l'Histoire ecclés. et civile d'Auxerre*, 1743, t. I, pp. 102-104.)

1. Voir plus loin, ch. VI.

2. L'histoire se recommence. Les corps des B. martyrs des Carmes furent jetés, après le massacre de 1792, dans un puits du jardin et l'on ignorait même l'emplacement exact de ce puits, lorsqu'on dut, en 1867, livrer une partie du jardin à la Ville de Paris pour le percement de la rue de Rennes. On fit alors des recherches méthodiques et l'on découvrit les ossements des Martyrs, qui furent transportés dans la crypte, où ils sont aujourd'hui honorés.

avait recueilli cette tête sacrée, et laissant le corps de saint Prix dans sa cachette, il avait emporté la précieuse relique à deux lieues d'Auxerre, sur la route de Lyon; mais il fut rejoint par les soldats romains et massacré à son tour. C'est là que Germain fit construire une seconde église, autour de laquelle se forma une agglomération, qui est aujourd'hui la petite ville de Saint-Bris.

Nous arrivons maintenant à un texte de grande importance, reconnu par M. Levison comme certainement authentique, c'est-à-dire qu'il faut le dater de 480. « Germain, écrit Constance, afin de favoriser le progrès de la religion, institua une double voie pour conduire au Christ. Il établit un monastère au delà de l'Yonne, en face de la ville d'Auxerre, afin d'attirer les peuples à la foi catholique et par des congrégations de moines et par la grâce ecclésiastique, *et congregationibus monachorum et ecclesiasticâ gratiâ*, en d'autres termes, et par la vie monastique et par le clergé séculier [1]. »

Malgré ce texte si précis, M. Narbey a soutenu qu'il s'agissait plutôt d'une école épiscopale, attendu, dit-il, qu'il n'y avait pas encore de monastères en Gaule et que le premier fut celui de Lérins, fondé par saint Honorat vers 425. « On ne peut, écrit-il, faire honneur à saint Germain d'avoir implanté le premier les institutions monastiques à Auxerre, à peu près vers 420, quand elles ne commencèrent, dans la plupart des provinces de Gaule, qu'environ un siècle, trois quarts de siècle plus tard [2]. »

Il serait facile de répondre que les relations intimes de saint Germain avec saint Honorat et saint Hilaire d'Arles expliquent parfaitement la fondation d'un monastère à

1. *Vita Germani*, c. VI.
2. Narbey, *loc. cit.*, p. 456.

Auxerre et à Lérins vers la même date; nous admettrons même volontiers, si l'on préfère le mot, que saint Germain établit une célèbre école dont nous parlent les traditions de l'Angleterre, de la Bretagne et de l'Irlande, école où auraient étudié saint Brieuc, saint Iltud, saint Patrice, etc. Mais en vérité, comment peut-on reculer à la fin du Ve siècle et au début du VIe le commencement des institutions monastiques en Gaule, quand on sait que saint Martin, mort en 397, avait fondé dès la fin du IVe siècle, les monastères de Ligugé et de Marmoutier? Quand Sulpice Sévère visita Marmoutier, afin d'interviewer Martin et ses compagnons et de préparer ainsi les matériaux de l'histoire qu'il voulait écrire, il y avait là environ quatre-vingts disciples du saint et « ce monastère, écrit M. Monceaux, était surtout un séminaire d'ascétisme, pépinière de moines, de clercs et même d'évêques ». Il y avait également des monastères dans les diocèses voisins de Tours, et le jour des funérailles du saint, le 11 novembre 397, deux mille moines marchaient en tête du cortège, tous disciples de Martin qui semblait « pousser devant lui ses troupeaux [1] ».

Ne nous étonnons donc pas que Germain, grand bâtisseur, lui aussi, d'églises et de couvents, ait fondé, dès le début de son épiscopat, un monastère qui devint l'un des plus célèbres de la Gaule. Il le dédia à saint Cosme et saint Damien et lui attribua ses terres de Monceaux, Fontenay et Mézilles [2].

Allons plus loin. Admettons, avec la plupart de ses biographes, — et c'est d'ailleurs ce qui ressort du texte primitif de Constance, — qu'il établit deux écoles, l'une

1. Paul MONCEAUX, de l'Institut, *Saint Martin*, Paris, 1926, pp. 31 et 41.

2. Plus tard, il devint le monastère de Saint-Marien, du nom d'un saint religieux, Marianus, qui y fut enseveli en 488.

cléricale et l'autre monastique; l'une, sorte de séminaire pour le clergé séculier, attenante à la cathédrale, l'autre, pépinière de moines — et c'était le monastère même des saints Cosme et Damien; et nous savons que le nouveau « duc de ces milices célestes », comme l'appelle son biographe, par opposition à l'ancien duc des milices terrestres, avait l'habitude de visiter alternativement les élèves de l'une et de l'autre pour leur inspirer une sainte émulation et les provoquer à la perfection [1].

Saint Germain habitait, dans la ville d'Auxerre, une maison située, selon l'historien Lebeuf, entre l'église Saint-Etienne, sa cathédrale, et les murs de la cité, au-dessus de la Porte Pendante; mais il la quittait aussi souvent que les affaires de son diocèse le lui permettaient, pour se retirer dans le monastère de Saint-Cosme. Il s'y était fait aménager une cellule fort étroite où il vivait dans la prière et la pratique de la plus austère pénitence. Le chroniqueur Robert d'Auxerre, mort en 1212, qui avait vu cette cellule, écrit qu'elle ressemblait plutôt à une armoire ou une fenêtre qu'à une chambre et qu'il était impossible de s'y tenir debout; elle fut témoin, ajoute-t-il, de la ferveur de ses oraisons, de ses gémissements et de ses supplices volontaires, disons de ses crucifiements, *cellulam afflictionum ejus et cruciatuum consciam.* Son vêtement fort simple ressemblait à celui des moines. Il portait, nous l'avons dit, un cilice, et par-dessus une tunique, et sur la tunique une sorte de vêtement appelé par Constance *cuculla,* coule, expression dont saint Jérôme, Palladius, Cassien, saint Benoît et d'autres anciens auteurs se sont servis pour décrire l'habit des moines, et en effet, les vieilles peintures d'Auxerre et de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, le représentent aux pieds de saint

1. *Vita Germani,* c. IX.

Amâtre, qui lui donne un habit semblable à celui des moines. Sans être moine, comme l'ont cru certains historiens, il menait la vie monastique. C'est une ressemblance de plus avec saint Martin, saint Honorat, saint Hilaire d'Arles, saint Loup de Troyes, ses contemporains, sans parler des Basile, des Ambroise, des Augustin et de tant de saints évêques qui, à toutes les époques, ont uni harmonieusement dans leur vie les exercices de Marthe et ceux de Marie, la contemplation et l'action.

L'exemple est contagieux. C'est la gloire de Germain d'avoir formé des disciples qui parvinrent, en imitant ses vertus, à une haute sainteté. Tels furent son successeur immédiat, saint Fraterne, évêque et martyr [1], saint Aloge, préposé par le saint au gouvernement du monastère des saints Cosme et Damien; puis saint Mamert ou Mamertin, converti de l'idolâtrie au christianisme par Germain, et devenu religieux, puis abbé du même monastère après saint Aloge. Dans le clergé d'Auxerre, signalons saint Ursicin et saint Savin; en Armorique, saint Maxime et saint Vénérand, saint Sabin et saint Cyprien; en Irlande et en Grande Bretagne, saint Patrice, saint Iltud, saint Brieuc, dont nous parlerons plus loin; saint Micomer, probablement Irlandais d'origine, solitaire à Tonnerre; saint Germain, martyr au diocèse d'Amiens, qui aurait été baptisé par l'évêque d'Auxerre en Grande Bretagne et aurait reçu de lui son nom. Nous aurons garde d'oublier les saintes vierges venues d'Italie à Auxerre en 448 et son illustre fille spirituelle, sainte Geneviève. Il sera question de la plupart de ces disciples de saint Germain dans la suite de cet ouvrage. Nous avons voulu grouper ici leurs noms pour montrer la postérité selon Dieu de cet homme extraordinaire qui, seul avec saint Martin, eut

1. Voir note 2, p. 35.

l'honneur d'être comparé aux apôtres dans les hymnes de l'office public chanté autrefois dans toutes les provinces de France. Témoin cette strophe du IX^e^ siècle :

Germanus admirabilis
Est hujus auctor gaudii,
Quo nemo post Apostolos
Alter fuit praestantior[1].

1. LEBEUF, *Mémoires concernant l'Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, Paris, 1743, t. I, p. 97.

CHAPITRE V

LE THAUMATURGE DES GAULES

L'hagiographe Constance. — Le mérite de la *Vita Germani*. — Elle servit de modèle à beaucoup de Vies de saints. — La légende de saint Germain. — Les miracles racontés par Constance. — Le rôle des possédés. — Le collecteur Janvier. — La maison hantée. — Les coqs qui avaient perdu la voix. — Un morceau rapporté : La conversion de saint Mamertin. — Réflexions sur les miracles.

Ascète et homme d'action, saint Germain apparaît également comme l'un des plus grands thaumaturges des premiers siècles de l'Eglise, et saint François de Sales qui avait pour lui une spéciale vénération et exhortait son clergé à faire restaurer partout ses chapelles et ses autels détruits par les protestants, avait coutume de l'appeler « le thaumaturge des Gaules ».

Son premier biographe, Constance, bien qu'il nous révèle, sur la vie de son héros, plus de détails historiques que la plupart des hagiographes de cette époque, n'en a pas moins, selon l'usage établi, intercalé dans sa narration des récits de miracles qui mettent en un vigoureux relief la foi du saint, sa charité et sa puissance sur les démons et les forces de la nature.

Le critique allemand déjà cité, M. Levison, qui n'est pas catholique, voit dans ces récits un témoignage de la foi du peuple et un document de psychologie religieuse.

Il note pour deux ou trois d'entre eux une certaine ressemblance avec les miracles de saint Martin racontés par Sulpice Sévère, ou — pour être plus exact — quelques expressions semblables sous la plume des deux écrivains; mais il constate aussi, avec preuves à l'appui, que la *Vita Germani* a été imitée plus tard par les auteurs des *Vies* de sainte Geneviève, de sainte Radegonde, de saint Eptade, de saint Epiphane, de sainte Lioba, de saint Maurille d'Angers, etc. Cette imitation révèle le succès de l'œuvre de Constance, mais elle prouve aussi que les maux dont souffre la pauvre humanité étant toujours les mêmes, les récits de guérisons et de miracles doivent fatalement se ressembler et que certains historiens, peu scrupuleux — ou peut-être un peu paresseux — ont préféré emprunter à leurs prédécesseurs un récit tout fait, plutôt que de se donner la peine de composer un récit original. Cela se voit encore de nos jours, et plus souvent qu'on ne le pourrait croire [1].

Ajoutons que les hagiographes de cette époque imitent manifestement les Evangiles et s'inquiètent peu de chronologie. *In illo tempore, quodam tempore, interea* (*en ce temps-là, à certaine époque, sur ces entrefaites*), telles sont les transitions habituelles de leurs récits. Ils se préoccupaient peu de critique historique et ne prévoyaient certes pas qu'après quinze cents ans révolus leurs textes seraient étudiés mot par mot avec une recherche passionnée de la vérité. Et puis, la mort du saint était récente; son tombeau était l'occasion de pèlerinages populaires, où l'on venait lui demander de soulager les misères humaines. Leur but était uniquement d'édifier les contempo-

1. M. Louis Latzarus n'a-t-il pas découvert que l'histoire d'*Injuriosus*, de Grégoire de Tours, avait été publiée textuellement par Anatole France dans *l'Etui de nacre*, sans aucune indication de la source, comme si lui-même en était l'auteur?

rains et d'accroître leur dévotion envers les saints et ils y ont réussi.

M. Paul Monceaux a pu écrire récemment : « Il suffit de parcourir les récits de Sulpice Sévère pour constater que la figure de saint Martin, de son vivant même, s'est auréolée de légendes. A l'origine de chaque légende, il y a presque toujours un fait réel, souvent très simple, qu'embellit ou déforme aussitôt l'imagination de ses admirateurs [1]. » Si le savant historien constate l'existence d'une légende de saint Martin, il y eut aussi une légende de saint Germain, qui s'épanouit non seulement en France, autour de son tombeau, mais aussi en Italie, en Savoie et surtout en Grande Bretagne, dans les récits de Nennius, de saint Gildas et de saint Bède. Si Héric, le célèbre bénédictin d'Auxerre, a pu écrire au IXe siècle deux livres *De Miraculis sancti Germani*, il eut dans l'Italien Jacques de Voragine et plus encore dans les écrivains bretons des émules qui nous révèlent la force des traditions toujours vivantes dans les Iles Britanniques au sujet des deux missions du saint et de ses nombreux miracles.

Il ne saurait être question de citer ici tous les faits merveilleux attribués à saint Germain au cours des siècles. Plusieurs volumes n'y suffiraient pas. Nous nous bornerons à signaler les miracles racontés par Constance dans la *Vie* authentique du Ve siècle.

Le premier qu'il fit en public et qui eut un grand retentissement eut pour bénéficiaire un personnage de mœurs irréprochables nommé Janvier, *Januarius*. Il était alors collecteur en chef de la province et sans doute avait-il

1. Paul Monceaux, *Saint Martin*, 1926, p. 71. Notons cependant que, sauf une ou deux exceptions — en particulier l'histoire des coqs qui ne chantaient plus, que l'on trouvera à la fin du chapitre — les récits de Constance sont beaucoup moins naïfs que ceux de Sulpice Sévère.

connu Germain au temps de son administration, car, tandis qu'il portait dans les caisses du fisc les contributions levées sur les habitants, il s'était détourné de sa route pour rendre visite à l'évêque. Or, il advint qu'il perdit le sac rempli de pièces d'or qu'il devait remettre au gouverneur de la province. Sans que personne s'en fût aperçu, ce sac avait été trouvé par un homme depuis longtemps tourmenté par l'esprit malin, qui s'était empressé de le cacher à tous les regards. Enfin, le collecteur s'avisa de la perte qu'il avait faite. On sait combien, à cette époque, les impôts étaient difficiles à recouvrer, à cause des exactions du gouvernement impérial. Celui-ci pressurait à tel point les populations, qu'on avait dû instituer en 365 les *defensores civitatis* pour protéger les cités contre les abus de la fiscalité.

Le collecteur qui, sans doute, avait eu beaucoup de peine à percevoir la somme perdue ne pouvait se faire la moindre illusion sur la bonne volonté des habitants pour l'aider à en retrouver l'équivalent. Aussi, nous dit le biographe, le voilà qui remplit la ville de ses plaintes, puis s'en vient trouver Germain et lui demande son argent, comme s'il le lui avait remis en dépôt. L'évêque, prenant Dieu à témoin, lui promet, comme s'il eût été vraiment son débiteur, que le sac lui sera rendu.

Or, ce jour-là était un samedi. Januarius le passa tout entier à faire des recherches à travers la ville. Ses perquisitions ayant été inutiles, il revient le lendemain tout en larmes se jeter aux pieds de Germain; il lui embrasse les genoux et lui affirme qu'il n'a plus qu'à attendre le dernier supplice, si les deniers publics ne sont pas retrouvés.

Le saint lui dit d'avoir patience et lui donne l'assurance qu'il ne perdra rien. Et aussitôt, avant de sortir de sa demeure pour aller célébrer la messe solennelle du di-

manche, il ordonne de lui amener secrètement un des possédés qui se trouvaient dans la ville. Le hasard voulut qu'on lui présentât celui-là même qui était l'auteur du vol. Germain procède à un interrogatoire très serré et affirme que tout sera bientôt découvert; en même temps, il ordonne au démon, véritable auteur du mal commis par les possédés, de révéler promptement la vérité. Mais le malin esprit refuse d'avouer le crime que sa malice lui a fait commettre. Voyant qu'il n'en peut rien tirer, l'évêque indigné se résout à produire le possédé en public.

Il sort pour célébrer la messe et, après avoir donné le salut solennel au peuple [1], il se prosterne à terre et s'étend tout de son long pour prier [2]. Aussitôt le malheureux, à la fois captif et instrument du démon, est élevé dans les airs [3]. A cette vue, le peuple s'émeut; le possédé remplit l'église de ses cris, et comme s'il eût été dans les flammes, il invoque d'une voix retentissante le nom de l'évêque, et avoue le crime qu'il a commis. Alors Germain se lève, sa prière terminée, et s'avance vers le *podium*. Il appelle le possédé, l'interroge et en obtient une révélation complète. Les pièces d'or sont tirées de leur cachette et apportées à Germain. Le peuple applaudit bruyamment et exalte de la même voix le mérite du saint et la toute-puissance divine. Par l'effet d'un même miracle, le collecteur recouvra l'argent perdu et le possédé la santé.

1. *Dominus sit semper vobiscum.* Cf. L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 1909, p. 193.

2. C'était l'oraison préparatoire à la messe. *Ibid.*

3. Sulpice Sévère, *Dialogues sur les Miracles de saint Martin*, III, 6, écrit : « J'ai vu un possédé, à l'approche de Martin, être entraîné en l'air, les mains tendues vers le ciel, et rester ainsi suspendu, sans toucher de ses pieds le sol. » P. Monceaux, de l'Institut, *Saint Martin*, p. 263. Sur les phénomènes de lévitation, cf. *Les Lettres*, 1er août 1928, art. d'Olivier Leroy, *La lévitation des saints*.

Germain avait déjà opéré plusieurs guérisons semblables, mais il les avait cachées sous le voile du secret. Cet événement fut mémorable, parce qu'il fut public [1].

Dès lors, les avenues de sa maison commencèrent à être occupées par des possédés ou des malades qu'on lui amenait, afin d'obtenir leur guérison. Le saint évêque, loin de prodiguer avec ostentation le don des miracles qu'il tenait de Dieu, attribuait les guérisons qu'il opérait aux reliques des saints qu'il portait à son cou, ou au signe de la croix, ou à l'huile bénite dont il oignait les malades, parfois même à des herbes ou à sa propre industrie, comme s'il eût été lui-même un véritable médecin. Imitateur du Christ, il avait pour les pauvres gens et les paysans des villages des prédilections particulières, parce que le retentissement de ses miracles y était moindre qu'à la ville et son humilité moins blessée.

D'ailleurs, le disciple n'est pas au-dessus du Maître, et si Jésus, au témoignage de l'Évangile, a voulu être tenté par le démon, nous ne saurions nous étonner que cette épreuve n'ait pas été épargnée à Germain. « A un moment donné, écrit Constance, les démons conspirèrent contre lui et lui déclarèrent une guerre terrible. Mais en vain ils multiplièrent leurs assauts, le saint, revêtu de la cuirasse de la foi, demeura invincible.

« Alors ils tournèrent leurs complots contre le peuple d'Auxerre. Les enfants d'abord, puis les grandes personnes succombaient rapidement à une enflure qui se produisait dans l'intérieur de la gorge; trois jours s'étaient à peine écoulés que la mort survenait. La population était décimée, comme par le glaive d'un ennemi furieux. A la fin, le peuple, frappé de terreur, eut recours à Dieu par l'intermédiaire de son pontife. Aussitôt Germain bénit de

1. *Vita Germani*, c. VII.

l'huile et ceux qui en firent usage furent si bien guéris de l'enflure qu'immédiatement ils se sentirent la gorge libre pour la respiration et le passage des aliments. Le remède céleste fut aussi prompt à guérir que le mal l'avait été à frapper. Un possédé que le saint exorcisait déclara que cette maladie avait été produite par les esprits malins et confessa qu'ils avaient été mis en fuite par la prière de Germain [1]. »

On le voit, l'historien du v^e^ siècle, Constance, s'est documenté sur place, à Auxerre même, et nous transmet les récits qui lui ont été faits lors de son enquête sur son héros.

En voici un qui provient sans doute des religieux du monastère des saints Cosme et Damien, et qui nous montre les démons empressés à signaler son approche. Il en sera de même lors de son arrivée en Grande Bretagne.

Le bienheureux évêque — nous l'avons dit déjà — avait l'habitude de visiter alternativement son église et le monastère situé au delà de l'Yonne. Un jour qu'il était occupé, on l'invite à venir au monastère; il s'excuse de ne pouvoir s'y rendre; mais peu de temps après, les affaires qui le retenaient étant terminées, il voulut accorder à ses frères — notons cette belle expression — une présence qu'ils n'espéraient plus. Or il advint qu'à la même heure, un de ceux qui avaient coutume de subir l'invasion démoniaque fut tout à coup tourmenté, *contigit ut unus ex his qui pati consueverant vexaretur;* et il s'écria d'une voix retentissante : « Germain est au bord de la rivière, mais il ne peut passer, faute de barque. » L'abbé ne fit aucune attention à ces paroles, convaincu que c'était là pur mensonge du démon, puisque le saint s'était excusé de ne pouvoir venir. Cependant, comme le possédé continuait

1. *Vita Germani,* c. VIII, M. G. H., VII, p. 256.

à vociférer la même phrase, l'abbé envoya un frère, qui revint bientôt annoncer que le démon disait vrai. Vite une barque est envoyée à Germain; l'évêque traverse la rivière et arrive bientôt au milieu des religieux qui le reçoivent avec l'empressement accoutumé.

« Immédiatement, il se met en prières et toute la communauté se prosterne avec lui. On voit alors le possédé s'élever de terre et demeurer en l'air, suspendu par d'invisibles liens, jusqu'à ce que Germain se relève de sa prière. Alors le saint ordonne au démon de sortir du corps de cet homme, sans lui faire aucun mal. Il obéit, laissant après lui des traces immondes et une puanteur digne de lui [1]. »

C'est ici que fut généralement inséré, dans la *Vie* primitive de Constance, un long récit qui forme une œuvre à part et fut publié isolément dans de nombreux manuscrits (on en connaît plus de quinze). Comme il y est question de Germain, ce récit a d'abord été copié, soit en tête, soit à la fin de la *Vita*, et finalement à la suite du miracle que nous venons de rapporter, sans doute à cause de ses affinités avec le monastère de saint Cosme. Il est intitulé : *Révélation de saint Corcodème et conversion de saint Mamertin*. Ce dernier saint étant devenu abbé du monastère, on s'explique que cette œuvre, rédigée sans doute par un des religieux, au plus tard dans la première moitié du IX^e^ siècle, ait fini par être incorporée à la *Vie* de saint Germain, fondateur du monastère [2].

Nous nous contenterons de la résumer brièvement.

Un païen, Mamertinus, grand adorateur des idoles,

1. *Vita Germani*, c. IX.

2. Mgr DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 417, affirme que c'est évidemment une morceau rapporté. LEVISON, *Neues Archiv...*, p. 160-161, dit que c'est la plus grosse interpolation de la *Vita*. Les nouveaux Bollandistes, *Analecta Bollandiana*, t. XXIII, p. 101-102, sont du même avis.

raconte qu'il avait perdu l'usage d'un œil et d'une main et qu'il ne cessait de redoubler ses prières à Jupiter, Apollon et Mercure pour obtenir sa guérison. Un jour, il rencontre un moine nommé Sabinus, appartenant au clergé d'Auxerre, qui lui conseille de renoncer aux idoles et d'aller chercher un remède auprès de Germain. Chemin faisant, un orage le force à se réfugier la nuit dans un cimetière; il entre dans une cellule et se couche sur un sarcophage en pierre, sans savoir qu'il contient le corps du diacre Corcodème, un des compagnons de Peregrinus, premier évêque d'Auxerre. Pendant la nuit, le diacre lui apparaît et le protège contre d'énormes serpents qui ont envahi le sarcophage. Puis, en rêve, Mamertin assiste à une messe d'esprits, et Corcodème lui explique les cérémonies liturgiques célébrées par saint Pélerin, en habits blancs, accompagné de ses quatre successeurs immédiats sur le siège d'Auxerre : saint Marcellien, saint Valérien, saint Ellade et saint Amâtre.

Mamertin, toujours en rêve, se voit chassé de l'église, comme païen. Alors il se jette aux pieds du diacre Corcodème qui le fait rentrer en grâce auprès des évêques et lui impose les mains, puis lui dit d'aller trouver Germain le lendemain matin.

Après ce rêve, il s'éveille au chant du coq, cherche l'évêque et le rejoint au moment où il sortait du monastère. Germain rentre avec lui et lui fait faire, dans sa cellule, le récit des événements de la nuit qu'il connaissait déjà par révélation, puis le conduit à l'église cathédrale, où il lui fait répéter son histoire, en présence des clercs et de quelques laïques, l'instruit, le baptise et le guérit en lui faisant des onctions d'huile sur la main et sur l'œil. Ensuite, le Pontife, suivi de la foule, se rend au cimetière, fait ouvrir le tombeau du saint diacre Corcodème et les huit serpents apparaissent, la mère, longue

de sept coudées et les sept petits. Germain leur adresse un discours : ils ne seront pas tués, parce qu'ils ont épargné Mamertin; il se contente de les renvoyer dans les forêts et les déserts, et, à partir de ce jour, le tombeau devient un lieu de vénération, tandis que Mamertin, l'ancien adorateur de Jupiter, se consacre à Dieu dans le monastère de Germain. Ses vertus et sa doctrine sont telles qu'après la mort de saint Aloge, il lui succède dans la dignité d'abbé et devient saint Mamertin.

Après ce récit qui compte une vingtaine de pages dans le texte original, nous terminerons ce chapitre par les deux miracles que cite Constance avant le voyage de Germain en Grande Bretagne.

A une certaine époque, pendant l'hiver, le saint avait voyagé toute la journée, et comme il était accablé par le jeûne et la fatigue de la route, ses compagnons, le soir venu, le pressèrent de s'arrêter pour la nuit. Or, dans le voisinage, se trouvait une maison sans toiture, à demi ruinée, abandonnée depuis longtemps et déjà remplie de broussailles. Il eût presque mieux valu camper en plein air, malgré le froid, que de s'installer dans ce dangereux et horrible réduit; d'autant plus que deux vieillards avaient averti le saint que cette maison avait été abandonnée, parce qu'elle était hantée par des esprits. A cette nouvelle, Germain se dirige vers ces ruines comme vers un palais délicieux. Parmi les nombreuses chambres autrefois habitées, c'est à peine s'il en découvre une qui puisse servir d'abri. Il y dépose son petit bagage, s'y installe avec les quelques compagnons qui le suivaient et fait prendre à ceux-ci un peu de nourriture, sans y toucher lui-même.

La nuit était déjà profonde, lorsque, selon l'usage, un des clercs commença à faire à haute voix une lecture de piété; mais, vaincu par le jeûne et la fatigue, Germain s'en-

dormit. Soudain apparaît un horrible spectre qui se dresse peu à peu sous les yeux du lecteur, tandis qu'une grêle de pierres est lancée contre les murailles de la maison.

Le lecteur épouvanté appelle Germain à son secours. Celui-ci, réveillé en sursaut, se lève aussitôt, regarde le fantôme, et invoquant le nom du Christ, lui ordonne de dire qui il est et ce qu'il fait là. A cette sommation, le spectre dépose toute apparence terrible, et d'un ton de voix humble et suppliant, avoue qu'il a commis beaucoup de crimes avec un de ses compagnons; que tous deux gisent sans sépulture et qu'ils reviennent tourmenter les vivants, parce qu'ils sont eux-mêmes sans repos; finalement, il conjure le saint de prier pour eux le Seigneur, afin qu'il daigne les recevoir et leur accorder le repos éternel. Le saint, ému de pitié, ordonne au spectre de lui indiquer le lieu où gisent les deux corps. Là-dessus, l'ombre se met en mouvement. Germain la suit à la lueur d'un flambeau, au milieu des ruines et elle lui indique l'endroit où les cadavres ont été jetés.

Dès que le jour paraît, l'évêque rassemble les gens du voisinage et les met à l'œuvre, les encourageant de sa présence et de ses paroles. Ces hommes, armés de leurs instruments, enlèvent les amas de décombres et finissent par découvrir deux corps dont les ossements étaient encore liés par des chaînes de fer. On creuse une fosse, les os débarrassés de leurs chaînes sont enveloppés dans un suaire et enterrés décemment avec une prière d'intercession pour leurs âmes. Ainsi les morts obtiennent le repos et les vivants la paix, et à partir de ce jour la villa abandonnée put être réparée et habitée de nouveau sans ombre d'inquiétude [1].

1. *Vita Germani*, c. X. La tradition du pays veut que ce fait se soit passé aux environs de Varzy (Nièvre). (Dom Viole, *op. cit.*, 1856, p. 52.)

Peu de jours après, dans le même voyage, la nuit obligea le zélé missionnaire à demander l'hospitalité à des gens de condition médiocre, ce qu'il faisait volontiers, pour éviter toute apparence de faste. Quand il eut passé la nuit dans l'exercice de ses prières habituelles, le jour parut sans être annoncé par le chant des coqs, bien qu'il y en eût beaucoup dans cette ferme. Germain demande la cause de cette nouveauté. Il apprend que depuis longtemps les coqs du pays sont condamnés à un triste silence. Se voyant supplié par tout le monde, il résolut de payer le prix de l'hospitalité reçue. En effet, il prit du blé, le bénit et le fit donner aux coqs qui se mirent à chanter jusqu'à fatiguer les oreilles. Ainsi, conclut Constance, la vertu divine qui était en lui se manifestait jusque dans les moindres choses [1].

Nous avons préféré suivre l'ordre établi par l'auteur de la *Vie* primitive et grouper à son exemple quelques-uns des miracles du grand thaumaturge. Mais nous aurons encore l'occasion, dans la suite de ce récit, de constater le pouvoir extraordinaire de Germain sur les démons, sur la nature et les éléments, et surtout son don de seconde vue, sa charité, sa piété et son influence apostolique sur les âmes.

Si les esprits cultivés sont plus sensibles à la beauté de la doctrine et si la perpétuité de l'Eglise catholique depuis dix-neuf siècles, en dépit des hérésies et de tous les assauts de l'enfer et du monde, les impressionne plus que tel ou tel miracle qui peut paraître enfantin à la raison raisonnante, il ne faut pas oublier que le miracle et la prophétie sont des témoignages de la vérité de la doctrine beaucoup plus accessibles à la masse des hommes trop

1. *Vita Germani*, c. XI.

occupée à gagner le pain quotidien pour avoir le temps d'étudier. « Dieu opère les miracles, nous dit saint Thomas d'Aquin, pour l'utilité des bons, soit en confirmation de la foi, soit pour montrer la sainteté d'un personnage qu'il veut proposer aux hommes comme modèle de vertu [1]. » Aussi voyons-nous le Sauveur lui-même invoquer ses œuvres en faveur de son enseignement : « Si vous ne me croyez pas, disait-il aux Juifs, croyez à mes œuvres. » (*Jean*, X, 38.) Il allait plus loin : « Croyez *à cause de mes œuvres*. Celui qui croit en moi fera les mêmes œuvres que je fais et en accomplira même de plus grandes. » (*Jean*, XIV, 12.) Et envoyant ses apôtres prêcher l'Evangile à toute créature, il précisait : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui croiront : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues... ils imposeront les mains sur les malades et ceux-ci seront guéris. » (*Marc*, XVI, 17-18.)

Aussi ne devons-nous pas être surpris que les miracles aient été plus fréquents dans les premiers siècles. Saint Grégoire le Grand remarque très finement que « les miracles ont été nécessaires dans les débuts de l'Eglise. Pour que la foi pût grandir, elle avait besoin d'être alimentée par des miracles. Nous-mêmes, quand nous plantons des arbustes, ne leur versons-nous pas de l'eau, jusqu'à ce que nous voyions qu'ils ont bien pris dans le sol? Quand ils ont fixé leurs racines, nous cessons de les arroser [2] ».

D'ailleurs, même en nos siècles si férus de science, le miracle n'a pas disparu; et pour qui sait voir, des merveilles extraordinaires s'accomplissent encore de nos jours.

1. S. Thomas, *Somme Théologique*, III[e] Partie, Q. 43, art. 1.
2. S. Grégoire le Grand, *Homélie XXIX sur l'Evangile*, n° 2. Passage cité dans l'Office de saint Denis, au propre de Paris, le jour de l'octave, 9[e] leçon, 16 octobre.

Nous ne nous étonnerons pas que l'apostolat de saint Germain en Grande Bretagne, demeuré, après tant de siècles écoulés, l'événement historique le plus illustre de sa vie, nous fournisse de nouveaux témoignages de son pouvoir miraculeux.

CHAPITRE VI

L'APPEL DE LA BRETAGNE CATHOLIQUE
GERMAIN LÉGAT DU PAPE (429)

Les origines du christianisme en Grande Bretagne. — L'Eglise bretonne au Ve siècle. — Péril extérieur : les invasions saxonnes. — Péril intérieur : le pélagianisme. — Ce qu'était Pélage. — Son activité pour propager partout sa doctrine. — Ses adversaires : saint Augustin et saint Jérôme. — L'Eglise bretonne menacée appelle au secours. — Saint Germain légat du Saint-Siège. — L'importance historique du fait. — Saint Loup l'accompagne. — Départ de la Mission (429).

Toutes les fois qu'il est question de la Bretagne dans les textes historiques du IVe et du Ve siècle, nous ne devons pas perdre de vue qu'il s'agit, non de la province française de Bretagne qui s'appelait alors l'Armorique, mais de la plus grande des Iles Britanniques, habitée alors par des populations de langue celtique, les Goïdels d'Irlande et d'Ecosse qui avaient absorbé durant l'âge de bronze les populations aborigènes de type ibérique et les Brittons, qui, vers le IIIe siècle avant notre ère, étaient passés de la Belgique et du nord de la Gaule dans le midi et le centre de la Grande Bretagne.

Le christianisme, en faisant le tour du bassin de la Méditerranée, s'était trouvé en présence de la civilisation gréco-romaine qui, au dire d'Eusèbe, s'accordait merveil-

leusement avec lui [1]. En pénétrant dans les pays du Nord, il rencontrait des populations neuves, les Barbares, qui, sentant leur évidente infériorité, acceptaient de l'Eglise très facilement la civilisation chrétienne. En Grande Bretagne, au contraire, la nouvelle doctrine s'était heurtée à une civilisation avancée, à la fois barbare et raffinée, la civilisation celtique ou occidentale qui se trouvait en contradiction complète avec les idées chrétiennes.

A cause de leur isolement insulaire, ces populations avaient renforcé les coutumes et les traditions primitives et le système du clan, toujours en vigueur, accentuait encore la difficulté de pénétration des idées nouvelles. Mais lorsqu'ils seront conquis, les Celtes de Grande Bretagne et d'Irlande iront, dans leur logique impérieuse, jusqu'aux sommets du sacrifice; l'île des Saints se peuplera de monastères et d'immenses collèges qui compteront jusqu'à trois mille moines et seront fondés sur la parenté spirituelle, comme le clan était issu de la consanguinité naturelle; et leur ardeur d'apostolat sera telle, que l'on pourra un jour dresser la carte, glorieuse pour l'Eglise catholique, de l'expansion irlandaise en Europe.

Il est difficile de dire avec certitude à quelle époque le christianisme s'implanta en Grande Bretagne; il semble peu probable que l'évangélisation ait commencé avant la fin du IIe siècle; Tertullien, au IIIe siècle, écrit (*Adv. Jud.*, VII) : « Quant aux Bretons, des régions inaccessibles aux Romains ont été soumises au Christ »; il est vrai qu'un autre texte d'Origène nous montre qu'à cette époque la foi chrétienne comptait en Grande Bretagne peu d'adhérents. Ce qui est hors de doute, c'est que l'Eglise bretonne se développa rapidement au IVe siècle; elle élève des basiliques en l'honneur des martyrs de la persécution

1. EUSÈBE, *Histoire Ecclésiastique*, IV, 26.

de Dioclétien : saint Alban à Vérulam, saint Aaron à Caerléon en Sud-Galles, et saint Julius à Silchester; elle consacre une église à saint Martin à Cantorbéry; mais le fait positif qui la fait entrer dans l'histoire et révèle son attachement à Rome, centre de l'unité, c'est l'envoi des trois évêques d'York, de Londres et probablement de Caerléon[1] au Concile d'Arles en 314 et l'adoption par eux du cycle pascal romain.

Il est en effet certain que c'est de Rome, soit directement, soit en passant par la Gaule, et non d'Orient, que la Bretagne reçut la bonne nouvelle. Mais si l'Eglise, en s'établissant dans l'île, s'appuya sur les éléments romains, elle n'en pénétra pas moins bien au delà des postes militaires occupés par les armées impériales, ainsi que l'attestent deux cent quatorze inscriptions chrétiennes découvertes sur toute la surface du pays, inscriptions qui prouvent avec éloquence la vérité du témoignage de Tertullien[2]. De sorte que le jour où le fatal rescrit d'Honorius (410) abandonne les Bretons aux invasions des pirates germains et où les aigles romaines humiliées se retirent de l'île, le christianisme, loin d'être affaibli, a jeté dans la population celtique des racines assez profondes pour n'être pas ébranlé et faire, au contraire, de nouvelles conquêtes.

Mais bientôt l'Eglise de Bretagne va se trouver aux prises avec deux terribles ennemis : l'un extérieur, l'autre intérieur.

Quand les derniers soldats romains eurent repassé le

1. Ou Lincoln, d'après Mgr BATIFFOL, *Saint Grégoire le Grand*, p. 174.

2. Cf. Jacques CHEVALIER, *Essai sur la formation de la nationalité et les réveils religieux au pays de Galles*. Paris, 1923, p. 200 et art. *Angleterre* du *Dict. d'Hist. et de Géog. ecclésiastiques*.

détroit pour défendre la Gaule[1] épouvantée et ravagée par les grandes invasions de 406, 408 et 411, où Suèves, Alains, Vandales, Burgondes et Wisigoths avaient pillé et incendié à l'envi les villes les plus fameuses, les Saxons qui, déjà au IVe siècle, avaient tenté quelques raids en Bretagne devinrent de plus en plus audacieux. Ils débarquèrent à plusieurs reprises au sud, puis à l'est de l'île, et leurs pillages laissèrent une impression d'horreur et de sacrilège. Gildas, dans son livre *Sur la ruine et le gémissement de la Bretagne*, où l'on croit entendre les lamentations d'un autre Jérémie, nous parle de « ces féroces Saxons, au nom exécrable, en haine à Dieu et aux hommes », qui profanent les autels, et promènent partout la torche incendiaire[2]. Et ce n'était encore que le début des malheurs de sa patrie, qui, bientôt, allait voir d'autres païens, les Angles de Germanie et les Pictes de Calédonie imiter les Saxons et s'efforcer de ravir aux Bretons leur indépendance.

A ce fléau extérieur, le paganisme des Barbares qui pouvait bien faire des martyrs, mais non pas arracher la foi du cœur des fidèles, vient se joindre un autre ennemi, plus dangereux, parce qu'il est intérieur, et qu'il ne procède pas par la violence, mais par des insinuations doucereuses; c'est le loup revêtu de la peau des brebis et entré dans la bergerie. C'est le pélagianisme qui menace de diviser et de détruire la malheureuse Eglise bretonne.

Pélage naquit en Grande Bretagne, probablement de parents scots, c'est-à-dire irlandais, si l'on en croit saint

1. Ferdinand LOT, *Les migrations saxonnes en Gaule et en Grande Bretagne, Revue Hist.*, mai-juin 1915, p. 11. M. LOT croit que le rappel des légions vint de l'insubordination de l'armée de Bretagne. En 407, elle avait fait trois empereurs en quelques mois.

2. GILDAS, *De Excidio et conquestu Britanniæ*, 23-24, M. G. H., t. XIII, p. 38.

Jérôme [1]. Esprit vif, subtil et pénétrant, au témoignage de saint Augustin, avec une certaine réputation de sainteté, il quitta son île pour aller habiter Rome, peut-être dès la fin du pontificat de Damase (384), au plus tard, sous celui d'Anastase (399-401). C'est dans la ville des Papes qu'il commença à professer les erreurs sur la grâce dont Rufin le Syrien lui avait inculqué le germe.

Le Pélagianisme est une formidable machine de guerre contre le christianisme. Qu'il l'ait voulu ou non, Pélage, qui portait l'habit religieux, quoiqu'il ne fût probablement ni moine, ni clerc [2], aboutissait par son système à nier la doctrine de la grâce qui est l'essence même du catholicisme. Tout le plan surnaturel disparaît; il ne reste plus que le naturalisme et le rationalisme et Jean-Jacques Rousseau pourra reconnaître dans cet hérétique un lointain ancêtre.

De tempérament ascétique, Pélage voulait lutter contre l'épicuréisme ambiant et n'admettant pas qu'on s'excusât de ses fautes en prétextant la fragilité humaine, il exagéra la puissance de la volonté et en arriva dans cette question mystérieuse des rapports de la liberté et de la grâce, où, selon le conseil de Bossuet, il faut « tenir fortement les deux bouts de la chaîne », à supprimer l'un des deux termes, la grâce, et à ne laisser subsister que la liberté.

D'après lui, le péché originel n'a nui qu'à Adam. L'homme naît bon et la liberté est, selon son expression,

1. « *Habet enim progeniem Scoticae gentis, de Britannorum vicinia.* » S. JÉRÔME, *Comment. in Jer. Pères Latins*, XXIV, 758. Saint Augustin, Paul Orose, Prosper d'Aquitaine font de lui un Breton. Son vrai nom était Morgan. Ses disciples l'appelaient *Brito*, le Breton, ou *Pelagius*, l'homme des mers, le marin.

2. Saint AUGUSTIN, *De Gestis Pelag. Epist.* 35. Le pape Zozime dans une lettre aux évêques d'Afrique, le nomme tout simplement un laïque.

« une balance bien équilibrée dont les plateaux ne peuvent être influencés que par la volonté »; aussi le libre arbitre suffit-il pour bien vivre, pour observer parfaitement toute la loi naturelle, vaincre les tentations de toute espèce et observer les commandements de Dieu, de façon à obtenir la vie éternelle. La grâce actuelle n'est plus nécessaire. C'est le rationalisme tout pur.

Dès qu'il se vit suspect, puis condamné, Pélage, évoluant avec une subtilité que l'on retrouve chez tous les hérétiques, admit la grâce, le péché originel et tous les termes dont se sert la théologie orthodoxe, mais en leur donnant un sens différent. Considérant le péché originel, comme un péché personnel, et non comme un péché de nature, il dira qu'il n'est que l'imitation d'Adam par ceux qui sont nés de lui. « Tous ont péché en Adam », cela veut dire que tous ont imité Adam dans son péché, mais il dépendait d'eux de ne pas suivre son exemple, car pour vivre sans péché, il suffit à l'homme de faire un bon usage de ses facultés naturelles et de son libre arbitre.

De même, ce qu'il appelle grâce, ce n'est pas le secours intérieur que Dieu accorde directement à l'âme, ce n'est autre chose que le don fait par Dieu à l'homme du libre arbitre; et la médiation du Christ n'est que le secours purement extérieur de *l'exemple* qu'il est venu donner aux hommes, comme Moïse avait donné la loi aux Hébreux. L'exemple de Jésus-Christ est une grâce pour les chrétiens, comme la loi de Moïse a été une grâce pour les Juifs. Ainsi le Christ n'est pas venu nous racheter, et nous sauver par sa grâce; il est venu simplement nous offrir un modèle, que nous pouvons parfaitement imiter de nous-mêmes, puisque l'homme trouve dans son propre fonds la possibilité de faire le bien.

Très vite, l'opinion catholique s'émut, car elle ne reconnaissait plus dans cette nouvelle doctrine, l'enseigne-

ment traditionnel reçu des apôtres et de leurs successeurs. Très vite aussi les réponses des grands docteurs fortifièrent les fidèles; car Pélage, avec une frénésie de propagande inouïe, était allé répandre ses erreurs non seulement à travers l'Italie et la Sicile, mais jusqu'en Afrique et en Palestine, en attendant qu'elles parvinssent à l'autre extrémité du monde, en Grande Bretagne. Il avait même essayé de circonvenir ses deux futurs adversaires : saint Augustin à Hippone et saint Jérôme à Bethléem.

Dès 411, la nouvelle hérésie était condamnée par le concile de Carthage et dès 412, saint Augustin commençait à la réfuter dans cette série d'ouvrages qui devaient lui mériter le surnom de « Docteur de la Grâce ». De son côté, le vieux lutteur de Bethléem, qui avait d'abord accueilli avec sympathie le novateur, mais l'avait vite percé à jour, fut bientôt pressé, comme Augustin, par les fidèles de défendre la vraie doctrine contre ce dangereux système.

Augustin enseignera, avec l'Eglise, que dans l'ordre surnaturel, l'homme ne peut rien sans la grâce et que le commencement même de l'acte bon et méritoire surnaturellement requiert la grâce, mais que le libre arbitre n'est pas détruit pour autant. Là est le mystère, mais le fait subsiste : la vie spirituelle est la coopération de la volonté libre de l'homme avec la grâce de Dieu; c'est la rencontre et l'union de deux amours : l'amour de Dieu pour l'homme et celui de l'homme pour Dieu. *Da amantem*, écrit-il, *et sentit quod dico*. « Donnez-moi quelqu'un qui aime, et il comprendra ce que je dis. » L'explication de ce mystère, comme de tous ceux du christianisme, est impossible à l'intelligence humaine, mais l'intuition du cœur aide à admettre l'amour infini de Dieu pour l'homme qui finalement explique tout.

Jérôme, à la même époque, écrivait sa *Lettre à Ctési-*

phon et ses trois *Dialogues contre les Pélagiens.* « Si la grâce de Dieu, disait-il, consiste en ce qu'il nous a donné l'usage de notre propre volonté, si, contents de notre liberté, nous croyons n'avoir plus besoin de son secours, de peur que cette dépendance même ne mît en pièces notre franc arbitre, nous ne devons plus prier ni fléchir la miséricorde divine par nos supplications pour obtenir chaque jour un don qui, une fois reçu, demeure désormais en notre pouvoir... Qu'on abolisse aussi le jeûne et la continence; à quoi bon prendre de la peine pour obtenir par mon travail ce qui m'appartient déjà [1]? » Saint Jérôme a mis le doigt sur la plaie. Le Pélagianisme c'est déjà *la Religion naturelle* de Rousseau et plus tard de Jules Simon, condensée dans leur orgueilleuse formule qui a égaré tant d'âmes au XVIII[e] et au XIX[e] siècle : « Je converse avec Dieu, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je? »

Contre la négation du péché originel et de sa transmission à la race humaine, les deux docteurs de l'Eglise invoquaient la pratique traditionnelle, immémoriale, du baptême des enfants qui était conféré, comme celui des adultes, *in remissionem peccatorum.* Le péché du nouveau-né ne pouvait être un péché personnel, il fallait donc qu'il fût un péché de nature, un état d'injustice originelle, à savoir la privation de la grâce sanctifiante. Donc l'homme ne naissait pas avec la nature intègre comme celle d'Adam avant la chute, ainsi que l'affirmait Pélage.

L'hérésiarque fut condamné en 416 par deux conciles africains, tenus l'un à Carthage, l'autre à Milève, puis par le concile que tint à Rome le pape Zozime en 418. Une longue lettre circulaire, dite *epistola tractoria,* fut envoyée par le pape à tous les évêques d'Orient et d'Occi-

1. S. JÉRÔME, *Epist.* CXXXIII, *Ad Ctesiphontem,* 5.

dent; les erreurs pélagiennes étaient condamnées en même temps qu'étaient définis le dogme du péché originel et la nécessité de la grâce actuelle.

Il est probable que Pélage ne revint jamais dans son pays natal. C'est un certain Agricola, fils de l'évêque pélagien Severianus, qui introduisit en Bretagne la nouvelle hérésie [1]. Elle se développa rapidement, et en 429, les évêques bretons ne se sentant plus assez forts pour la combattre eux-mêmes, — sans doute y avait-il parmi eux quelques pélagiens, entre autre Fastidius, comme le croit Tillemont [2], — envoyèrent une députation aux évêques gaulois pour les prier de leur envoyer quelques savants apologistes de la doctrine catholique, qui pussent leur venir en aide.

Ce n'était pas la première fois que l'Eglise de Bretagne s'adressait à l'Eglise des Gaules pour lui demander du secours. A peine une génération s'était-elle écoulée, depuis que vers l'an 400, saint Victrice, évêque de Rouen, avait été appelé par ses collègues bretons pour mettre un terme à ses dissensions intestines et aider au rétablissement de la paix dans l'île [3].

Que se passa-t-il alors et comment fut accueillie la délégation bretonne? Un concile nombreux se réunit [4] et d'un avis unanime l'épiscopat gaulois conclut à envoyer au secours des Bretons « les évêques Germain et Loup, ces brillantes lumières de la religion, ces hommes apostoli-

1. *Agricola Pelagianus, Severiani episcopi Pelagiani filius, ecclesias Britanniae dogmatis sui insinuatione corrumpit.* (Prosper d'Aquitaine, *Chronicon.*, c. 1301. (M. G. H., *Auct. ant.*, IX, 472.)

2. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. ecclés. des six premiers siècles*, XV, 16-17.

3. E. Vacandard, *Saint Victrice*, 1903, p. 126.

4. Probablement à Troyes. Lebeuf est très affirmatif d'après la *Vita S. Lupi* des Bollandistes. Cependant certains auteurs croient que ce fut à Arles.

ques qui vivaient sur la terre, mais que leurs mérites rendaient dignes du ciel ». Et l'historien Constance ajoute : « Plus cette mission semblait devoir être laborieuse, plus ces héros mirent de généreux empressement à l'accepter; l'activité de leur foi servait d'aiguillon pour hâter la conclusion de cette affaire[1]. »

Tel est le récit de Constance, postérieur de cinquante ans à l'événement; mais on remarquera qu'il n'y est pas question du Pape; les deux évêques n'auraient tenu leur mission que de leurs collègues des Gaules. Or, un problème très intéressant d'apologétique est posé par un autre texte historique qui date de 433, donc tout à fait contemporain, et qui attribue au pape saint Célestin l'initiative de l'envoi de Germain en Grande Bretagne avec le titre de légat.

Prosper d'Aquitaine, dans sa *Chronique* publiée en 433, écrit en effet qu'en l'année 429, « *à l'instigation du diacre Pallade, le pape Célestin envoie Germain, évêque d'Auxerre, comme légat apostolique, à sa place*, vice suâ, et, *après avoir confondu les hérétiques, ramène les Bretons à la foi catholique*[2]. » En d'autres termes, quatre ans après le départ de Germain, un contemporain attribue au Pape le rôle essentiel dans l'envoi de cette mission. La contradiction a été remarquée depuis longtemps et le parti pris protestant, gallican ou janséniste, a exploité avec joie la source de Constance qui semblait propre à écarter le témoignage de l'intervention pontificale. Mais il faut s'incliner et le tenant le plus autorisé de la critique relative aux sources de cette histoire, M. Levison, quoique

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 12.

2. PROSPER, loc. cit. : « *Ad insinuationem Palladii diaconi papa Cœlestius Germanum Autissiodorensem episcopum vice suâ mittit et deturbatis hæreticis, Britannos ad fidem catholicam dirigit.* » M. G. H., IX, 472.

non catholique, le reconnaît loyalement. On ne peut attaquer le témoignage de saint Prosper, et les essais de concordance qui ont été tentés entre les deux sources ne présentent pas une certitude historique. Tantôt on a attribué l'initiative de l'envoi à l'évêque de Rome, qui aurait recommandé Germain au synode gaulois, tantôt on a accepté que Germain ait été choisi par les évêques, et l'on a ajouté qu'il aurait ensuite recherché la sanction du Pape, afin de pouvoir se recommander de son autorité en Grande Bretagne. Nous ajouterons une troisième explication qui nous est suggérée par le texte de saint Prosper : *ad insinuationem Palladii diaconi.* Le diacre romain Palladius — disons saint Pallade — qui devait être sacré deux ans après par le pape saint Célestin et être le premier évêque envoyé par lui en Irlande en 431 [1], connaissait parfaitement l'état de l'Eglise de Bretagne, car Auxerre, où il vécut auprès de saint Germain, en même temps que Patrice qui devait lui succéder comme apôtre de l'Irlande « était un lieu de résidence pour les étudiants bretons et irlandais [2] » et il est tout naturel qu'il ait représenté au Pape l'opportunité d'y envoyer Germain, car la réputation de science et de sainteté du prélat était considérable; les relations entre Auxerre et la Bretagne étaient déjà anciennes, puisqu'elles existaient sous le pontificat de saint Amâtre; enfin, lui-même avait pour Germain une telle vénération qu'il fit partie avec Patrice du groupe de clercs qui accompagna le légat dans son voyage.

Ajouterons-nous que l'évêque d'Auxerre était bien connu à Rome, puisqu'il avait habité la ville, s'y était

1. *Ad Scottos in Christum credentes ordinatus a Papa Cœlestino Palladius primus episcopus mittitur.* PROSPER, *ibid.*, M. H. G., édit. Mommsen, IX, 472-473.
2. Cf. RIGUET, *Saint Patrice*, p. 62.

distingué par son éloquence et s'y était marié; que d'autre part, sa situation de duc de la Marche Armoricaine et de Belgique en l'obligeant à surveiller le *littus saxonicum* (ainsi nommait-on les deux rivages gaulois et breton, à cause des invasions saxonnes) l'avait préparé excellemment à ce voyage en Bretagne qu'il avait peut-être déjà fait avant son appel à l'épiscopat.

Si nous nous attardons un peu à ces détails, c'est qu'il s'agit ici de deux événements intéressants pour l'histoire de la Papauté, nous voulons dire l'envoi de saint Germain en Bretagne en 429 et l'envoi de saint Pallade en Irlande en 431 par le Pape Célestin. Il s'agit aussi des derniers événements par lesquels Rome et l'épiscopat gaulois interviennent dans l'histoire des Iles Britanniques avant que la Bretagne succombant sous le flot des barbares anglo-saxons ne devienne l'Angleterre [1].

Enfin, il n'est pas jusqu'à la personne même de saint Prosper qui ne nous intéresse ici; car précisément à cette époque, le défenseur zélé de la cause de saint Augustin, après avoir attaqué avec force le pélagianisme, se tournait contre les semipélagiens de Gaule et contre leur chef, Jean Cassien, et dans son livre *Contra collatorem*, publié en 432 ou 433, mentionnait ces deux faits significatifs pour leur prouver que les Papes avaient pris parti contre les Pélagiens et que, dès lors, comme l'avait dit saint Augus-

1. « Après 441 date de la conquête — et ajouterons-nous après 446-447, date du second voyage de Germain — la période d'un siècle et demi qui s'étend entre cette date et le débarquement des missionnaires envoyés par saint Grégoire (596) est inconnue. Il y a dans l'histoire de l'Angleterre une page blanche, et c'est la première. » Fernand Lot, *La conquête de la Grande Bretagne par les Saxons* dans *Mélanges d'histoire* offerts à M. Charles Bémont, 1913. Cette assertion nous paraît trop absolue; nous savons peu de chose, mais nous savons quelque chose par Gildas, Nennius, les Vies des saints bretons, etc. Cf. Jacques Chevalier, *op. cit.*, p. 315 et seq.

tin, « la cause était finie ». Faisant l'éloge de l'activité clairvoyante du Pape Célestin qui venait de mourir, il s'exprimait ainsi : « Ce n'est pas avec un moindre zèle qu'il délivra la Bretagne de cette même maladie, lorsqu'il expulsa de cette île certains ennemis de la grâce, originaires du pays, et, qu'ayant consacré un évêque pour les Scots d'Irlande, tandis qu'il s'attachait à conserver catholique l'île romaine, il fit chrétienne l'île barbare[1]. »

1. PROSPER, *Contra Collatorem*, Migne, P. L., t. LI, col. 271. Ce texte nous paraît trancher la question de savoir si c'est le pélagianisme ou le semipélagianisme que saint Germain combattit en Grande Bretagne.

On sait, en effet, que Cassien, abbé de Saint-Victor de Marseille et ses partisans, appelés *Massilienses* ou *Marseillais*, par réaction contre la doctrine de saint Augustin, qui leur paraissait supprimer la liberté humaine, admirent alors — contre les pélagiens — la nécessité de la grâce, mais, avec eux, la possibilité de commencer *sans la grâce*, par les seules forces du libre-arbitre, l'œuvre de la justification et du salut, ce qui est contraire à la doctrine catholique. De là le nom de semi-pélagiens qui leur fut donné.

Le semipélagianisme se répandit dans le Midi et à Lérins. Plusieurs auteurs modernes, Dom GOUGAUD et M. Jacques CHEVALIER, entre autres, croient que ce fut, non le pélagianisme, mais le semipélagianisme lérinien que Germain et Loup combattirent en Bretagne. D'après M. Chevalier, leur mission aurait été « *une mission amicale*, destinée surtout à réprimer les excès auxquels se livraient les partisans de la doctrine de Cassien et de Fauste, afin d'amener les esprits aux vues plus modérées qui étaient celles de ces maîtres et qui se maintinrent pendant près d'un siècle dans les églises d'Occident, à côté de la doctrine augustinienne (le semipélagianisme ne fut en effet condamné qu'en 529 au concile d'Orange). *La mission de saint Germain en Bretagne apparaît ainsi sous un jour un peu différent de celui où nous la montrent les historiens de l'époque, adversaires décidés du pélagianisme.* » Et l'auteur ajoute : « Saint Germain en Bretagne fut, en même temps que le *défenseur et l'apôtre de l'orthodoxie catholique*, le propagateur de l'institution monastique dont Lérins offrait alors le plus parfait modèle. » J. CHEVALIER, *op. cit.*, p. 295-300.

Il nous est difficile d'admettre ce point de vue. Disons d'abord que Fauste, mort évêque de Riez en 480, était bien

Prosper attribue au Pape tout ce qui s'est fait par Germain et Pallade, parce que les deux apôtres n'étaient que les exécuteurs de la pensée du Pape, de qui ils tenaient leur mission. Admirable unité du catholicisme romain que met en lumière dans cette première moitié du Ve siècle l'apostolat des églises de Grande Bretagne et d'Irlande!...

On aura remarqué que la *Chronique* de Prosper d'Aquitaine désigne seulement le chef responsable et dûment accrédité de cette expédition apostolique et ne fait pas mention de saint Loup et de ses autres compagnons. A cela, rien d'étonnant. Le jeune évêque de Troyes — il l'était depuis deux ans seulement, et devait l'être cinquante ans encore, jusqu'en 479 — était en quelque sorte le subordonné de Germain, légat du Saint-Siège, et aujourd'hui encore une mission se désigne par le seul nom de son chef [1].

jeune en 429 pour être chef de secte, ou, si l'on préfère, d'école. Ajoutons que la prétendue « mission amicale » est démentie par les faits, comme on le verra plus loin, et par l'expulsion des chefs hérétiques en dehors de l'île; qu'on ne se représente pas très bien les évêques de Bretagne suppliant leurs collègues des Gaules de venir combattre en 429 une doctrine qui ne devait être condamnée que cent ans plus tard, en 529; que dans ce cas, saint Germain aurait favorisé un semi-pélagianisme modéré, et dès lors ne mériterait plus d'être appelé par l'auteur « le défenseur et l'apôtre de l'orthodoxie catholique », puisque cette doctrine était déjà suspecte et blâmée par le pape saint Célestin, qui sans la condamner expressément, avait cependant pris nettement parti pour saint Augustin; qu'enfin rien n'autorise à présenter « la mission de Germain sous un jour différent de celui où nous la montrent les historiens de l'époque, adversaires décidés du Pélagianisme ».

M. J. Chevalier nous pardonnera ces quelques remarques qui n'enlèvent rien au puissant intérêt de son beau livre, auquel nous sommes très redevable.

1. Loup était né à Toul à la fin du IVe siècle et avait épousé Piméniole, sœur de saint Hilaire et parente de saint Honorat, qui devinrent tous deux évêques d'Arles. Il avait renoncé au

Si le concile qui, selon certains auteurs, se serait tenu à Troyes, joua un rôle dans le choix du « vénérable Loup qui, au dire de saint Eucher, représentait en sa personne ce Loup mystérieux de la tribu de Benjamin, devenu le Pasteur des brebis [1] », il est possible que non seulement sa piété et sa science, mais aussi le fait qu'il avait été moine de Lérins, aient déterminé ce choix. Car le semipélagianisme lérinien commençait à agiter les esprits et il était d'une bonne politique d'envoyer en Bretagne un évêque sorti de Lérins, qui défendait avec énergie la doctrine orthodoxe.

La mission partit d'Auxerre sur la fin de l'hiver de l'année 429. Pour gagner Gesoriacum (aujourd'hui Boulogne) d'où elle devait passer en Grande Bretagne, il est probable qu'elle usa d'abord des rivières, ces « chemins qui marchent », et après s'être embarquée sur l'Yonne, descendit la Seine en bateau jusqu'à Lutèce, dont les « nautes » étaient depuis longtemps célèbres. De Lutèce, elle poursuivit sa route jusqu'au-dessous du confluent de l'Oise, afin de rejoindre la voie romaine qui, par Beauvais et Amiens, aboutissait à Boulogne.

Le voyage étant impossible la nuit, les augustes voyageurs s'arrêtaient chaque soir, au gré des circonstances, pour prendre leur repos. C'est ainsi qu'en traversant le territoire parisien, ils furent forcés par la fatigue de s'arrêter au village de Nanterre.

monde, ainsi que son épouse, s'était placé à Lérins sous la conduite de saint Honorat et étant allé à Mâcon vendre et distribuer tous ses biens aux pauvres, il avait été choisi pour le siège de Troyes en 427.

Nous pensons qu'il ne s'agit pas de la ville de Mâcon, comme l'ont cru jusqu'ici les historiens, mais du domaine et de la villa de Mâcon (*Matisconensis*) situés non loin de Troyes, près de Nogent-sur-Seine. Cf. *Vita Lupi episcopi Trecensis*, éditée par KRUSCH dans M. G. H. *Script. rer. Merov.*, VII, 286.

1. TILLEMONT, H. E., t. XVI, p. 127.

CHAPITRE VII

LA VOCATION DE SAINTE GENEVIÈVE

L'arrêt à Nanterre. — La prédication de Germain. — Il discerne la vocation de Geneviève. — None et Vêpres à l'église de Nanterre. — Germain bénit Geneviève et lui laisse un souvenir de cet événement.

Nanterre!... Geneviève!... Admirable conduite de la Providence!... La future patronne de Paris et de la France est là, petite enfant qui s'ignore encore, toute prête cependant à écouter l'appel de Dieu. L'arrêt, en apparence fortuit, de Germain à Nanterre va la révéler à elle-même, lui faire prendre conscience de sa vocation et lui confirmer, par l'appel officiel de l'Evêque, l'appel intérieur déjà entendu. Par une de ces prédestinations mystérieuses que l'on rencontre dans la vie des hommes de Dieu, le légat du Saint-Siège prélude à sa mission apostolique en Grande Bretagne par un acte d'une immense portée surnaturelle pour sa propre patrie[1]. En

1. Les détails qui suivent sont tirés de la *Vita Genovefae* composée en 530, dix-huit ans après la mort de la sainte. Ils ont été intercalés dans la *Vita Germani,* mais avec des variantes. Nous traduisons les deux textes.

Un critique allemand, M. Bruno Krusch, qui travaille aux *Monumenta Germaniae historica,* où il a édité la *Vita Genovefae* (t. III, *Script. R. M.*), a prétendu lui refuser toute valeur historique; s'appuyant sur quelques passages interpolés au

allant combattre l'hérésie sur une terre étrangère, il prépare sainte Geneviève à bénir plus tard le berceau de la France, la nation nouvelle qui doit succéder à la Gaule romaine.

A la nouvelle de l'arrivée des missionnaires, les habitants du village, hommes, femmes, enfants, accourent en foule et leur demandent leur bénédiction en leur donnant les marques de respect qui sont dues à des saints.

Germain profite de l'occasion pour prêcher à cette multitude la parole du salut. Tout à coup il s'arrête au milieu de son exhortation. Portant ses regards au loin, dans la foule qui l'entoure, il a aperçu une petite fille, dans laquelle il a découvert par un instinct prophétique, je ne sais quoi de céleste et d'angélique. Il ordonne de la faire approcher. Les assistants étonnés et très attentifs, s'atten-

IXe siècle il a déclaré que tout le récit datait de cette époque. Son collègue, M. Levison, éditeur de la *Vita Germani*, a bien plus sagement indiqué les interpolations et restitué le texte primitif de Constance.

M. Krusch a été réfuté victorieusement par Mgr DUCHESNE, *La Vie de sainte Geneviève* dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1893, t. LIV, pp. 209-224; *Bulletin critique*, 5 sept. 1897, pp. 473-476, et surtout par Godefroy KURTH, *Etudes franques*, t. II, qui a également défendu contre Krusch le récit de l'entrevue de Germain et de Geneviève, pp. 59-63. Voici comment il explique qu'il n'en soit pas question dans la *Vie* de Germain : « Cela se conçoit : l'entrevue n'avait dans la vie de l'évêque d'Auxerre aucune importance, tandis qu'elle en avait une énorme dans celle de la sainte. Voilà pourquoi le biographe de l'un a pu l'omettre et pourquoi le biographe de l'autre a dû la rapporter. » *Et. fr.*, t. II, p. 59.

Nous y ajouterons nous-même une autre raison qui nous paraît décisive. Il n'est pas question de Geneviève dans la *Vie* primitive de Germain, parce qu'elle était vivante, quand Constance l'écrivit en 480. Elle devait vivre encore trente-deux ans, n'étant morte qu'en 512, à 88 ans. Constance aura sans doute voulu mettre en application la parole de la sainte Ecriture : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam*. La mort seule, en effet, pouvait consacrer la sainteté de Geneviève.

dent à ce qu'il énonce quelque prophétie à son sujet. Le saint, dès qu'elle est devant lui, dépose un baiser sur son front et demande aux assistants :

« Quels sont ses parents, comment s'appelle-t-elle? »

« Elle s'appelle Geneviève », lui répond-on. En même temps, ses parents, Sévère et Gérontia, sont appelés et amenés en présence de l'évêque.

« C'est là votre fille? » leur dit-il.

« Oui, Seigneur », répondent-ils.

Alors Germain, inspiré d'en-haut, et sous l'influence de l'esprit prophétique, s'adresse au père et à la mère de la vierge choisie de Dieu et l'exalte en ces termes :

« Heureux le jour où vous êtes devenus les parents d'une telle enfant! Sa naissance a été même pour les anges, le sujet d'une grande joie; ses mérites la rendront précieuse devant Dieu, et la perfection de sa vertu sera proposée, même aux hommes, comme un modèle à imiter. Entraînés par ses exemples beaucoup de pécheurs se convertiront à Dieu; ils renonceront à leur vie désordonnée et par une pénitence salutaire obtiendront que leurs péchés leur soient remis et que leur front soit ceint des couronnes promises aux serviteurs de Jésus-Christ. »

Il ajoute, continue le biographe, à la louange de la jeune fille plusieurs autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Puis, se tournant de nouveau vers elle, il lui renouvelle les marques de son affection et console ses tendres années avec toute l'affabilité dont il était capable; et tout en l'embrassant et la caressant, il l'exhorte à ne pas craindre de lui révéler le secret de son cœur.

« Ma fille Geneviève », lui dit-il.

« Père saint, votre servante vous écoute, répond l'enfant; je suis prête à vous obéir dans tous vos commandements. »

« Veux-tu, lui demande-t-il, embrasser la virginité reli-

gieuse et porter le nom d'épouse du Christ, en lui consacrant ton corps et ton âme pour toujours? »

Ravie d'appartenir à un si glorieux époux, Geneviève accepte le titre de vierge et répond :

« Soyez béni, mon père, parce que vous avez daigné me demander ce que je désire par-dessus tout. Si vous le trouvez bon, accordez-moi cette faveur en me donnant votre sainte bénédiction. »

L'évêque s'incline de nouveau vers la jeune vierge et lui dit :

« Aie confiance, ma fille; sois courageuse; ce que croit ton cœur, ce que ta bouche confesse, efforce-toi de le réaliser dans tes œuvres, et Dieu te donnera force et vaillance. »

Cette scène dut impressionner les assistants. Que dire de celle qui suivit? Les deux évêques et leurs clercs se rendirent à l'église, accompagnés d'une grande multitude. Ils y célébrèrent none et vêpres [1] et durant tout le chant des psaumes et des prières liturgiques, Germain ne cessa de tenir sa main droite étendue sur la tête de Geneviève, demandant à Dieu de transmettre à cette enfant l'esprit qui l'animait lui-même, afin qu'elle fût, lorsqu'il aurait quitté la terre, sa continuatrice et l'héritière de son esprit.

L'office solennel terminé, ils prirent ensemble la collation « en rendant à Dieu une même action de grâces [2] » et sans doute Geneviève apprit-elle alors à connaître la saveur du pain d'orge qui composait le repas du saint, puisqu'elle-même, à l'exemple de son vénéré père en Dieu, de quinze à cinquante ans, ne prit d'aliments que le dimanche et le jeudi, et quels aliments? Du pain d'orge et des fèves

1. *Nona* (sic) *atque duodecima* (sic) *celebrantes.* (*Vita Genovefae*, 6.)

2. *Cibum una cum gratiarum actione sumpserunt.* (*Vita Gen.*, 43.)

cuites à l'huile. Plus tard seulement, sur l'ordre des évêques, elle consentit à ajouter à son repas du lait et un petit poisson.

Cependant le soir était venu. Sévère et sa fille prirent congé de Germain qui recommanda au père de revenir avec elle de bonne heure le lendemain matin, avant son départ.

Le jour à peine levé, Geneviève arrive, et Germain remarque immédiatement sur son visage un reflet céleste qui le transfigure. Il s'en réjouit et dit à l'enfant :

« Bonjour, ma fille Geneviève; te souviens-tu de ce que tu m'as promis hier soir? »

« Oui, père saint, je me souviens de ce que j'ai promis à vous et à Dieu (*tibi Deoque*), et je désire garder une très parfaite chasteté de corps et d'âme jusqu'à la fin. Mais j'aurai grand besoin pour cela du secours d'en-haut et des prières de mon bienheureux père. »

Dieu favorisait visiblement les désirs de ces deux grandes âmes; ce qui le prouve, nous dit le biographe, c'est que Germain, abaissant ses regards vers la terre, aperçut une petite pièce de monnaie en bronze, qui portait l'empreinte d'une croix [1]. La ramassant aussitôt, il la

1. On sait que les empereurs chrétiens de cette époque avaient fait graver le monogramme du Christ sur les monnaies, Constance II et Magnence en particulier au IVe siècle, et Valentinien II au Ve siècle. C'est vraisemblablement une pièce à l'effigie de cet empereur qui régnait depuis 424 que Germain donna à Geneviève. On voit dans les musées de nombreux exemplaires de ces monnaies impériales, percées d'un trou, ce qui permettait de les suspendre.

Dom VIOLE, écrivant en 1656, rapporte que « pour conserver la mémoire de cette première entrevue de saint Germain et de sainte Geneviève, Messieurs les Vénérables chanoines de Notre-Dame de Paris, allant tous les ans en procession en l'église du nom de cette sainte, le jour de sa fête, reçoivent par les mains des religieux du monastère un petit pain bénit marqué de la

donna à Geneviève comme un présent de grand prix. Puis il lui recommanda de la porter toujours suspendue au cou en mémoire de lui.

« Lorsque je serai parti, lui dit-il, souviens-toi d'avoir toujours sous les yeux ce gage de mon affection. Ne souffre jamais qu'on mette à ton cou ou à tes doigts les autres ornements de la beauté mondaine, les bijoux qui brillent de l'éclat de l'or ou des pierres précieuses. Qu'elles les portent, celles qui suivent le siècle; mais toi, qui es devenue l'épouse du Christ, n'aie de désirs que pour les ornements spirituels [1]. »

Après ces paroles, Germain dit adieu à Geneviève en lui demandant de se souvenir souvent de lui dans le Christ. Puis il la confia de nouveau à ses parents et la mission continua son voyage.

figure de cette pièce de monnaie, médaille ou anneau (ainsi qu'aucuns l'appellent) que saint Germain lui donna ». Dom Viole, *op. cit.*, p. 64.

1. A sa mort, sainte Geneviève portait encore la médaille reçue de Germain et elle fut mise avec elle dans son tombeau.

CHAPITRE VIII

LE TRAVAIL APOSTOLIQUE DE SAINT GERMAIN EN GRANDE BRETAGNE

La mauvaise traversée. — Germain convoque un concile. — La « grande mission ». — Les prédications des missionnaires. — Les Pélagiens s'agitent. — La conférence contradictoire de Verulam. — Le triomphe de l'orthodoxie. — L'action de grâces au tombeau de saint Alban. — La blessure de Germain.

Arrivés à Gesoriacum, aujourd'hui Boulogne-sur-Mer, les deux évêques et les clercs qui les accompagnaient s'embarquèrent pour la Grande Bretagne. Ils essuyèrent au milieu de la Manche une tempête dont Constance nous a laissé la description. « La traversée, écrit-il, se fit sous les auspices du Christ qui sauva ses serviteurs d'un grand péril. La marche du navire fut d'abord favorisée par une brise légère qui soufflait du *Sinus Gallicus* et le beau temps dura jusqu'au moment où, parvenus en pleine mer, ils n'aperçurent plus que l'eau et le ciel. Alors, une légion de démons accourt. Furieux de voir ces saints personnages faire voile vers la Bretagne pour le salut de ses habitants, ils déchaînent une horrible tempête; d'épais nuages obscurcissent le ciel et les ténèbres enveloppent la mer et les airs. Déjà les voiles ne peuvent plus résister à la fureur des vents et la frêle embarcation ne peut lutter contre les

vagues énormes de l'Océan. Tout l'art de la manœuvre était devenu impuissant. Le navire n'était plus soutenu sur les flots par les efforts des matelots, mais par la prière des saints évêques. Et pour comble, Germain qui dirigeait tout, finit, le corps brisé de fatigue, par s'endormir. Alors, la tempête, ne rencontrant plus d'obstacle, redouble de violence. Déjà le navire envahi par les flots commençait à sombrer.

« Dans cette extrémité, saint Loup et tous les passagers éveillent Germain afin de l'opposer à la fureur des éléments. Il se lève aussitôt, encouragé par la grandeur du péril, invoque le Christ, gourmande l'Océan et oppose à sa fureur le motif religieux de son voyage. Puis il prend de l'huile et au nom de la Sainte Trinité, en fait une légère aspersion sur la mer, et les flots commencent à s'apaiser. Sur son invitation, son collègue et tous les passagers s'unissent à lui dans un même cri, dans une même prière. L'assistance divine se fait sentir; les ennemis sont mis en fuite, la sérénité renaît dans les airs; et les vents, jusque-là si contraires, deviennent favorables et la tranquillité des eaux seconde la marche du navire. Enfin, après avoir traversé la vaste étendue de la mer, les voyageurs abordent heureusement au rivage désiré.

« Une grande multitude était accourue de divers points de l'île pour les accueillir, car leur arrivée avait été prédite par les esprits malins qui n'avaient pu s'empêcher d'annoncer ce qu'ils redoutaient. Chassés des corps des possédés par les deux évêques, ils publièrent des détails sur la tempête et sur les dangers qu'ils avaient suscités à ces hommes apostoliques, avouant qu'ils avaient été vaincus par leur puissance et leurs mérites [1]. »

Immédiatement Germain se mit à l'œuvre. Pour prendre

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, XIII.

contact avec les évêques bretons orthodoxes — car il y avait dans le corps épiscopal quelques pélagiens, entre autres Fastidius [1] — et régler avec eux les détails pratiques de la grande « mission » qu'il allait donner dans l'île, il les convoqua, en sa qualité de légat du Pape, à un concile ou synode qui se tint, selon les uns à Londres, selon d'autres à Verulam. Pour lui, fidèle à son principe que les prédications les plus éloquentes ne sauraient porter des fruits de salut et convertir les âmes, si l'apôtre en même temps ne faisait violence au ciel par la prière et la pénitence, les ordres de convocation une fois lancés, il profita du délai nécessaire à la réunion des évêques, pour se retirer dans un désert, et y redoubler ses jeûnes, ses austérités, ses oraisons et ses aumônes pour obtenir de Dieu la conversion des hérétiques et le salut de l'île.

L'erreur pélagienne ayant été démasquée et la doctrine catholique nettement proclamée et définie par le Concile, les missionnaires se mirent à l'œuvre. Rétablir la pureté de la foi et en même temps la discipline des mœurs qui avait fortement fléchi, nous dit Giraud de Cambrie [2], « à cause des irruptions des païens saxons », et sans doute aussi à cause de l'hérésie elle-même, tel était le double objectif de Germain et de ses compagnons et d'après le même historien, la double raison de leur voyage. C'est en effet une vérité d'expérience, comme le proclamait Mgr Darboy, que « lorsque la foi baisse, ce n'est pas la vertu qui monte ».

Pour instruire les Bretons des définitions du Concile et travailler à la réforme des mœurs, les deux évêques gaulois, assistés des religieux et des clercs qu'ils avaient

1. Auteur d'un *Traité de la vie chrétienne* de tendances pélagiennes, publié en 1663 à Rouen, par Holstenius.

2. GIRALDUS CAMBRENSIS, *Descriptio Cambriae*, I, 18 dans *Opera*, R. B. S., VI, 202-203.

amenés avec eux d'Auxerre et de Troyes, organisèrent dans toute l'île des missions assez semblables à celles de nos jours. « Ces hommes apostoliques, écrit en effet Constance, remplirent bientôt la Bretagne de leur renommée, de leurs prédications et de leurs miracles. Comme la multitude se portait tous les jours à leur rencontre et accompagnait leurs pas, la parole de Dieu retentissait non seulement dans les temples, mais encore dans les carrefours, dans les campagnes et les lieux écartés, affermissant les catholiques dans la foi et faisant rentrer dans la bonne voie ceux qui s'en étaient éloignés [1]. »

Ce travail méthodique d'évangélisation dura plusieurs années. Nous ne croyons pas que saint Germain demeura quinze ans en Grande Bretagne, comme l'ont écrit plusieurs auteurs, Dom Viole en particulier, pour expliquer les démêlés du saint avec le roi breton Vortigern ou Ghortigern. Il nous paraît cependant certain que les deux évêques y séjournèrent au moins deux ans [2] et qu'au moment de leur retour en Gaule, ils laissèrent derrière eux des missionnaires pour continuer leur œuvre. D'ailleurs Germain fit un second voyage quinze ans plus tard, et si l'on songe au mouvement religieux considérable du V^e^ et du VI^e^ siècle en Bretagne et en Irlande, dont il est considéré comme le véritable initiateur, il faut supposer que, même dans l'intervalle des deux voyages, il continua à s'occuper activement, grâce au va-et-vient établi entre son monastère d'Auxerre et la Bretagne, du développement des institutions monastiques et de l'évangélisation des Iles Britanniques.

Cependant le succès ne tarda pas à récompenser les

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 14.

2. En effet saint Patrice, avant de partir pour l'Irlande, fut consacré évêque à Auxerre par saint Germain en 432. Cf. RIGUET, *Saint Patrice*, p. 66.

efforts des missionnaires. A l'exemple des apôtres, Germain et Loup avaient pour eux la légitime autorité qu'ils tenaient du Pape, vicaire de Jésus-Christ, la pureté de la doctrine, puisée dans la Sainte Ecriture et exposée avec éloquence et conviction, la sainteté, qui édifie les peuples et les excite à la conversion et enfin le don des miracles qu'il plaisait à Dieu de leur octroyer pour corroborer la vérité de leur enseignement. Aussi des foules entières se convertissaient-elles à la foi romaine. Bientôt Agricola et les autres disciples de Pélage, humiliés de voir tant d'hommes leur échapper, en furent réduits à se cacher, pour dissimuler leur échec. Puis ils tinrent des conciliabules secrets et voyant que leur silence les condamnait dans l'esprit du peuple, ils résolurent après y avoir beaucoup réfléchi et s'y être longuement préparés, de provoquer une conférence contradictoire, dans l'espoir de regagner la faveur des masses [1].

Germain s'y prêta volontiers. L'ancien avocat des tribunaux romains dont l'éloquence avait fait sensation dans la capitale de l'Empire et dont les connaissances théologiques et scripturaires avaient été acquises dans une lente et patiente étude à Auxerre, ne pouvait craindre un tel débat. Au jour convenu, une immense multitude d'hommes, attirés par la nouveauté du spectacle, accoururent avec leurs femmes et leurs enfants pour assister à cette dispute publique où ils devaient être à la fois juges et spectateurs. « La partie n'était pas égale, écrit Constance; d'un côté l'autorité divine, de l'autre la présomption humaine; ici, la foi, là la perfidie; les uns avaient pour chef Pélage, les autres Jésus-Christ. Les saints évêques laissèrent leurs adversaires parler les premiers.

1. On croit généralement que cette conférence se tint à Verulam.

Ceux-ci, pendant longtemps, se répandirent en paroles creuses pour exalter le libre arbitre substitué à la grâce; ils n'aboutirent qu'à fatiguer les oreilles et à faire perdre le temps. Leur tour venu de parler, les vénérables prélats répandirent les torrents de leur éloquence; ils firent retentir avec éclat la doctrine des apôtres et les enseignements de l'Evangile. Mêlant la parole divine à leurs propres discours, ils appuyaient la force de leurs affirmations sur les textes sacrés. Le mensonge est confondu, la perfidie démasquée; impuissants à répondre aux objections qui leur sont faites, les Pélagiens sont obligés de s'avouer vaincus. Le peuple, arbitre du débat, se retient à grand'peine de les frapper; mais il ne peut s'empêcher de manifester son jugement par des cris d'approbation [1]. »

La nécessité absolue de la grâce pour le salut et l'insuffisance de la nature et du franc arbitre pour atteindre notre fin surnaturelle, venaient d'être établies triomphalement par Germain et par Loup. Dieu permit alors, comme il est arrivé souvent dans l'histoire de l'Eglise, qu'aux preuves tirées de la Sainte Ecriture et des raisonnements humains, un miracle éclatant vînt s'ajouter pour confirmer la vérité de la doctrine catholique.

Tout à coup un tribun militaire s'avance avec son épouse au milieu de l'assemblée et présente aux deux évêques sa fille âgée de dix ans, qui était aveugle. Les prélats ordonnent aux parents de s'adresser à leurs adversaires. Mais ceux-ci, effrayés et punis par leur propre conscience, unissent leurs prières à celles des parents pour demander aux évêques la guérison de l'enfant. Germain et Loup voyant l'attente du peuple et les dispositions des hérétiques font ensemble une courte prière. Puis Germain, rempli de l'Esprit Saint, invoque la Sainte Trinité et dé-

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 14.

tachant de son cou le reliquaire qu'il portait toujours sur lui, il l'applique, devant tout le monde, sur les yeux de la jeune aveugle, qui s'ouvrent aussitôt à la lumière du jour. Les parents sont transportés de joie, le peuple est saisi d'une crainte salutaire. A dater de ce jour, les esprits furent si bien convaincus de l'erreur des Pélagiens qu'ils suivirent à l'envi la doctrine prêchée par les saints évêques [1].

Après une journée si glorieuse et une telle victoire, les deux missionnaires et leur suite allèrent processionnellement au tombeau de saint Alban, premier martyr de la Grande Bretagne pour rendre à Dieu, par son intercession, de solennelles actions de grâces [2]. Bède nous apprend que Germain n'ayant rien de plus précieux que son reliquaire qui contenait des ossements sacrés des douze apôtres et de plusieurs martyrs, fit ouvrir le tombeau du saint pour y déposer des parcelles de ces précieuses richesses; il lui semblait convenable de renfermer dans un même sépulcre des reliques tirées de divers pays et ayant appartenu à des bienheureux que leurs mérites avaient réunis dans le ciel. Après ce dépôt, fait avec tous les honneurs convenables, il prit au lieu même où le saint martyr Alban avait été mis à mort, un peu de terre qui paraissait encore teinte de son sang pour l'emporter avec lui à Auxerre [3].

« Ce jour-là, écrit Bède, une multitude innombrable se convertit au Seigneur [4]. »

1. Constance, *Vita Germani*, 15.

2. Ce texte de Constance est le plus ancien témoignage connu au sujet du martyr Alban né à Verulam et mis à mort sous Dioclétien. Verulam était alors une des villes les plus considérables de la Grande Bretagne. Plusieurs fois assiégée par les Saxons, elle fut à la fin détruite et remplacée par celle qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Alban.

3. Il y fit bâtir, nous l'avons dit plus haut, page 36, une église sous le vocable de saint Alban.

4. Bède, *Hist. eccles.*, I, c. 18, qui a tiré ce passage de la *Passio III Albani*, c. 21-22.

Au retour de ce pieux pèlerinage, Germain se blessa sérieusement au pied et dut demeurer assez longtemps immobile. Quelle épreuve, semble-t-il, pour un apôtre brûlant de zèle et de charité!... Mais ne savons-nous pas, selon la parole de saint Paul, que « tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu [1] » ? Cet accident permit au saint de faire encore de nombreuses conversions et, du fond de sa pauvre cabane, l'évêque d'Auxerre put évangéliser des foules qui se succédaient chaque jour plus nombreuses.

Mais laissons le biographe nous faire, dans son langage imagé, le savoureux récit de cette aventure.

« Tandis qu'ils revenaient, l'insidieux ennemi du genre humain dressa des embûches à Germain et lui fit faire une chute qui lui blessa le pied; il était loin de se douter que cet accident ne servirait qu'à augmenter les mérites du saint, comme il était arrivé au bienheureux Job. Germain fut obligé par son mal de s'arrêter quelque temps dans le même lieu. Or voilà qu'un incendie s'allume dans le voisinage; des maisons couvertes de roseaux sont consumées; la flamme, excitée par le vent, est poussée vers la demeure où est étendu le saint évêque. On accourt, on veut l'arracher au danger qui le menace. Germain blâme cet empressement, et plein de confiance en Dieu, il s'oppose à ce qu'on le transporte ailleurs. La foule désespérée se jette au-devant de l'incendie. Mais, par un effet évident de la puissance divine, le feu consume tout ce que le peuple cherchait à sauver, tandis que la demeure protégée par Germain immobile et blessé n'eut aucun mal. La flamme, en effet, respecta la maison où le saint homme avait reçu l'hospitalité pendant qu'elle dévorait tout, à droite et à gauche; ce tabernacle où il restait enfermé demeura intact, protégé par sa présence. La foule exulte à

1. SAINT PAUL, *Rom.*, VIII, 28.

la vue de ce miracle et se félicite d'avoir été vaincue par la vertu divine. Et l'on voit une multitude innombrable veiller nuit et jour devant la cabane de ce pauvre, les uns pour lui demander la guérison de l'âme, les autres la guérison du corps. Il est impossible de rapporter toutes les merveilles que Jésus-Christ opérait par son serviteur, qui, tout infirme qu'il fût, ne laissait pas de faire des miracles. Comme il ne voulait pas qu'on employât aucun remède pour la guérison de son mal, il vit, une nuit, un personnage revêtu d'habits blancs comme la neige qui lui tendait la main et paraissait le soulever de sa couche, puis lui ordonnait de se tenir ferme sur ses pieds. A partir de ce moment, Germain ne sentit plus aucune douleur et fut si bien guéri qu'au lever du jour il reprit avec intrépidité son voyage interrompu [1]. »

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 16.

CHAPITRE IX

LA VICTOIRE DE L'ALLELUIA

Les Pictes et les Saxons déclarent la guerre aux Bretons. — Les Bretons demandent le secours de Germain. — Le carême au camp breton. — Germain et Jeanne d'Arc. — Pâques militaires. — Germain « chef de guerre ». — L'embuscade. — *Alleluia !* — La déroute de l'ennemi.

Pendant le séjour de Germain en Bretagne, les incursions des Saxons continuèrent et, au printemps de 430, ces barbares s'unirent aux Pictes de Calédonie (Ecosse) et déclarèrent la guerre aux Bretons. Ceux-ci rassemblèrent leurs troupes dans un camp et se jugeant trop peu nombreux pour pouvoir tenir tête à leurs ennemis, envoyèrent demander du secours aux évêques. Germain et Loup promirent de venir et, en effet, se rendirent promptement auprès d'eux. Leur arrivée au camp apporta aux Bretons autant de confiance et de sécurité qu'aurait pu le faire une armée de troupes auxiliaires; car avec de pareils chefs, le Christ, pensaient-ils, combattrait pour eux.

On était alors en carême, et la présence des évêques augmenta les fruits de la sainte quarantaine. Les deux prélats faisaient aux soldats des prédications quotidiennes; ceux qui étaient chrétiens sollicitaient le pardon de leurs fautes, et ceux qui n'étaient encore que catéchumènes demandaient à l'envi la grâce du baptême. Les soldats éle-

vèrent eux-mêmes, au milieu du camp, une église de branchages et de feuillage qui imitait par sa forme celles des villes et devait servir à la célébration de la fête de Pâques. Ce jour-là, encore humide de l'eau baptismale, l'armée célébra pieusement la résurrection du Christ et remplie de ferveur, témoignait plus de confiance dans le secours divin que dans la force des armes.

On songe involontairement à sainte Jeanne d'Arc employant plus tard — mille ans après exactement (1429) — avec ses soldats les mêmes moyens spirituels que saint Germain, et les excitant à la prière pour obtenir la victoire sur les descendants des Angles, des Pictes et des Saxons. Car Germain, comme devait le faire l'héroïne française, se proclame « chef de guerre », aussitôt les solennités pascales terminées : *ducem se praelii confitetur*, dit Constance, *dux belli factus*, écrit Bède, et se souvenant qu'il a été général, agit aussitôt avec une habileté consommée.

Les ennemis, par leurs espions, avaient été informés des exercices religieux de l'armée bretonne. La croyant amollie par ce nouveau genre de préparation au combat, ils accourent pleins de joie, espérant la surprendre et se promettant une victoire facile sur des soldats quasi désarmés. Mais leur approche ne tarda pas à être signalée par les coureurs bretons. Germain prit alors avec lui des hommes armés à la légère, pour aller avec eux reconnaître les environs et observer la marche de l'ennemi. Il se rendit compte de la route suivie par les barbares et vit qu'elle les portait infailliblement dans une vallée creusée entre deux hautes montagnes et douée d'un puissant écho, à cause de la concavité des rochers. C'est là qu'il dressa des embuscades et plaça des éclaireurs à des endroits bien choisis. Puis il retourna vers l'armée dont il prit le commandement, la fit avancer dans la vallée, la rangea en ba-

aille et fit circuler ce mot d'ordre : « Le chant de Pâques t le chant du baptême sera le cri de guerre : *Alleluia.* loire à Dieu! Dès qu'il l'aura poussé, tous devront le épéter. »

Bientôt l'ennemi approche, enflammé d'ardeur; il est perçu et signalé par les hommes placés en embuscade. ussitôt Germain donne le signal de l'attaque. Les bar- ares se croient en sûreté et espèrent surprendre les Bre- ons à l'improviste, quand tout à coup les évêques font ntendre un triple *Alleluia.* L'armée bretonne y répond l'une voix unanime; elle pousse une clameur immense que épètent bruyamment les échos des montagnes : *Alleluia, Alleluia, Alleluia!...* C'est alors une telle panique parmi es Pictes et les Saxons qu'ils croient que non seulement es rochers voisins, mais le ciel lui-même vont s'écrouler ur leurs têtes. Leur affolement est tel, qu'ils n'ont pas ssez pour fuir de toute la vitesse de leurs jambes. Leurs angs s'entremêlent; ils s'embarrassent mutuellement et ettent leurs armes, s'estimant trop heureux de sauver eurs corps et d'échapper ainsi au péril. Plusieurs, dans eur précipitation, tombent dans le fleuve qu'ils venaient le traverser sans danger et y trouvent la mort [1].

L'armée bretonne se tient pour suffisamment vengée; elle

1. Constance, *Vita Germani,* 18. Bède écrit que « ce n'est as au son de la trompette, mais au chant de l'*Alleluia,* poussé ar toute l'armée, que Germain, devenu chef de guerre, met n fuite les sauvages ennemis. » Bède, *Chronica,* M. G. H., III, 304.

Usher, archevêque anglican d'Armagh (*Brit. Eccl. antiquitatis Historia,* c. XI), écrit que cet événement arriva dans le omté de Flint, au nord-est de la principauté de Galles, près e la ville que les Anglais appellent Mold et les Gallois Guid- ruc. L'endroit se nomme encore aujourd'hui *Maës-Garmon,* u *The field of German,* c'est-à-dire *Champ de Germain.* C'est ur les bords de la rivière Alen, affluent de la Dee, qui passe rès de Mold, que l'armée bretonne fut baptisée.

juge inutile de poursuivre l'ennemi et assiste en spectatrice à la victoire que Dieu lui accorde. Les soldats recueillent les dépouilles abandonnées par l'ennemi et s'enrichissent d'un butin si facilement conquis. De leur côté, les deux évêques se réjouissent d'une victoire remportée sans effusion de sang, et procurée par la foi seule et non par les forces humaines [1].

1. La victoire de l'*Alleluia*, comme on l'appela, devint célèbre et le pape saint Grégoire le Grand y fit allusion dans ses *Moralia*, l. 27, c. 8-11 : « Voici que la langue barbare des Bretons a commencé depuis longtemps à faire retentir l'*Alleluia* hébreu, *hebraeum cœpit Alleluia resonare*. » Ce passage a été inséré dans les leçons du IIIe nocturne de l'office de saint Germain au diocèse de Paris, 30 juillet.

CHAPITRE X

LA POPULARITÉ DE SAINT GERMAIN EN BRETAGNE

Saint Germain, héros national dans le pays de Galles. — La légende bretonne de saint Germain. — Le cruel roi Benli. — Il refuse de laisser Germain entrer dans sa citadelle pour y prêcher l'Evangile. — Germain baptise un soldat, mis à mort par le tyran le jour du baptême. — Le feu du ciel consume la citadelle. — Germain crée une nouvelle dynastie après avoir baptisé ceux qui ont été hospitaliers envers lui. — Le tyran Guorthigern. — Il trahit la cause nationale et appelle les Saxons. — Il épouse la fille du Saxon Hengist. — Ses scandales. — Germain le dépose et installe sur le trône son fils Ghortemir. — Une messe du IXe siècle à Saint-Germans en Cornwall. — Oxford et Cambridge se disputent saint Germain.

La mission de saint Germain avait obtenu le plus complet succès, puisque l'ordre était rétabli dans l'île et que les ennemis tant spirituels que temporels des Bretons, les Pélagiens et les Saxons, avaient été vaincus. On imagine dès lors sans peine son immense popularité. Son second voyage, en 446, accrut encore son prestige et l'on s'explique qu'il soit devenu pour le pays de Galles un héros national, déposant les rois indignes et en créant de nouveaux, vengeant la morale outragée et attirant le feu du ciel sur les coupables.

Nennius, dans son *Historia Brittonum*, s'est servi d'un *Liber sancti Germani* aujourd'hui perdu, et qui pouvait

remonter, d'après Mgr Duchesne [1], au milieu du VI^e siècle.

Les quelques passages que nous en connaissons ont exercé la patience et la sagacité des érudits, et il faut bien reconnaître qu'il s'agit là d' « un témoignage spécial de littérature celtique » et que dans cette « représentation fabuleuse de l'action de saint Germain en Bretagne [2] », il est difficile de démêler ce qu'il peut y avoir d'historique. M. Ferdinand Lot y a renoncé [3], M. Jacques Chevalier a essayé d'en tirer quelque chose pour la période des invasions saxonnes. En présence d'une telle énigme, et bien que Bède parle également de Vortigern ou Ghortigern et que la plupart des historiens de saint Germain mêlent son nom et celui de son fils Vortumer ou Ghortemir au récit de la bataille de l'*Alleluia*, nous avons préféré jusqu'ici n'en pas faire état et nous en tenir à la vie authentique de Constance.

Il est cependant nécessaire d'en dire un mot, en avertissant le lecteur que l'histoire et la légende se mêlent dans cette littérature bretonne, mais il nous paraît difficile qu'il n'y ait pas à la base de ces récits quelque chose d'historique.

Voici d'abord l'histoire du roi Benli, que nous traduisons de Nennius [4] :

« Après la guerre des Bretons contre les Romains, la mise à mort des chefs romains par les Bretons et l'exécution du tyran Maxime, la domination de Rome en Bretagne ayant cessé, les Bretons furent quarante ans sous le coup de la peur. Guortigern régnait. Il avait peur des Pictes et des Scots ; il

1. Mgr DUCHESNE, *Nemius retractatus*, *Revue celtique*, XV, p. 197.

2. ZIMMER, *Nennius vindicatus*, *Revue celtique*, XV, 119.

3. Ferdinand LOT, *Benli, Hors et Vortiger. La conquête de la Grande-Bretagne par les Saxons*. Mélanges Bémont, pp. 1-19.

4. NENNIUS, *Historia Brittonum*, c. 31-36, M. G. H., XIII, pp. 170-176.

redoutait l'attaque des Romains et craignait Ambrosius Aurelianus 1. Sur ces entrefaites, abordèrent trois barques (*ciulae*) montées par des exilés venus de Germanie; parmi eux se trouvaient les deux frères Hors et Hengist, fils de Guictglis, lui-même fils de Guigta, lui-même fils de Geuchta, etc., fils de Geta qui fut, disent-ils, fils de Dieu, non pas le vrai Dieu, le Dieu des armées, mais une des idoles qu'adoraient ces gens.

« Guortigern leur fit bon accueil et leur donna l'île, qui, dans leur langue est appelée Tanet et, en brittonique, Ruoihm 2.

« En ce temps-là, saint Germain vint prêcher en Bretagne et s'y illustra par beaucoup de miracles, et beaucoup furent sauvés par lui et conduits au baptême et à la foi, et beaucoup périrent.

« Voici le premier de ses miracles.

« Il y avait alors un roi injuste, véritable tyran, nommé Benli. Le saint voulut le visiter et le prêcher et vint avec ses compagnons à l'entrée de la citadelle du roi. Le portier sortit et les salua, et les missionnaires le prièrent d'aller annoncer leur visite au roi. Mais celui-ci donna une dure réponse et dit avec serment : « Quand même ils resteraient à la porte jusqu'à l'année prochaine, ils n'entreront jamais dans ma ville. »

« Tandis qu'ils attendaient le retour du messager, le jour déclinait, la nuit approchait et ils ne savaient où aller. Alors arriva du centre de la ville un serviteur du roi qui s'inclina devant Germain et lui rapporta toutes les paroles du tyran; puis il l'invita, avec tous ses clercs, à venir dans sa maison où il les reçut avec bonté. Il n'avait pas de troupeaux et ne possédait qu'une vache et son veau. Il tua le veau, le fit cuire et le donna aux clercs. Germain jeûna selon son habitude, mais il ordonna à ses compagnons de ne briser aucun des os du veau, de les recueillir et de les placer avec soin sur sa peau auprès de la vache. Ce qui fut fait et le lendemain matin, le veau fut trouvé vivant à côté de sa mère. C'était la récompense de l'hospitalité.

« Ce même matin, ils se rendirent à la porte de la ville, pour obtenir de saluer le tyran, et tandis qu'ils priaient et

1. Cf. GILDAS, *De excidio...*, c. 25. Il avait en effet usurpé la couronne qui revenait à Ambrosius.

2. A l'extrême pointe orientale de la Grande Bretagne, à l'embouchure de la Tamise, près de Ramsgate.

attendaient, un homme arriva des environs de la ville, courant à perdre haleine et couvert de sueur de la tête aux pieds. Il s'inclina devant Germain qui lui dit : « Crois-tu à la Sainte Trinité? » Et il répondit : « J'y crois », et Germain le baptisa, l'embrassa et lui dit : « Va en paix; tu vas mourir tout à l'heure et les anges de Dieu t'attendent pour t'accompagner vers ce Dieu à qui tu as cru. » Et il entra joyeux dans la forteresse, et le préfet l'arrêta, le fit lier et il fut conduit devant le tyran et mis à mort, parce que c'était la coutume chez ce tyran impie et cruel de mettre à mort quiconque n'arrivait pas avant le lever du soleil pour prendre son service dans la citadelle.

« Cependant Germain et ses compagnons passèrent toute la journée devant la porte de la ville et n'obtinrent pas d'audience. Le même serviteur revint le soir, selon son habitude, et Germain lui dit : « Prends garde à ce qu'aucun de tes hommes ne demeure cette nuit dans la forteresse. » Le serviteur y retourna et en ramena ses fils qui étaient au nombre de neuf et ils revinrent avec lui à la maison. Saint Germain leur ordonna de demeurer à jeun, les portes fermées, et il ajouta : « Veillez et si quelque chose arrive dans la citadelle, ne regardez pas, mais priez sans arrêt et criez vers votre Dieu », et après un petit intervalle de nuit, le feu du ciel tomba, brûla la forteresse, et tous les hommes qui étaient avec le tyran, c'est-à-dire mille personnes, tant hommes que femmes, périrent par la colère de Dieu et de Germain, et la citadelle n'a jamais été reconstruite jusqu'à présent.

« Or le lendemain, cet homme qui avait été hospitalier envers les missionnaires, crut et fut baptisé avec tous ses fils et toute la région avec eux. Or il se nommait Catel. Saint Germain le bénit, lui et sa postérité et lui dit : « Le roi sera désormais de ta race. Le roi est Catell Durnhuc; et tu seras roi à partir d'aujourd'hui. Et il en fut ainsi, et la parole du Prophète fut réalisée : « *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut sedeat cum principibus et solium gloriae teneat.* » Selon la parole de saint Germain, le serviteur devint roi et ses fils furent rois et leurs descendants gouvernent encore aujourd'hui toute la région des Powis 1. »

1. Notons que saint Héric, le célèbre moine d'Auxerre, a reproduit également cette histoire dans ses *Miracles de saint Germain*, l. I, c. 80-82, d'après le récit que lui en fit à Soissons,

Quant à l'histoire de Guorthigern, qui est assez longue, nous ne reproduirons pas le texte entier de Nennius, nous contentant de le résumer brièvement [1].

La Bretagne, depuis le départ des Romains qui l'avaient abandonnée après quatre siècles et demi de domination,

au monastère des saints Médard et Sébastien, un évêque breton nommé Marc, qui, après avoir exercé longtemps son ministère épiscopal en Irlande, s'était de lui-même condamné à l'exil (*ultroneam sibi peregrinationem indixit*), pour vivre de la vie cénobitique dans ce monastère, grâce à la munificence de Charles le Chauve.

Il y a cependant trois variantes dans le texte d'Héric. 1° Germain et ses clercs attendent à la porte de la ville « par un froid terrible, funeste non seulement aux hommes, mais même aux animaux » : *hiems horrida, brumali horrore, inter algores nimios*, etc.; 2° C'est un porcher qui, revenant le soir à sa maison, y reçoit Germain et ordonne à sa femme de faire cuire le veau pour ses hôtes; 3° Germain, le lendemain du refus brutal d'audience, entre dans la ville, gagne le palais royal et assiste à la sortie publique du roi. « Il le reprend sévèrement et lui demande pourquoi il lui a refusé la veille l'hospitalité. Le roi frappé de stupeur ne répond rien. Alors Germain lui dit avec une autorité souveraine : « Sors, et cède le sceptre à un meilleur que toi. » Comme il hésitait, Germain le poussant avec sa crosse : « Tu sortiras, et comme le Seigneur l'a décrété, désormais tu n'abuseras plus jamais de la puissance royale. » Le Barbare, effrayé par l'autorité divine de l'évêque, sort avec sa femme et ses enfants et n'essaya plus de franchir les portes du palais. Alors Germain envoie un de ses disciples appeler le porcher et sa femme et à la stupéfaction du palais tout entier, l'installe sur le trône, et depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui des descendants de ce porcher règnent parmi les Bretons, Dieu ayant réglé merveilleusement les choses humaines par l'entremise de Germain. *Voilà ce que ledit évêque m'affirmait sous serment être contenu dans des livres catholiques en Bretagne. Hæc ita apud Britanniam catholicis litteris contineri praedictus mihi episcopus jusjurandi interpositione firmabat.* » Ce témoignage d'Héric, avouons-le, est curieux, et il paraît difficile qu'il n'y ait pas un fait historique à la base de ces différents récits.

1. Nennius, *Historia Brittonum*, c. 36-48. Bède parle aussi de ce roi breton qu'il appelle *Vertigernus*, M. G. H., XIII, *Chronica*, p. 303.

était gouvernée par plusieurs petits souverains bretons qui semblaient s'appliquer à faire regretter la forte autorité impériale et donnaient les plus mauvais exemples. Le plus puissant de ces tyrans était Guorthigern qui avait usurpé la couronne sur le prince légitime, Ambroise Aurélien et avait cédé aux deux chefs saxons Hors et Hengist, comme nous l'avons vu plus haut, l'île de Tanet.

« Ayant installé les Saxons dans cette île, écrit Nennius, le roi leur promet de les vêtir et de les nourrir en échange de leur secours contre ses ennemis. Mais les Barbares se multiplient au point que les Bretons sont incapables de subvenir à leur entretien et leur disent : « Retournez dans votre pays; nous n'avons plus besoin de vous. » Les Saxons tiennent conseil et veulent déclarer la guerre. Mais Hengist, leur chef, homme avisé et rusé, se rend compte de la faiblesse du roi et de l'inexpérience militaire du peuple breton et propose à Guorthigern de faire venir de Germanie des renforts qui l'aideront à le faire triompher de ses ennemis, lui et son peuple. Guorthigern y consent. Les envoyés d'Hengist reviennent avec seize vaisseaux (*ciulae*) chargés de guerriers d'élite et ramènent une jeune fille d'une rare beauté, la fille d'Hengist. Celui-ci invite alors à un banquet Guorthigern avec ses soldats et son interprète Ceretic, et sa fille, sur son ordre, verse le vin et l'hydromel et enivre les convives. Alors Satan entre dans le cœur de Guorthigern et lui inspire l'amour de la jeune fille; le roi envoie son interprète la demander à son père, offrant à celui-ci tout ce qu'il désire, à condition que ses prétentions n'aillent pas au delà de la moitié du royaume. Hengist tient conseil avec ses « seigneurs » venus avec lui de l'île d'Oghgul; il demande la région qui, dans leur langue, s'appelle Cantguaraland, et dans la nôtre Kent. Guorthigern y consent et livre aux païens le pays, à l'insu du roi Guoyrancgon; il épousa la fille d'Hengist et l'aima à la folie. »

Dès lors Hengist est tout-puissant; il fait venir son fils et son neveu avec quarante *ciules;* ils ravagent les îles Orcades, puis occupent les régions au delà de la mer de Frise jusqu'à la frontière des Pictes; sans cesse de nou-

veaux guerriers arrivent de Germanie et peu à peu les Saxons s'établissent en Grande Bretagne.

Pour comble de maux, Guorthigern qui avait épousé en secondes noces la fille d'Hengist, en avait eu une fille qu'il épousa plus tard en troisièmes noces, au grand scandale des Bretons, et de laquelle il eut un fils. Germain, l'ayant appris, vint, comme un autre Jean-Baptiste, l'en reprendre énergiquement avec tout le clergé breton. Les remontrances ne suffisant pas, le saint assembla un grand concile de clercs et de laïques et le cita à comparaître. Guorthigern y vint et loin d'avouer sa faute, conseilla à sa fille d'accuser publiquement Germain de l'avoir séduite, et lui dit de conduire son jeune fils au prélat, afin que l'enfant le saluât comme s'il eût été son père.

Le petit prince répéta naïvement la leçon et se jeta dans les bras du saint. Celui-ci ne se laissa pas déconcerter par cet affront; il accueillit l'enfant avec bonté, demanda qu'on lui apportât des ciseaux, un rasoir et un peigne, qu'il mit entre les mains de l'enfant, et lui dit : « Oui, je serai votre père et je ne vous abandonnerai pas, mais portez ces instruments au Roi, votre père véritable, et dites-lui de vous couper les cheveux et de vous raser la tête, pour montrer qu'il abandonne ses droits sur vous et que vous renoncez à son héritage[1]. » L'enfant alla vers

1. Ce trait rappelle la scène qui précéda le meurtre des enfants de Clodomir et le cri de leur grand'mère, sainte Clotilde : « J'aime mieux les voir morts que tondus. »

C'est sur ce récit que se fonde Dom Viole au XVII^e^ siècle pour affirmer que saint Germain dut rester quatorze ans en Grande Bretagne, sans quoi l'accusation, dit-il, n'aurait pu être portée. Mais ce récit est évidemment légendaire et rejeté par les Bollandistes et par la critique. Guorthigern fut déposé non par saint Germain, mais par les principaux seigneurs bretons, fatigués de sa vie dépravée et de ses violences. Et cette déposition eut lieu vers 454, six ans après la mort du saint. M. Lot va plus loin encore. Il croit que ni Horst ni

son père et lui dit : « Tondez-moi, car vous êtes mon père selon la chair et Germain est mon père selon la foi. »

Guorthigern fut si surpris de cette riposte de Germain qu'il ne répondit pas un mot à son fils; mais il entra dans une violente colère et s'enfuit pour échapper à la honte. Il n'en fut pas moins maudit, condamné et déposé par le saint et par tout le concile.

On lui donna pour successeur son fils aîné nommé Vortuner ou Ghorthemir, issu de sa première femme dans un mariage légitime. Ce prince remarquable et aussi digne du trône que son père en était indigne, se jeta aussitôt aux pieds de Germain, lui demanda pardon de l'offense qui lui avait été faite et pour bien témoigner qu'il détestait la scélératesse de son père, lui donna à perpétuité la terre où avait eu lieu cette scène scandaleuse. Cette terre fut appelée *guarenniaun*, ce qui signifie : *calomnie justement rétorquée.*

Ce prince fit une politique bien différente de celle de son père. Il lutta avec ardeur contre Hengist, Hors et leurs gens et les refoula jusqu'à l'île de Tanet où il les tint assiégés et terrifiés. Les Saxons appelèrent de nouveaux guerriers de Germanie et Ghortemir les vainquit dans quatre batailles acharnées. Hors fut tué au cours de l'une d'elles. Mais le vainqueur mourut peu après et les Saxons dominèrent de nouveau. Quant à Guorthigern, « devenu l'opprobre de tous ceux de sa race, riches et pauvres, serfs et libres, moines et laïcs, petits et grands, il erra vagabond de lieu en lieu; enfin son cœur creva et il mourut chargé d'infamie, *cor ejus crepuit et defunctus est, non cum laude* ». D'après le *Livre de saint Germain*, le saint l'aurait suivi avec tout son clergé et après avoir jeûné pen-

Hengist ni Guorthigern n'ont existé et auraient été inventés de toutes pièces par l'auteur de l'*Histoire des Bretons*. C'est là ce qu'on peut appeler une critique radicale.

dant quarante jours et quarante nuits, voyant qu'il demeurait dans son péché, aurait attiré sur lui le feu du ciel, comme sur le cruel roi Benli.

L'épilogue de l'histoire est assez inattendu. L'enfant qui avait joué un rôle innocent au concile où avait été déposé son père, fut baptisé, élevé et instruit par saint Germain; il devint saint Faustus et fonda une ville sur les bords du Rhin, *condidit locum magnum super ripam fluminis quod dicitur Renis*[1] *et manet usque hodie.* Est-ce le souvenir du breton Faustus, abbé de Lérins en 433 et plus tard évêque de Riez, où il mourut environ cinquante ans après, qui a poussé l'auteur à le mentionner ici comme disciple de Germain, et le Rhin (*Reni*) n'est-il pas ici confondu avec Riez, *Reii?* Il est difficile de se prononcer.

Enfin, nous ne pouvons omettre de signaler qu'en Cornouaille, dans la ville anglaise qui porte aujourd'hui encore le nom de Saint-Germans et qui fut jadis le siège d'un évêché, il existe une messe du IX^e^ siècle en l'honneur du saint, où l'on trouve des particularités très curieuses. L'histoire du roi Guorthigern y est insérée, et cela suffirait à nous excuser de l'avoir rapportée; mais, de plus, le Saint y est célébré comme le flambeau et la colonne de Cornouaille et comme le héraut de la vérité qui a fleuri dans le jardin de l'église de Llanaledh (Saint-Germans), semblable aux roses et aux lis et a dissipé les ténèbres de l'hérésie[2]. Enfin sa mission lui vient, comme dans Prosper, de l'évêque de Rome, mais du Pape Grégoire.. qui régna cent quarante ans après la mort de Germain et envoya des missionnaires non plus aux Bretons, mais aux païens Anglo-Saxons. Evidemment quand cette

1. *Et habet urbem super ripam fluminis Reni.* Cf. *Nennius interpretatus,* p. 192.
2. Cf. LEVISON, *Neues Archiv...,* p. 174.

messe fut composée au IXe siècle, le souvenir de saint Grégoire le Grand avait éclipsé celui de saint Célestin, et c'est là l'explication, sinon l'excuse, de cette erreur historique.

Mais voici peut-être la plus extraordinaire facétie relative à l'histoire de saint Germain. Si l'on peut comprendre que les saint bretons soient immédiatement grandis et comme anoblis, dès qu'un historien fait d'eux les disciples de saint Germain, on s'explique moins que deux universités fameuses, Oxford et Cambridge, qui datent du XIIIe siècle, se soient disputé l'honneur de remonter à saint Germain. Mais ce qui dépasse tout, c'est l'addition faite au XVIe siècle et révélée par Camden, au texte des *Annales Aelfredi* d'Asser, addition qui n'est autre qu'une falsification en faveur d'Oxford. Saint Germain aurait, pendant qu'il combattait les Pélagiens, passé là six mois, et ainsi, aurait eu l'occasion de reconnaître officiellement l'Université (*ordines et instituta*) ; bien mieux, comme le texte de Constance nous dit qu'au cours de la lutte antipélagienne toute la région, *regionis universitas*, se rangea du côté de Germain et de Loup [1], on traduit : *l'Université de la région* et ainsi l'on arrive à se donner des lettres de noblesse datant du Ve siècle [2] !...

Tout cela est évidemment très honorable pour saint Germain et prouve jusqu'à l'évidence qu'il fut vraiment un homme extraordinaire, c'est-à-dire un homme de Dieu, puissant en œuvres et en paroles. C'est pourquoi sans attendre le récit de son second voyage en Grande Bretagne, nous croyons utile de dégager, dès maintenant, autant qu'il est possible, les résultats de sa mission.

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 14.
2. Cf. LEVISON, *Neues Archiv...*, p. 175.

CHAPITRE XI

LES RÉSULTATS DE LA MISSION EN BRETAGNE

I. Germain favorise le monachisme. — Les monastères fondés par lui. — Ses disciples : saint Iltud, saint Dubrice, saint Cadoc, saint Brieuc. — Les disciples d'Iltud, saint David et saint Gildas. — Le sens catholique et l'esprit romain des disciples de Germain. — Les saints et leurs monastères. — L'apostolat en Irlande. — Saint Patrice, disciple de Germain. — II. Les liturgies celtiques. — Le *cursus Scottorum*, venant de saint Marc, et apporté d'Auxerre en Irlande par saint Patrice. — La *Missa Patricii*. — III. Les usages et coutumes du pays de Galles qui remontent à saint Germain. — La Bretagne et l'Irlande, fidèles à la foi de Germain.

Si nous consultons les traditions du pays de Galles, où se réfugièrent les Bretons peu à peu refoulés par les Angles et les Saxons, et même certaines traditions de l'Armorique devenue, lorsque les Bretons, chassés de leur pays, y eurent émigré, la *Britannia minor* ou Bretagne française, nous voyons que Germain y est regardé comme l'initiateur de tout ce qui s'y est fait de grand et de noble au point de vue religieux.

L'évêque d'Auxerre ne se contenta pas de réfuter les Pélagiens, d'en bannir quelques-uns en vertu des lois alors en vigueur dans l'Empire et de rétablir la discipline des mœurs. Il vit plus loin, au delà du présent immédiat et prépara l'avenir.

Persuadé que la vie religieuse, dans ce qu'elle a de plus austère, était, à cette époque surtout, la plus éloquente prédication contre les scandales du monde, et par sa cohé-

sion même et la vie en commun des moines, un principe de force sociale et d'action apostolique, Germain favorisa de tout son pouvoir le monachisme.

En Gaule, cette institution commençait à se répandre, parce qu'elle répondait à une nécessité vitale. L'individu isolé, fût-il intelligent et actif, était souvent une force perdue, surtout en ces temps d'insécurité et d'invasions. Entré dans le monastère, avec des centaines d'êtres semblables à lui, unis par les liens de la charité, de la science et de l'apostolat, il était soutenu par ses frères, aidé par eux à atteindre son idéal, et tous ensemble formaient une cellule vivante, ou, si l'on préfère, une ruche au travail admirablement policée. Les bienfaits de l'association sont si peu contestables qu'ils ont donné lieu aux corporations sous l'ancien régime et de nos jours aux syndicats. Le système des clans, en vigueur chez les Bretons et les Irlandais, devait favoriser encore le monachisme et lui faire produire son rendement maximum.

Des monastères et des écoles pour instruire les fidèles et empêcher le Pélagianisme de renaître dans l'île, une liturgie nouvelle du plus haut intérêt, des coutumes ecclésiastiques très touchantes qui conservèrent jusqu'au moyen âge et même jusqu'à nos jours leur saveur catholique, enfin par ses disciples, héritiers de son esprit, une influence certaine sur la christianisation de l'Armorique et de l'Irlande, tels furent les résultats des deux missions de saint Germain en Grande Bretagne.

C'est ce que nous allons essayer d'établir.

*
**

Les textes d'origine bretonne nous parlent de trois monastères fondés par saint Germain.

Dans la vie primitive de saint Samson, moine en Sud-Galles, puis évêque de Dol en Bretagne armoricaine qui,

selon certains auteurs, aurait été le petit-fils d'Emyr Llydaw, prince armoricain, et de Reingulide, sœur de l'évêque d'Auxerre, c'est-à-dire le petit-neveu du saint [1], nous lisons que ses nobles parents, Ammon et Anne, le confièrent, dès l'âge de cinq ans, au précepteur illustre des Bretons, saint Iltud. Or Iltud, ce docteur fameux qui eut tant de saints pour élèves, « était lui-même disciple de saint Germain qui l'avait ordonné prêtre dans sa jeunesse [2] ». C'est ce maître incomparable, qualifié d'*egregius magister Britannorum*, de *praeceptor paene totius Britanniae* qui, par son monastère-école, continue Germain en Grande Bretagne, et par ses disciples saint Samson, saint Pol de Léon, saint Gildas, saint David, prépare le grand mouvement monastique du VI^e^ siècle. La filiation spirituelle des trois générations est certaine.

La *Vie de saint Samson* nous apporte une nouvelle précision. Samson devenu prêtre, s'était retiré dans une grotte pour y vaquer à la prière, mais il en sortait le dimanche pour aller célébrer la messe dans un petit oratoire des environs. « On finit par découvrir sa retraite et on l'invita, avec de telles instances, à venir au synode

1. *Vita Antiqua S. Samsonis*, publiée par Dom PLAINE, *Introduction*, p. XII. Il y a là, sans doute, une erreur de Dom Plaine. Ce nom de *Reingulide* jure avec les noms latins de Germanus, Rusticus et Germanilla. D'ailleurs, nous lisons dans la *Vie de saint Iltud* de Dom LOBINEAU qu'Iltud était fils de *Renguilidée*. De là, sans doute, la confusion, à moins d'admettre qu'Iltud eût été le neveu et Samson, le petit-neveu de saint Germain.

Sans doute pourrait-on objecter que Germain, ayant été duc d'Armorique, pouvait avoir de la parenté dans cette province et en Bretagne, mais nous n'en avons pas trouvé trace.

Notons ici les différentes orthographes du mot Iltud: *Iltud, Iltiud, Hildute, Iltut, Illtut, Ildut*. Nous avons adopté la plus commune. — On trouve sur la côte ouest du Finistère le hameau de Laberildut (lieu de débarquement d'Ildut), dépendant de la commune de Lanildut (terre d'Ildut).

2. *Ibid.*, p. 10.

que tenait dans les environs l'évêque du diocèse, qu'il ne put refuser, et tous ceux qui étaient là le reçurent avec joie comme un ange de Dieu et l'élurent abbé dans un monastère qui avait été construit par saint Germain » et qui était situé *juxta Habrinum flumen*, près de la Severn, c'est-à-dire en Sud-Galles [1].

Une autre tradition attribue à saint Germain la fondation des deux célèbres collèges ou monastères de Llancarvan et de Llantwit, qui reçurent plus tard, comme celui de Bangor, plusieurs milliers de moines.

Voici ce texte curieux :

« Germain forma deux chœurs de saints [2], et il y plaça des évêques et des clercs, pour enseigner la foi chrétienne à la nation des Cymry [3], là où elle avait dégénéré dans la foi. Il établit l'un de ces chœurs à Llan Carvan, avec Dyfric le saint (Dubrice) comme principal, et lui-même était évêque là. L'autre était à Caer Vorgan, et il y nomma Iltut, principal, et Loup était le principal évêque là. Après quoi, il plaça des évêques à Llandaff; il y établit Dyfric archevêque; et Cadoc le saint, fils de Gwinliw, prit sa place au chœur de Llan Carvan, et l'archevêque de Llandaff y était évêque aussi [4]. »

Sans doute y a-t-il lieu de faire des réserves sur ce texte. Nous y trouvons cependant nommés successivement trois disciples de l'évêque d'Auxerre : saint Dubrice, qui fut

1. *Vita Samsonis*, p. 28. « *Abbatem eum in monasterio quod a Sancto Germano fuerat constructum constituerunt.* »

2. Le mot chœur, *côr*, est synonyme de collège ou monastère. Bangor signifie grand chœur ou grand monastère. *Llan* est synonyme de monastère ou église.

3. Bretons du pays de Galles.

4. Achau y Saint, cité par Rees, *Welsh Saints*, p. 122. Cf. J. Chevalier, *op. cit.*, p. 314. Rees (p. 131) relève en Galles un certain nombre d'églises dédiées à saint Germain : deux en Denbigh, une en Radnor, une en Montgomery, plus deux chapelles en Carnarvon et deux en Denbigh.

cré évêque de Llandaff par saint Germain dans un
node tenu lors de son deuxième voyage en Grande-
etagne, en 446-447, saint Cadoc, que l'on regarde, en
néral, comme le fondateur de Llancarvan en Glamor-
n, et qui, né en 421, avait vingt-cinq ans en cette même
née 446 et aurait succédé à Dubrice comme principal;
enfin Iltud, son très cher disciple, regardé, parce qu'il
rte son nom, comme le fondateur du monastère de
ntwit [1].

Quoi qu'il en soit, si erreur il y a, l'erreur n'est pas
nde. En faisant remonter au premier ouvrier aposto-
ue, l'œuvre de ses disciples, on ne se trompe qu'à
ni; l'inspirateur réel est bien le saint d'Auxerre.

A son monastère de Llantwit, saint Iltud adjoignit,
s l'avons dit, une école qui devint très célèbre. On y
eignait non seulement la théologie et l'Ecriture sainte,
is aussi les sept arts libéraux. Ses moines mêlaient à
ude le travail des champs et on lui attribue l'intro-
tion de la charrue en Grande Bretagne, véritable révo-
ion dans ce pays où l'on ne labourait la terre qu'au
au. Il modérait les jeûnes excessifs de son élève
nson, alors âgé de quinze ans : « Il ne convient pas,
n fils, lui disait-il, que ce petit corps en pleine crois-
ce soit brisé par des jeûnes immodérés [2]. » Avec ses
ciples, il visite les malades, nourrit les pauvres et pra-
ue l'apotolat social qui est le fruit naturel du christia-
me.

es autres condisciples de Samson, saint David et saint
as demeurèrent fidèles à l'idéal d'Iltud et de Germain.
dépit des remontrances d'Iltud, David « qui vivait

[1] *Lanna Ilduti, Llan Illtyd,* Llantwit.

[2] *Vita antiqua Samsonis*, p. 11. « *Non convenit, fili, ut musculum adhuc juvenili aetate florens, intemperatis fran- jejuniis.* »

dans une conversation continuelle avec le Christ et espé
rait fermement la récompense éternelle, vécut toute sa vi
de pain et d'eau, ce qui lui avait valu le surnom d'Aqua
tique[1] ». Son monastère de Ménévie, qui a donné nais
sance à la ville de Saint-David's, était renommé pour so
austérité. Gildas, de son côté, ne mangeait que trois foi
par semaine. Tous appartiennent déjà à la génération de
saints qui furent pour le peuple gallois, menacé sans cess
par les Anglo-Saxons, les défenseurs de l'idée catholiqu
et nationale.

Un des traits caractéristiques de David et de Gilda
c'est, en effet, leur esprit catholique, continuateur de celu
de saint Germain. C'est la pure doctrine romaine, le ser
de l'unité et l'horreur de l'hérésie qu'ils inculquent
leurs disciples, et les Bretons, malgré la distance, fo
souvent le pèlerinage de Rome et le préfèrent à tout autr
Si, d'autre part, Gildas s'est lamenté, peut-être exagér
ment, sur les vices et les défauts de ses compatriotes et su
leurs lamentables divisions, c'est qu'il eût voulu les vo
plus unis et plus forts pour faire front contre l'envahi
seur germanique. Qui pourrait l'en blâmer?...

Entre les mains de David et de Gildas, de Samson et d
autres Saints de cette époque, le monastère — nous y i
sistons — joue un rôle éminemment social. Il est une écol
un séminaire, où se formaient les hommes qui devaie
« répandre l'Evangile parmi les peuples, afin de les élev
au-dessus des réalités matérielles jusqu'aux joies surn
turelles[2] ». Il ne comprenait pas seulement des cler
mais aussi des laïques. En dehors des religieux, des cler
des nobles et des riches, voire des princes qui abando

1. *Vita Pauli Aureliani*, c. III, *Revue Celtique*, V, p. 421.
sait que saint Paul ou Pol Aurélien et saint Pol de Léon s
le même personnage.
2. *Vita Cadoci*, c. 15.

aient leur petit royaume pour « se convertir au Sei-
neur », celui de Llancarvan, dirigé par Cadoc, nourris-
it cent ouvriers, cent pauvres et cent veuves, sans y com-
rendre les hôtes et les pauvres de passage, et les malheu-
uses victimes d'une querelle du sang qui usaient du
roit d'asile et retrouvaient dans le monastère la paix de
âme.

Au milieu des populations privées de défense contre des
nemis de toutes sortes, les Saints, comme on appelle les
oines, exercent la justice, destituent les tyrans, prient et
ûnent contre l'offenseur — comme nous l'avons vu faire
Germain dans sa lutte contre Benli et Guorthigern —
in de le contraindre à réparer ses torts. C'est là une cou-
me très répandue en Galles et en Irlande. S'il ne vient
as à résipiscence, le coupable est maudit et excommunié.
e peuple est ainsi protégé contre les abus, et ce rôle
sticier explique, en même temps que le rayonnement
oral de leur sainteté, le prestige incomparable des
aints parmi le peuple breton.

Lors de sa première mission, saint Germain avait vu
enir à lui un jeune homme d'une vingtaine d'années,
ommé Brieuc, fils d'un seigneur nommé Cerpus, qui lui
vait révélé ses désirs d'apostolat. Le saint l'avait em-
ené en 431 à Auxerre, où il avait retrouvé d'autres
retons, et, après lui avoir fait faire les études nécessaires,
avait ordonné prêtre en même temps que deux autres
unes gens. Revêtu du sacerdoce, Brieuc était revenu en
rande Bretagne, où il avait fondé, probablement en
yfed, à l'ouest de la Cambrie, une église et un monas-
re qui comptait plusieurs centaines de religieux. Un
ur, il croit comprendre que Dieu le veut apôtre de l'Ar-
orique; il s'embarque avec cent soixante de ses disciples,
angélise le pays de Tréguier et y bâtit un monastère,
is, avec quatre-vingts religieux, va, par mer, en suivant

la côte armoricaine, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gouet et y fonde un nouveau monastère qui entreprend la conversion de la région dont la capitale est aujourd'hui Saint-Brieuc.

A partir de cette époque, l'Armorique, par un secret dessein de Dieu, exerce une étrange attraction sur les Bretons du pays de Galles. S'ils ont le dessein d'échapper aux brutalités anglo-saxonnes et de fonder une colonie sur cette terre alors pauvre et ingrate, c'est bien aussi la pensée de l'apostolat missionnaire qui anime la plupart de ces conquérants pacifiques et le désir d'implanter dans cette nouvelle Bretagne la foi du Christ.

Saint Gildas lui-même qui avait décrit en moine et en patriote, avec des accents empruntés aux prophètes, les tragiques destinées de sa patrie et les horreurs sans nom commises par les envahisseurs, se décida à passer la mer et séjourna à Ruis en Armorique, où il exerça une influence considérable, comme le prouvent les traditions locales [1].

C'est du pays de Galles que la « petite Bretagne » reçut les évêques-abbés qui fondèrent ses premiers évêchés : saint Brieuc, saint Pol de Léon, saint Samson, saint Magloire, saint Lunaire, saint Malo, qui infusèrent à la colonie bretonne l'esprit, les traditions, les coutumes de saint Germain d'Auxerre.

Si maintenant nous considérons l'Irlande, la chère Ir-

1. Il n'y a, en effet, qu'un Gildas et non deux, comme on l'a cru longtemps. Un texte de la *Vie de saint Paul Aurélien* tranche la question. Il nous dit que Gildas, condisciple de Samson, de David, de Paul Aurélien, et élève d'Iltud, composa ce livre, « *quem Ormesta Britanniae vocant* ». On a beaucoup discuté sur le sens du mot *Ormesta* et l'on a fini par découvrir que c'est le synonyme de *miseria* ou *excidium*, titre latin du livre de Gildas, *De excidio Britanniae*. Cf. *Revue Celtique*, t. V, *Vita Pauli Aureliani*, c. 3, pp. 421 et 458.

lande, dont les saints rivalisèrent avec ceux du pays de Galles, Germain est à l'origine de son évangélisation.

Alla-t-il en Irlande et en Ecosse, comme l'affirment plusieurs auteurs? Nous l'ignorons. Mais les deux premiers apôtres de l'Irlande, Pallade et Patrice, sont ses disciples. Non seulement il est à Auxerre pendant de longues années le directeur spirituel et intellectuel de Patrice [1], mais d'après certains témoignages, il l'emmène avec lui en Bretagne avec Pallade, le fait participer à la mission de 429-430, et quand, de retour à Auxerre, il enverra au Pape son rapport sur cette mission et sur l'état religieux de la Bretagne, il représentera également au Saint-Siège la situation de l'Irlande, ses besoins spirituels et la nécessité d'y envoyer des évêques [2]; en même temps, il recommandera chaudement Patrice (dont le nom breton était Maun) pour l'apostolat en Hibernie.

Le pape Célestin choisit Pallade comme premier évêque d'Irlande, et, après l'avoir sacré, l'envoya aux Scots, avec des missionnaires parmi lesquels se trouvaient Augustin et Benoît. Patrice, cependant, organisait à Auxerre un second départ pour l'île qui l'attirait si étrangement, et dont il entendait « les voix » dans son sommeil [3], et avec Segetius,

1. *Patritius ad discendum ad meridiem profectus est et legit Lupum apud Germanum.* Nennius, *Hist. Britt.*, c. 50-51. Patrice passa plus de quinze ans à Auxerre, sous la direction de saint Amâtre et de saint Germain. Cf. Bury, *The Life of St Patrick*, p. 48. « Il s'appliqua moins à la culture des belles-lettres qu'à nourrir sa piété et à s'instruire des dogmes. Le style de ses écrits est extrêmement barbare, mais à la façon dont il cite les saintes Lettres, on voit qu'il a fait de la Bible une étude pénétrante et qu'il se l'est parfaitement assimilée. La doctrine théologique est des plus orthodoxes. » Dom Gougaud, *Les chrétientés celtiques*, pp. 46-48.

2. Larrigan, E. H., vol. I, pp. 34, 161, et Lingard, *Anglo-Saxon Church.*

3. Né en Bretagne d'une famille noble, Patrice, enlevé dans son enfance par des pirates, avait été longtemps esclave en

prêtre d'Auxerre, il emmenait dix-neuf compagnons pourvus abondamment par Germain de calices, d'ornements d'autel, de livres sacrés de sa bibliothèque et de tout ce qui était absolument nécessaire en ce pays de mission. Il apprit en chemin [1] la mort de Pallade de la bouche de ses compagnons Augustin et Benoit, et revint à Auxerre où il reçut de Germain la consécration épiscopale [2].

C'est alors, en 432, le vrai départ « *avec la bénédiction de Germain, au nom de la Sainte Trinité* [3] ». Patrice débarque en Bretagne, où il prêche quelque temps, mais il a hâte d'arriver en Irlande, où il baptise beaucoup de Scots.

« Vous raconter ses miracles, ô Irlandais, ce serait porter de l'eau à la mer. » Ainsi parle Nennius; et il ajoute que « pendant quarante ans, il fit les mêmes miracles que les apôtres, guérissant les aveugles, les sourds, les lépreux, rachetant les captifs — il avait lui-même été captif en Irlande dans son enfance — écrivant trois cent soixante-cinq sermons, *aut eo amplius*, fondant trois cent soixante-cinq églises, ordonnant trois cent soixante-cinq évêques, *aut eo amplius*, remplis de l'esprit de Dieu, et jusqu'à trois mille prêtres, convertissant et baptisant douze mille hommes dans la seule région de Conachta et

Irlande, où il gardait les troupeaux. Il avait enfin réussi à s'enfuir et était venu en Gaule. Dans sa *Confessio*, il raconte qu'il entendait en rêve les voix des petits Irlandais qui l'appelaient en lui disant : « Pourquoi ne viens-tu pas nous instruire de la foi chrétienne? Pourquoi nous laisses-tu dans les ténèbres? »

1. Selon Nennius, il allait à Rome avec Segetius ou Segerus. Mais BURY interprétant MUIRCHU, affirme nettement qu'il se rendait en Irlande. *The Life of St Patrick*, pp. 48 et 296.

2. Il y avait déjà reçu le diaconat des mains de saint Amâtre, en même temps qu'Auxilius et l'Irlandais Iserinus.

3. *Vita Patritii* dans NENNIUS, *Historia Brittonum*, M. G. H., XIII, 194-195. Cf. BURY, *op. cit.*, et RIGUET, *Saint Patrice*, p. 66.

baptisant le même jour sept rois qui étaient les fils d'Almogith [1]... »

L'Irlande catholique était née, et à travers les siècles, elle devait garder à jamais la foi que Patrice lui avait apportée d'Auxerre. Bien mieux, elle devenait bientôt apôtre à son tour, et envoyait saint Colomban et ses compagnons fonder les monastères de Luxeuil, de Saint-Gall et de Bobbio, et exerçait, par son expansion européenne et sa discipline pénitentiaire une influence bienfaisante sur l'Eglise universelle. La fille payait ainsi sa dette à sa mère.

*
**

Saint Germain ne travailla pas seulement au développement des institutions monastiques, mais aussi à l'établissement des liturgies insulaires.

Ceci ressort d'un curieux traité anonyme composé au VIII[e] siècle par un Scot qui vivait sur le continent et intitulé : *Ratio de cursus qui fuerunt ex auctores* (*sic*), *Traité des cursus et de leurs auteurs.* Disons d'abord que, contrairement à l'opinion de Mabillon, il faut entendre par *cursus*, non la liturgie tout entière, mais seulement l'ensemble des heures composant l'office divin. L'auteur prétend rechercher l'origine des six grands *cursus* qui existent dans l'Eglise. L'un d'eux est le *cursus Scottorum;* il devrait sa formation à saint Marc, qui aurait évangélisé non seulement l'Egypte, mais même l'Italie. Grégoire de Nazianze et les moines d'Orient, Basile, Antoine, Paul, Macaire, Jean, Malchus l'adoptèrent. Par Cassien, il pénétra en Gaule, s'implanta à Lérins, où le suivirent Honorat, Césaire d'Arles, Loup et Germain. Ces deux derniers l'introduisirent en Bretagne et Germain, ayant enseigné les

1. *Vita Patritii, ibid.*, p. 196.

lettres sacrées au bienheureux Patrice, lui légua ce *cursus* qu'il transmit à l'Irlande. Le *cursus* de saint Marc, devenu ainsi le *cursus Scottorum*, fut réintroduit sur le continent à la fin du VI^e^ siècle par Colomban de Luxeuil et son compagnon Wandilochus.

Voilà en résumé l'histoire du *cursus* des Scots de Bretagne et d'Irlande, d'après l'anonyme du VIII^e^ siècle.

Dom Cabrol et Dom Gougaud regardent cet exposé de la genèse du *cursus Scottorum* comme « substantiellement vrai [1] ».

Un autre document, le *Catalogus sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora*, qui date aussi du VIII^e^ siècle, nous renseigne aussi sur la liturgie eucharistique. Il nous parle d'une *Missa Patricii*, d'une messe introduite en Irlande par Patrice et adoptée de son vivant par la communauté d'Ached-Fobuir. On ignore ce que cette messe, sans doute importée d'Auxerre, pouvait avoir de spécial. Le troisième des *dicta Patricii* préconise, soit aux heures canoniales, soit à la messe, la récitation du *Kyrie eleison*. Si ce troisième « dit de Patrice » est authentique, le *Kyrie* aurait été introduit en Gaule et en Irlande dès le V^e^ siècle, alors qu'il n'apparaît à Rome et en Italie qu'au commencement du siècle suivant [2]; bien mieux, ce n'est que dans les dernières années du VI^e^ siècle que saint Grégoire le Grand, dans un concile tenu à Saint-Pierre, décrétera l'introduction, dans l'ordinaire de la messe, du *Kyrie eleison* et de l'*Alleluia* [3].

1. Cf. Dom GOUGAUD, *Les chrétientés celtiques*, p. 299.

2. Cf. Dom CABROL et Dom GOUGAUD, *Celtiques* (*Liturgies*) dans *Dictionnaire d'arch. et de liturgie*, col. 299 et seq.

3. *Apud sanctum Petrum coactâ synodo, multa constituit : in iis, ut in Missa Kyrie eleison novies repeteretur; ut extra id tempus quod continetur Septuagesima et Pascha, Alleluia diceretur.* » Office du Saint au Bréviaire romain, 12 mars, 2^e^ leçon du 2^e^ nocturne.

*
**

Ajoutons enfin que Giraud de Cambrie qui prêcha en 1188 à la suite de l'archevêque Baudouin, la croisade dans le pays de Galles qu'il parcourut village par village, nous a laissé, dans sa description de la Cambrie à cette époque, un document vécu sur certains usages et coutumes qui remontaient à saint Germain.

Nous le traduisons textuellement :

« Depuis le temps où Germain et Loup furent envoyés dans l'île à cause de la corruption qui s'y était répandue par suite des incursions des païens saxons, et surtout pour déraciner l'hérésie pélagienne, les Bretons n'ont jamais rien professé d'hérétique ou de contraire aux articles de la vraie foi.

« De la doctrine et des enseignements de ces deux saints, ils ont gardé jusqu'à ce jour les coutumes suivantes :

« De tout pain qui leur est apporté ils donnent aux pauvres le premier morceau.

« Quand ils prennent leur repas, ils siègent à table trois par trois, en l'honneur de la Sainte Trinité.

« Lorsqu'ils rencontrent un religieux, un moine ou un clerc, ou quelqu'un qui porte un habit de religion, ils jettent aussitôt leurs armes, et, inclinant la tête, lui demandent sa bénédiction.

« Plus que toute autre nation, ce peuple demande instamment la confirmation épiscopale qui, par l'onction du Saint-Chrême, confère la grâce de l'Esprit-Saint.

« Ils donnent la dîme de tout ce qu'ils possèdent, et même des animaux domestiques et des troupeaux, dans certaines circonstances : par exemple, lorsqu'ils se marient, lorsqu'ils entreprennent un pèlerinage ou lorsqu'ils travaillent, sur le conseil de l'Eglise, à l'amendement de leur vie.

« Cette répartition de leurs biens, ils l'appellent *la grande dîme*. Ils ont coutume de donner deux parts à leur église baptismale, et la troisième à l'évêque diocésain.

« Par-dessus tout autre pèlerinage, ils préfèrent celui de Rome et vénèrent avec une grande dévotion le tombeau des Apôtres, *limina Apostolorum*.

« Nous les voyons porter un grand respect aux églises, aux ecclésiastiques, aux reliques des saints, aux cloches, aux livres saints, à la croix; ils leur rendent des honneurs que l'on ne voit chez aucune autre nation. Leurs églises ont un droit d'asile (*pax*) beaucoup plus étendu qu'ailleurs[1]. Car ce n'est pas seulement dans les cimetières que ce droit est observé, mais il a été étendu bien au delà pour les animaux au pâturage, grâce aux bornes et aux fossés qui ont été imposés et établis par les évêques, pour la cause de la paix.

« Quant aux églises plus importantes, dont l'antiquité impose un plus grand respect, le droit d'asile s'étend pour les troupeaux aussi loin qu'ils peuvent aller, en partant de leurs étables le matin et en y revenant le soir. De sorte que si quelqu'un encourt de la part du prince, une inimitié capitale, et qu'il gagne le refuge de l'église, il jouira de la paix pour lui et pour les siens. Aussi beaucoup abusent-ils de cette immunité beaucoup plus étendue que celle prévue par les canons qui, dans ce cas, accordent seulement le salut du corps et des membres; et rendus plus audacieux par cette impunité, ils sortent de ces lieux de refuge pour aller attaquer leur ennemi et offensent gravement la patrie et le prince.

« Nulle part ailleurs vous ne verrez des ermites et des anachorètes plus abstinents et plus spirituels. Car cette nation est très véhémente dans ses desseins. Aussi chez elle, les mauvais vont-ils au delà du pire, mais les bons dépassent les meilleurs.

« Heureuse et fortunée nation! Nation qui serait deux fois heureuse, si elle avait de bons prélats et de bons pasteurs, et si elle n'avait qu'un prince et qu'il fût bon, *unoque gauderent principe et illo bono*[2]. »

On voit par cette énumération si précise des usages bretons constatés par un témoin oculaire, quels souvenirs

1. Saint Cadoc avait fixé les limites du droit d'asile à sept ans, sept mois, sept jours et une nuit. On l'appelait *nawdd*, c'est-à-dire paix et protection. Dans le texte de GIRAUD que nous traduisons, il est exprimé cinq fois par le mot *pax* et deux fois par le mot *refugium*.

2. GIRALDUS CAMBRENSIS, *Descriptio Cambriae*, I, 18, dans *Opera*, R. B. S., VI, pp. 202-203.

demeuraient encore en Cambrie, au XII[e] siècle, de la mission de saint Germain et de saint Loup [1].

Nous pensons avoir établi que sous de multiples rapports : défaite du Pélagianisme, impulsion donnée aux institutions monastiques, à la liturgie, aux coutumes inspirées de l'esprit catholique, les résultats de cette mission, qui n'avaient pas été suffisamment mis en lumière jusqu'ici par les biographes de saint Germain, furent vraiment prodigieux.

C'est le privilège des saints de laisser ainsi, après leur passage, des sillons lumineux qui éclairent les routes de l'avenir et c'est une joie de constater que la Bretagne, comme l'Irlande, est restée fidèle aux enseignements des missionnaires qui l'avaient tant aimée.

Nous ne saurions mieux terminer cette longue étude sur la Bretagne, qu'en revenant au texte de Constance qui suit la victoire de *l'Alleluia* et nous paraîtra, après tout ce que nous avons dit, extrêmement véridique :

« Après avoir pleinement rétabli l'ordre dans cette grande île, après avoir vaincu les ennemis tant spirituels que temporels des Bretons, c'est-à-dire les Pélagiens et les Saxons, les deux évêques se préparèrent au retour, au milieu des regrets et du chagrin de toute la région. Grâce à leurs mérites personnels et à l'intercession du martyr saint Alban, ils eurent une heureuse traversée; le navire qui les portait les rendit sains et saufs au rivage, ainsi qu'aux désirs de leur troupeau, et les Gaules tressaillirent d'allégresse, à l'annonce de leur arrivée [2]. »

1. Même aujourd'hui en Angleterre et même en pays protestant survivent de très anciens usages catholiques, qui se sont transmis depuis le V[e] siècle.

2. CONSTANCE, *Vita Germani*, 18, 19.

CHAPITRE XII

LE VOYAGE A ARLES (ENTRE 432 ET 435).

Le retour à Auxerre. — Les doléances des habitants écrasés d'impôts. — La perception des impôts à cette époque. — Les révoltes des Bagaudes. — Les *defensores civitatis*. — Germain décide d'aller trouver Auxiliaris à Arles. — Il s'arrête à Alésia et visite son ami Sénateur. — Son arrivée à Lyon. — Prédications et miracles. — Le séjour à Arles. — Il obtient d'Auxiliaris la décharge d'impôts. — Son retour par Brioude.

Il est difficile aujourd'hui, tant les conditions de la vie sont changées, de se représenter d'une manière exacte le retour triomphal de Germain et de Loup dans leur ville épiscopale. Il est probable qu'à Auxerre toute la population alla processionnellement au-devant de l'humble et saint évêque qui dut, en lui-même, comparer ces manifestations joyeuses et spontanées à celles plus froides et plus officielles qui accueillaient jadis le duc Germain revenant d'une expédition ou d'un voyage d'inspection militaire. « Alors, se disait-il sans doute, je travaillais pour la République et pour le bien de l'Etat. Cette fois, j'ai travaillé pour l'Eglise et pour Jésus-Christ. Alors j'étais officier de l'Empereur; aujourd'hui je suis le représentant de Dieu, le père de tout ce peuple, de toutes ces âmes qui me sont confiées. »

Et cependant c'était bien par un dessein de Dieu que le duc était devenu évêque. En ces temps d'invasions, de

troubles, de séditions, alors que la forte administration romaine commençait à être battue en brèche, c'était une bonne fortune pour Auxerre et même pour la Gaule, de posséder un évêque qui pût, grâce à son prestige antérieur, veiller aux intérêts spirituels et même temporels de la cité, et « non seulement intercéder pour les âmes auprès du juge céleste, mais aussi pour les corps auprès du juge terrestre », selon la belle expression de Sidoine Apollinaire [1].

L'occasion ne devait pas tarder à se présenter pour Germain de sacrifier de nouveau son repos pour rendre service à son peuple. S'il fut accueilli avec de tels transports de joie, c'est que pendant sa longue absence, ses diocésains avaient été frappés de contributions extraordinaires et soumis à des exactions de tout genre, comme il arrive aux orphelins privés de leur père, et qu'il apparaissait à tous comme le redresseur des torts et des injustices et le défenseur de la cité, dont il possédait très probablement le titre officiel et légal, commun à la plupart des évêques de cette époque.

Si Germain entendit à son retour des acclamations enthousiastes, elles furent bientôt mêlées de doléances, de gémissements et de larmes. Les odieux collecteurs (*exactores*) et les caissiers du fisc (*susceptores*) étaient passés par là; le peuple était ruiné et l'argent n'était pas allé tout entier dans les caisses de l'Etat; les agents fiscaux s'étaient servis les premiers.

On sait comment se faisait chez les Romains la perception des impôts. La curie ou sénat de chaque cité était chargée de la répartition et de la levée des contributions. Une partie, la capitation, se levait en argent, une autre partie, l'impôt foncier, se percevait en nature sur les produits du sol, le blé, l'orge, le vin, l'huile, etc. Les *curiales*

1. Sid. Apoll. *Epist.* VII, 9, 9.

ou décurions chargés de la confection des rôles et de la répartition des cotes (*juga*) nommaient un agent fiscal, le collecteur ou percepteur qui devait à tout prix trouver les sommes exigées par le pouvoir impérial. Les curies étaient responsables, et s'il y avait du déficit dans les recettes, elles devaient le combler, quel qu'il pût être. Et comme l'assiette des impôts était établie uniquement d'après les besoins financiers de l'Etat qui variaient d'une année à l'autre, il arrivait que les *curiales* pressurés par les officiers impériaux, comtes et gouverneurs, exploitaient à leur tour les habitants des villes et plus encore les paysans agricoles, qui finalement se voyaient dépouillés du fruit de leur travail.

Nous voulons croire qu'à Auxerre on n'avait pas revu les scènes affreuses du règne de Galère dont le souvenir nous a été conservé par Lactance : « Le cens qu'on exigea des provinces et des villes, écrit-il, causa une désolation générale. On mesurait les terres, on comptait les vignes et les arbres; on tenait registre des animaux de toute espèce; on prenait les noms de chaque individu, on ne faisait nulle distinction des bourgeois et des paysans. Les familles étaient rassemblées sur les places publiques; chacun devait être là avec ses enfants et ses esclaves; on entendait résonner les coups de fouet; on forçait par la violence des supplices, les enfants à déposer contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris et les déclarations arrachées par la douleur étaient réputées véritables, même si l'on avait déclaré ce qu'on ne possédait pas... Cependant, les animaux périssaient, les hommes mouraient; le fisc n'y perdait rien; on payait pour ce qui ne vivait plus; de sorte qu'on ne pouvait ni mourir ni vivre gratuitement[1]. »

1. LACTANCE, *De morte persecut.*, cap. 23.

Ces excès avaient fini par exaspérer les colons et les laboureurs qui, dès le IIIe siècle, se révoltèrent à plusieurs reprises contre le pouvoir central et sous le nom de Bagaudes[1] pillaient et dévastaient les villes et les campagnes, comme le fit plus tard la Jacquerie. Il fallut plusieurs fois envoyer des armées contre eux. Salvien les excuse : « Nous appelons rebelles, dit-il, nous appelons hommes perdus ceux que nous avons poussés au crime. Les coupables, ce sont les administrateurs qui, par leurs rapines, se sont enrichis eux-mêmes des deniers publics. Les Bagaudes se sont faits barbares ne pouvant plus être Romains. Poussés à bout, ayant déjà perdu leur liberté, ils ont voulu au moins défendre leur vie[2]. »

Pour remédier au mal, on avait, nous l'avons dit déjà, institué, en 365, le défenseur de la cité, *defensor civitatis*, élu par le peuple de chaque ville. Son office consistait à protéger les contribuables contre les exactions de la curie et la curie elle-même contre les exigences arbitraires des officiers de l'Empire.

Tout porte à croire que Germain, ancien magistrat impérial, habitué à toutes les questions administratives, possédait ce titre, et cela explique que les habitants d'Auxerre se soient adressés à lui comme à leur défenseur officiel.

L'évêque étudie l'affaire, fait son enquête, et constate que les plaintes de ses chers fils ne sont que trop justifiées. Et, sans souci de la fatigue, cet apôtre de la charité recourt à l'unique remède possible. Il entreprend un long et pénible voyage pour aller trouver à Arles le premier

1. Mot gaulois qui signifiait Brigands.

2. SALVIEN, *De Gubernatione*. — Ce qui est remarquable et prouve l'exactitude historique du récit de Constance, c'est qu'il y eut précisément en 435 — date probable du voyage de saint Germain à Arles d'après M. Levison — une telle révolte des Bagaudes qu'Aétius dut marcher contre eux avec une armée.

magistrat des Gaules, le représentant direct de l'Empereur, afin de lui demander une décharge de l'impôt exorbitant qui écrase son diocèse.

Le préfet du prétoire des Gaules, sorte de vice-empereur, qui résidait ordinairement à Trèves, avait dû depuis les premières années du Ve siècle abandonner cette ville trop menacée par les Francs et les Alamans et transférer sa résidence à Arles, la petite Rome des Gaules, *Gallula Roma Arelas*[1], élevée déjà par Constantin au rang de capitale. De là, il gouvernait la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie Tingitane. Constance nous dit qu'il se nommait alors Auxiliaris, et ce détail historique est confirmé par la découverte sur la route d'Arles à Marseille, d'une pierre milliaire qui porte son nom, l'indication de sa fonction et la date de 435[2]. Le biographe note aussi qu'Hilaire, prélat illustre par ses vertus et grand ami de saint Germain, était évêque d'Arles, ce qui est exact.

« Je ne dois pas omettre, continue-t-il, de rapporter ici les prodiges qui signalèrent ce voyage. » Le lecteur ne nous pardonnerait pas non plus de les passer sous silence, car ils fournissent des détails intéressants sur la vie en Gaule au Ve siècle.

Germain, comme Hilaire et d'autres saints évêques, voyageait le plus souvent à pied. Cependant, l'affaire étant urgente et la saison incommode, il avait pris des chevaux, et s'était mis en route en petit équipage, avec un modeste cortège; « mais le Christ qu'il portait dans son cœur,

1. AUSONE, *Clarae urbes*, VIII, *Arelas*, vers 2.

2. Cette inscription est ainsi conçue : *Vir inl(uster) Auxiliaris pr(ae)f(ectus) praeto(rio) Gallia(rum) a.* 435. *prope Arelate lapidem miliarium ponendum curavit.* (*Corpus* I. L. XII, n° 5494; DESSAU, *Inscriptiones latinae selectae*, I, n° 806.) Sa haute fonction de préfet des Gaules n'est connue que par cette pierre milliaire et la *Vie de saint Germain.*

écrit l'historien, lui tenait lieu de tous les trésors ».

Voici la première aventure.

Le saint n'avait pas encore franchi les limites du territoire de son diocèse, et il cheminait lentement par une soirée pluvieuse, lorsqu'un pauvre vint se joindre en courant à sa petite troupe; il était pieds nus, tête nue, mal vêtu et Germain eut pitié de son dénûment. L'inconnu entre dans la même maison que le saint et y prend gîte avec lui. Pendant la nuit, les compagnons de l'évêque, qui pensaient plus à Dieu qu'à leurs montures, se tenaient peu sur leurs gardes et l'étranger, qui n'était qu'un voleur, en profita pour enlever le cheval de Germain. Le jour venu, on s'aperçut du vol et, pour que l'évêque ne fût pas privé de monture, un de ses clercs lui offrit la sienne et alla à pied.

Chemin faisant, ceux qui accompagnaient le saint remarquèrent que, contrairement à son habitude, il souriait et s'efforçait de le cacher en se voilant le visage. L'un d'eux, plus hardi, lui en demande la raison. « Arrêtons-nous un instant, répondit le Prélat, vous allez être témoins de l'embarras et de l'agitation de l'infortuné voleur. Sa situation est de nature à exciter la compassion et le sourire tout à la fois. » A peine étaient-ils descendus de cheval qu'ils aperçurent au loin un homme à pied, conduisant derrière lui l'animal dérobé. Le malheureux se hâte et, dès qu'il est arrivé, se jette aux pieds de ceux qui l'attendent et fait au saint l'aveu du vol. Il ajoute que, pendant toute la nuit, il a été comme enchaîné, et incapable d'avancer; que finalement il n'avait vu d'autre moyen de sortir d'embarras que de restituer le cheval. A quoi le bienheureux de répondre : « Si nous t'avions donné hier de quoi te couvrir, tu n'aurais pas été réduit à nous voler. Prends donc ce qui t'est nécessaire et rends-nous notre bien. » Ainsi le voleur ayant confessé sa faute, obtint son

pardon et, qui plus est, une récompense avec la bénédiction du saint.

« Cet homme rempli de Dieu, ajoute Constance, ne cherchait qu'à se cacher et à s'abaisser aux yeux des hommes, mais ses miracles le trahissaient. En lui se vérifiait la parole de l'Evangile qui affirme qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Il se privait du soulagement qu'il pouvait trouver dans la société des siens; il évitait aussi la rencontre des étrangers. Malgré tout, il ne pouvait voiler le majestueux éclat qui l'entourait. Sur son passage, les habitants des bourgs, des municipes, des cités, accouraient avec leurs femmes et leurs enfants et, la plupart du temps, c'était devant et derrière lui une file ininterrompue formée de ceux qui venaient à sa rencontre et de ceux qui le suivaient [1]. »

Le saint s'arrêta à Alesia [2], dont la position sur le mont Auxois en faisait une des plus belles villes des Gaules. Là vivait un prêtre vénérable nommé Sénateur, illustre par sa naissance et plus encore par la sainteté de sa vie. Son épouse, Nectariola, qui était pour lui une sœur depuis sa promotion aux ordres sacrés, ne lui cédait pas en sainteté. Germain, qui leur était uni par les liens d'une vieille amitié, antérieure à son épiscopat, ne voulut pas traverser la ville sans les visiter. Il arrive; on lui prépare une chambre, mais, plus le personnage était considérable, moins on fit de préparatifs pour le recevoir. Or, la pieuse Nectariole eut l'idée de glisser de la paille

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 21.

2. Aujourd'hui Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Vercingétorix a sa statue monumentale et la jeune vierge Regina, martyre en cette ville au IIIe siècle, sous le proconsul Olybrius, y est très spécialement honorée. La société archéologique de Semur poursuit des fouilles qui ont déjà donné d'importants résultats.

sous la couche du prélat, sans qu'il le sût[1]. Germain, ayant passé la nuit en oraison et dans la récitation des psaumes, reprit son voyage au point du jour.

Toute la famille était heureuse d'avoir reçu un hôte aussi illustre; Nectariola, remplie de foi, recueillit la paille et la garda précieusement. Quelques jours après, il arriva qu'un homme de condition libre, nommé Agrestius, qui avait femme, enfants et parenté dans la ville, fut possédé du démon. Les siens ne déploraient pas moins l'absence de Germain que le malheur d'Agrestius. Tout remède humain faisant défaut, la vénérable Nectariola met sa confiance dans la puissance miraculeuse du saint. Elle va chercher la paille qu'elle avait conservée et en fait des liens dont elle entoure le furieux. Durant toute la nuit, le malheureux, comme s'il était environné de flammes, ne cesse d'invoquer à grands cris le secours de Germain, dont la vertu se fait sentir malgré son absence. Enfin Agrestius fut délivré par un secours divin, et, jusqu'à la fin de sa vie, il n'éprouva plus aucun mal.

D'Alesia, l'évêque d'Auxerre gagna la Saône, s'y embarqua et la descendit par Chalon et Mâcon jusqu'à Lyon.

Constance, qui était lyonnais et pouvait être âgé d'une vingtaine d'années, lors de l'arrivée du saint, nous la décrit ainsi :

« Les habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, se portèrent à l'envi à sa rencontre. Tous lui demandent sa bénédiction et désirent le toucher; ceux qui ne peuvent y parvenir s'estiment heureux d'avoir, au moins, pu le voir. Çà et là, des malades qu'il bénit sont guéris; la ville se réjouit d'entendre ses prédications, et malgré la brièveté de son séjour à Lyon, il ne laissa pas d'étancher la soif

1. Saint Germain couchait par terre sur une couverture ou une peau d'animal. Il ne fut donc pas difficile à la sainte femme de glisser de la paille sous sa couche.

des habitants par des flots de doctrine. » Et il ajoute cette réflexion qui montre qu'on peut trouver en dehors de sa biographie des faits authentiques dont il n'a pas parlé : « Si je le suivais dans tous ses voyages, si j'entrais dans tous les détails qui les signalèrent, je fatiguerais le lecteur par la longueur de mes récits, Que Dieu me pardonne! Je passe sous silence beaucoup de faits que je connais fort bien. »

La ville d'Arles, continue-t-il, reçut le saint avec une religieuse gratitude comme l'apôtre de son siècle. Hilaire, évêque de cette ville, l'illustrait alors par ses vertus. Homme de foi ardente, torrent d'éloquence, ouvrier infatigable dans la voie des divins préceptes, il aimait Germain comme un père et le vénérait comme un apôtre [1].

Quant à Auxiliaris, qui gérait alors la préfecture des Gaules, il se réjouit pour deux motifs de l'arrivée de l'évêque d'Auxerre : d'abord, il désirait connaître un homme si célèbre par ses miracles; ensuite, son épouse était depuis longtemps très souffrante d'une fièvre quarte. Aussi fit-il une brèche au protocole et, contrairement aux usages, s'avança fort loin au-devant du saint. A sa vue, il fut frappé d'admiration; la majesté de son visage, sa profonde érudition, l'autorité de ses discours, remplirent le préfet d'étonnement et il reconnut que Germain était plus grand que sa renommée et que tout ce qu'on lui avait dit de lui était inférieur à la réalité.

Auxiliaris offre des présents à l'évêque, le comble de bienfaits et le conjure de vouloir bien accepter ce qu'il lui fait présenter par ses serviteurs. Puis il lui parle de la maladie de son épouse. Le saint se rend auprès de la malade et la guérit si bien qu'elle ne conserva plus trace ni des frissons précurseurs de la fièvre, ni des accès qui

1. Saint Hilaire avait environ vingt ans de moins que saint Germain.

les suivaient. Rendue à la santé, cette pieuse matrone reçut ainsi du ciel un secours qui guérit son corps et affermit la foi dans son âme.

Germain obtint naturellement d'Auxiliaris ce qu'il était venu solliciter et rapporta aux habitants d'Auxerre la décharge qu'ils attendaient. Mais ce qui mettait le comble à leur joie, c'était de le posséder au milieu d'eux, car ils le regardaient comme leur meilleur appui.

C'est ainsi que dans la *Vie* primitive de Constance se termine le récit du voyage à Arles. Une addition tirée de Grégoire de Tours a été insérée ici, parce qu'on a supposé avec assez de vraisemblance que le saint s'était arrêté à Brioude, en revenant d'Arles à Auxerre [1]. L'historien des Gaules nous dit en effet que Germain arriva un jour à Brioude où reposait honorablement le corps du martyr saint Julien, soldat romain décapité dans cette ville. Les habitants, ne sachant quel jour ils devaient fêter les vertus et le martyre de leur bienheureux, étaient dans la tristesse. Or, la première question que leur posa l'évêque d'Auxerre fut celle-ci : « Quel jour célébrez-vous la fête de saint Julien? » Ils répondirent qu'ils ignoraient la date précise de sa mort. Alors Germain leur dit : « Prions et le Seigneur daignera peut-être nous le révéler. » Le soir venu, chacun se retire chez soi. Suivant son habitude, le saint évêque passe la nuit en prières. Le lendemain matin, il convoque les anciens du lieu et leur demande si le Seigneur n'a rien révélé à quelqu'un d'entre eux. « Rien », répondent-ils. Et Germain de leur dire : « La fête doit être célébrée le v^e^ des calendes de septembre; c'est en ce jour que Julien a été mis à mort par les infidèles et associé à la gloire des martyrs. » Aussitôt le peuple accourt avec grande dévotion; il rend grâces au Prélat et en reçoit d'abondantes faveurs spirituelles et corporelles.

1. GRÉGOIRE DE TOURS, *De miraculis sancti Juliani*, ch. XXIX.

CHAPITRE XIII

LE CONCILE DE BESANÇON ET LA DÉPOSITION DE CELIDONIUS

L'affaire de Celidonius. — Hilaire et Germain l'instruisent et se rendent à Besançon. — La déposition de l'Evêque. — Celui-ci en appelle au pape saint Léon qui le rétablit sur son siège et prive saint Hilaire de tous ses droits de métropolitain. — Une constitution de Valentinien III contre saint Hilaire. — Une curieuse lettre d'Auxiliaris. — Saint Léon appelle saint Hilaire « un homme de sainte mémoire ».

Avec nos idées modernes, nous croirions facilement que les voyages étaient rares aux IV^e^ et V^e^ siècles et ce n'est peut-être pas sans étonnement que le lecteur suit saint Germain dans ses pérégrinations à travers la Gaule. L'exemple de saint Martin et des autres évêques de cette époque nous montre que l'évêque d'Auxerre, cet intrépide voyageur, n'était pas une exception et si nous signalons les diocèses qu'il visita, c'est simplement pour donner une idée de son zèle apostolique, car nous ne pouvons douter que tous ses voyages ne fussent inspirés par le dévouement et la charité. Il parcourut les diocèses de Bayeux, de Lisieux, de Coutances, de Rennes, d'Angers, d'Angoulême, d'Orléans, de Troyes, de Toul, de Besançon, sans parler d'Autun, de Lyon et des villes de la Viennoise et de la Narbonnaise.

Il était très lié, nous l'avons dit, avec le jeune évêque

d'Arles, saint Hilaire, élevé en 429 à ce siège qui était alors le plus important de la Gaule. Sans doute par similitude avec la fonction du Préfet du Prétoire qui, de cette ville, gouvernait les Gaules au nom de l'Empereur, l'évêque d'Arles était vicaire du Pape, avec autorité sur toutes les églises des Gaules [1]. Hilaire, d'abord moine de Lérins, où l'on choisissait trop d'évêques, au gré du pape saint Célestin [2], investi, à l'âge de vingt-huit ans, d'une telle puissance, était animé d'un zèle ardent, mais d'une rigidité un peu excessive. Certes, il n'avait en vue que le bien de l'Eglise, et son biographe, saint Honorat, évêque de Marseille, nous apprend qu' « il allait assez souvent voir saint Germain à Auxerre et qu'il s'occupait beaucoup avec lui de la discipline ecclésiastique et des règlements à établir pour le clergé ».

C'est au cours d'une de ces visites à Auxerre, en 444, que des plaintes furent apportées à Hilaire et à Germain par la noblesse et le peuple de Besançon contre Célidonius, évêque de cette ville, qu'on accusait d'irrégularité pour avoir, avant son épiscopat, épousé une veuve et condamné, en tant que magistrat, des coupables à la peine capitale.

Le pape saint Célestin avait, en effet, adressé le 25 juillet 428 aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne une lettre et des règlements en huit articles dont

1. C'était là un privilège *personnel* et non attaché nécessairement au siège. Il devait être renouvelé à chaque évêque d'Arles en particulier. Saint Loup, le compagnon de saint Germain en Grande Bretagne, avait épousé avant d'entrer dans les ordres Pimeniola, sœur de saint Hilaire, et avait été avec lui moine de Lérins. Si les amis de nos amis sont nos amis, on s'explique les sentiments de Germain pour Hilaire, sans parler des autres raisons.

2. Lettre du 25 juillet 428 aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne, art. IV.

le sixième est ainsi conçu : « Il est défendu d'ordonner évêque un laïque, un bigame, ou celui qui a épousé une veuve. Il faut éloigner du saint ministère ceux qui ont été ainsi ordonnés illicitement. » Le 3e concile d'Arles, tenu en 443, avait, de même, prescrit de déposer ceux qui auraient violé cette défense.

Hilaire et Germain, en présence de ces plaintes formelles, avaient convoqué les évêques de la région en concile à Besançon, et après avoir entendu les témoins et instruit l'affaire, le concile avait déposé Célidonius. Celui-ci en appela au pape, qui était alors saint Léon le Grand. Hilaire, qui avait présidé le concile, se rendit à Rome à pied, en plein hiver, afin d'obtenir le maintien de la sentence. Mais Célidonius réussit à se justifier devant un concile convoqué tout exprès et Hilaire fut accusé de divers actes de violence, par exemple d'avoir déposé un évêque malade, nommé Projectus, et de l'avoir remplacé par un autre.

Dom Rivet[1], Tillemont[2] et le P. Quesnel, soutiennent saint Hilaire contre le Pape. Tillemont cite l'opinion du jésuite Papebroch qu' « il n'est pas improbable que Célidonius avait acheté de faux témoins pour se faire absoudre par le Pape[3] ». Dom Rivet prétend qu'Hilaire ayant trouvé saint Léon « étrangement prévenu contre lui » et voyant que le Pape lui avait fait donner des gardes, il avait préféré renoncer à se défendre, avait déjoué la surveillance dont il était l'objet et était retourné à Arles. Saint Léon fut froissé de ce départ, rétablit Célidonius et Projectus sur leur siège et écrivit en 445 une lettre aux évêques des Gaules, où il déclare Hilaire privé de tous ses droits de métropolitain, ajoutant que cet évêque doit

1. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. II, 243, 265.
2. Tillemont, *Hist. Eccl.*, t. XV, p. 72 et seq.
3. *Ibid.*, p. 87.

s'estimer heureux de conserver son siège par l'indulgence du siège apostolique. Il lui défend de convoquer des conciles, de faire des ordinations et même d'y assister, attendu qu'il avait assez montré qu'il était coupable et qu'il ne méritait pas la communion du Saint-Siège en se dérobant par la fuite au jugement qui devait être porté contre lui. « Hilaire, dit le Pape, avait demandé insolemment la confirmation pure et simple de sa sentence, et ne l'ayant pas obtenue, il s'était retiré avant le prononcé du jugement, sans prendre congé de personne. » L'empereur Valentinien III était intervenu à son tour contre Hilaire et avait promulgué le 6 juin 445 une constitution très dure pour Hilaire, l'accusant d'« attentats à la majesté de l'Empire et au respect dû au Saint-Siège apostolique » et proclamant qu'à l'Evêque de Rome appartient non seulement la juridiction spirituelle la plus haute, mais en même temps le pouvoir le plus complet sur toutes les autres puissances inférieures dans l'Eglise d'Occident.

Saint Léon, dans sa lettre, reconnaissait le pouvoir de juridiction d'Hilaire sur Célidonius, puisqu'il dit que « la sentence portée par lui aurait été maintenue, si la vérité des griefs allégués avait été constatée ». Il semble donc que ces deux grands hommes, disons mieux, ces deux grands saints, ont agi selon leur conscience, mais peut-être avec un peu trop de vivacité. C'est le jugement de Baronius[1], lorsqu'il dit que saint Léon invectiva très durement Hilaire, *acerrime invectus*. Mais d'autre part, Hilaire paraît avoir contesté à Célidonius le droit d'appel au Pape, et au Pape le droit de juger de nouveau cette affaire, et l'on s'explique mieux alors la sévérité de saint Léon.

Hilaire, dès son retour à Arles, avait envoyé à Rome

1. BARONIUS, *Annales*, ann. 464, § 8.

deux mémoires justificatifs, l'un par le prêtre Ravennius qui devait être son successeur, l'autre par les deux évêques Nectaire de Digne et Constance d'Uzès. Il les avait recommandés à Auxiliaris, l'ancien préfet des Gaules, son ami, alors préfet de Rome et d'Italie. Celui-ci lui avait répondu :

« J'ai reçu avec le respect convenable les saints évêques Nectaire et Constance et je me suis souvent entretenu avec eux de votre fermeté, de votre constance et du mépris que vous faites des choses humaines. J'ai aussi parlé au saint pape Léon. Vous frémissez un peu, je crois, en lisant ceci. Je sais que vous êtes attaché à ce que vous avez une fois résolu, toujours égal à vous-même, sans ressentiment et sans fiel, insensible même aux joies mondaines, comme je ne me souviens pas d'avoir jamais remarqué dans vos actions le moindre vestige d'arrogance. Mais les hommes ne souffrent pas patiemment que nous parlions comme nous pensons, et les oreilles des Romains ont je ne sais quelle délicatesse particulière (*quadam teneritudine plus trahuntur*). Si vous vous y accommodiez un peu plus, vous ne perdriez rien et vous gagneriez beaucoup. Accordez-moi cette grâce et dissipez ces petits nuages par la sérénité que ramènera un léger changement. »

Saint Hilaire suivit-il le conseil de son ami, nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'après sa disgrâce acceptée avec humilité, il se sanctifia de plus en plus, redoublant ses austérités et s'appliquant avec une nouvelle ardeur à ses travaux apostoliques. Il mourut quelques années plus tard, âgé de 48 ans, et saint Léon, dans une lettre adressée aux évêques de la province d'Arles pour les féliciter de l'élection de Ravennius, appelle Hilaire un homme de *sainte mémoire.*

Saint Germain d'Auxerre avait assisté, nous l'avons dit, au jugement rendu contre Célidoine, au Concile de Besan-

çon; c'est même le seul évêque que cite avec complaisance Honorat de Marseille, biographe et disciple de saint Hilaire. Mais aucun témoignage ne permet de supposer qu'il soit de nouveau intervenu dans cette affaire, Hilaire, président du Concile et métropolitain d'Arles, ayant, à ce double titre, porté seul la responsabilité de cette sentence. Germain continuait à se dévouer au bien de son diocèse et aux intérêts généraux de la Gaule, si éprouvée par les invasions barbares, lorsqu'il dut, malgré son âge et ses fatigues apostoliques, entreprendre de nouveau le voyage de Grande Bretagne.

CHAPITRE XIV

SAINT GERMAIN VISITE SAINTE GENEVIÈVE A PARIS. LE SECOND VOYAGE EN BRETAGNE (446-447).

Le second appel des Evêques bretons. — Saint Germain entreprend une nouvelle mission avec saint Sévère. — La visite à sainte Geneviève à Paris. — Le vengeur de l'innocence. — L'arrivée en Bretagne. — Situation différente de celle de 429. — Les mesures prises par les missionnaires. — La foi bretonne.

Le pélagianisme essayait de relever la tête. Ce n'était plus, comme en 429, un vaste mouvement qui menaçait de submerger l'Eglise bretonne, mais quelques prêtres pélagiens[1] recommençaient à dogmatiser et à battre en brèche les définitions du Concile assemblé par Germain lors de sa première mission. Instruits par l'expérience et résolus à prévenir le mal immédiatement et à l'empêcher de s'étendre, tous les évêques bretons firent appel à Germain et le supplièrent de venir de nouveau défendre la cause de Dieu qu'il avait déjà fait triompher avec tant d'éclat. Les historiens ne nous disent pas si l'évêque d'Auxerre fut délégué par le Pape ou par les évêques des Gaules pour cette seconde mission. Sans doute Germain possédait-il depuis 429 une délégation apostolique géné-

1. « Ex Britanniis nuntiatur Pelagianam perversitatem iterato *paucis auctoribus dilatari*... » *Vita Germani*, c. 25.

rale pour toutes les affaires de l'Eglise bretonne. Nous avons dit, en effet, précédemment, que les résultats extraordinaires de son zèle en Bretagne font supposer une action continue, et amènent à croire que sa mission avait duré un certain nombre d'années, ou que d'Auxerre il n'avait cessé de s'occuper activement des affaires de l'île.

Germain avait alors soixante-huit ans, et ses grandes austérités avaient sans doute affaibli sa santé. Néanmoins, il n'hésita pas à répondre à l'appel des Bretons, car « il aimait le travail, écrit Constance, et c'était un bonheur pour lui de se sacrifier pour Jésus-Christ ».

Cette fois il ne fut pas accompagné de saint Loup, « engagé en quelque affaire d'importance ou arrêté par quelque maladie qui l'empêcha de se joindre à lui [1] »; mais il choisit pour collègue en cette mission le disciple de prédilection de l'évêque de Troyes, saint Sévère, évêque de Trèves, « homme de toute sainteté [2] », qui prêchait alors l'Evangile aux peuples de la première Germanie [3] et avait peut-être fait partie de la suite de saint Loup, lors de la première mission.

Les deux prélats passèrent par Paris. A la nouvelle de leur arrivée, le peuple de la cité alla à leur rencontre et s'agenouilla sur leur passage pour recevoir leur bénédiction. Germain s'empressa de demander des nouvelles de Geneviève. Depuis les événements de 429, la jeune vierge, vers l'âge de quinze ans, s'était solennellement consacrée à Dieu et avait reçu le voile des mains de l'évêque Vilicus [4]. Puis elle avait quitté Nanterre après la

1. Dom VIOLE, p. 91, éd. de 1656.
2. CONSTANCE, *Vita Germani*, c. 25, « *totius sanctitatis...* »
3. BÈDE, *Hist. Eccl.*, I, 21. Les villes principales en étaient Mayence, Strasbourg et Worms.
4. Il est difficile d'identifier ce Vilicus, nommé dans la *Vita A* du VI^e^ siècle. La question est de savoir s'il était évêque de Paris ou de Chartres. Ce nom ne se trouvant pas dans le cata-

mort de ses parents et était venue habiter Paris, où elle demeurait chez sa marraine. Elle avait alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans et avait eu déjà beaucoup à souffrir des accusations, des insultes et des calomnies que l'envie avait dirigées contre elle. Aussi le peuple, écrit son biographe, « toujours prêt à décrier les saints plutôt qu'à les imiter », répondit-il à Germain « qu'elle n'était pas si parfaite qu'il le croyait[1] ». Et les critiques commencèrent.

L'évêque d'Auxerre, qui connaissait sa fille spirituelle, « méprisa tout à fait ces paroles injustes[2] » et étant entré dans la ville, se fit conduire jusqu'à la demeure de Geneviève. En arrivant, il la salua avec une telle vénération et un tel respect que tout le monde en fut étonné; « il voulait témoigner par là qu'il vénérait dans cette vierge la présence de Dieu même » et il se mit en prière, comme il l'eût fait dans une église. Puis, s'adressant aux assistants, il leur exposa la conduite tenue par elle depuis sa jeunesse, son austérité et le mérite de la prière qui la rendaient grande devant Dieu, et pour convaincre les ennemis de Geneviève, il leur montra avec attendrissement « la place toute trempée de ses larmes où elle avait l'habitude de se prosterner à terre[3] » afin d'élever son âme vers Dieu pour lui demander le salut de son peuple.

Après avoir vengé ainsi l'innocence de la vierge pari-

logue des évêques de Paris, on allègue généralement que c'est une faute des copistes pour Vivien (436-438) ou Félix (438-440). Mais dans le manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (*Vita E*) du IXe siècle, on lit que Vilicus était évêque de Chartres : *Consecrata a Vilico episcopo Carnotonensi* (*sic*). M. G. H., *Script. Rer. Merov.*, III, p. 218. Nanterre, à cette époque, aurait fait partie du diocèse de Chartres.

1. *Vita Genovefae*, XIII. *Vulgus... asserebat eam inferiorem quâ opinabatur esse.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

sienne, et ramené les esprits à une plus juste appréciation de sa sainteté, il la recommanda au clergé et à l'évêque de Paris et prit congé d'elle, en la bénissant, et en lui demandant de prier pour ses grands travaux. Il ne devait plus la revoir ici-bas, mais une de ses dernières pensées devait être pour elle, et le présent qu'il songea à lui envoyer de son lit de mort, devait la protéger à l'heure du danger suprême, lors de l'invasion d'Attila.

La traversée fut cette fois excellente et bien différente de la première. « Tous les éléments, écrit Constance, concourent à la tranquillité du voyage; les vents, les flots, l'air favorisent le navire. »

Où aborda Germain? On peut se le demander, car un grand changement s'était produit dans l'île depuis 441. Les Bretons, si fiers d'avoir secoué le joug de Rome en 410, avaient compris, lors des premières invasions barbares, que les Angles et les Saxons de Germanie, les Pictes de Calédonie et les Scots d'Irlande, seraient pour eux des maîtres plus durs que les Romains et ils avaient réclamé à grands cris le secours d'Aétius. Mais celui-ci, obligé de maintenir toutes ses forces militaires en Gaule, ne put se laisser attendrir par « les gémissements des Bretons » et, à partir de 441, la grande île, définitivement perdue pour Rome, passa en partie sous le joug des Barbares, qui refoulèrent peu à peu les Bretons en Cornouaille et dans le pays de Galles. Germain put-il aborder en 446 sur le même point du littoral qu'en 429? Dut-il longer la côte méridionale pour aborder au sud-ouest de l'île, là où se trouve aujourd'hui la ville qui porte son nom, Saint-Germans? Ou bien, grâce à un compromis, les Bretons avaient-ils obtenu le maintien des communications ordinaires avec la Gaule? Cette dernière hypothèse nous paraît assez vraisemblable, mais ni Constance,

ni les récits de Bède et de Gildas ne nous renseignent à ce sujet [1].

Il est dès lors impossible de dire ce qu'était cet Elaphius, « premier personnage de la région », qui se hâta d'accourir avec une grande multitude de peuple. « Toute la province, écrit Constance, suivit Elaphius et se porta au-devant des évêques. Aussitôt débarqués, ceux-ci donnent à tous leur bénédiction et leur distribuent la parole de Dieu. Germain reconnaît que les masses persévèrent dans la foi où il les avait laissées; lui et Sèvère comprennent que l'hérésie est le fait d'un petit nombre. Ils en recherchent les auteurs et portent condamnation contre eux [2]. »

C'est alors qu'Elaphius, prince du pays, s'approche des deux saints et, baisant leurs mains, leur présente son fils affligé d'une triste infirmité; il avait les nerfs desséchés, le genou courbé et ne pouvait se tenir debout. Les assistants s'émeuvent et surtout les évêques, qui adressent à la divine miséricorde une prière inspirée par la compassion. Aussitôt après, Germain fait asseoir le jeune homme; il touche le genou contracté par le mal et promène sa main secourable sur toute la partie malade. La guérison survient; le sang reprend son cours, les nerfs et les muscles leurs fonctions, et à la vue de tout le monde, le fils est rendu plein de santé à son père. Le peuple fut rempli d'admiration à la vue de ce miracle qui contribua à affermir dans les cœurs la foi catholique.

Le saint missionnaire ne trouva pas cette fois la même résistance que dans son premier voyage. Il prêcha avec

1. Nous pensons que lors de ce second voyage, Germain parcourut seulement le pays de Galles.

2. Dans le même Concile, saint Dubrice — nous l'avons dit plus haut — fut élu archevêque de Llandaff et primat de l'île et sacré par saint Germain et saint Sévère.

saint Sévère et les prêtres qui les accompagnaient, dans les régions qui lui furent signalées comme travaillées par les ministres pélagiens. Les Bretons furent exhortés à s'opposer à l'erreur et les coupables furent amenés aux deux évêques qui réunirent un concile; conformément aux constitutions d'Honorius (418) et de Valentinien III (425) il fut décidé à l'unanimité et aux applaudissements du peuple, que ces pélagiens seraient expulsés de l'île et transportés sur le continent [1].

« Ces mesures, écrit Constance, eurent un si heureux résultat qu'aujourd'hui encore la foi brille de tout son éclat en Bretagne. »

Il avait suffi, en effet, de préserver le troupeau des attaques de quelques loups déguisés en bergers pour rendre à l'Eglise bretonne une paix qui dura des siècles, comme en témoignait au moyen âge l'historien Giraud de Cambrie [2].

Leur mission étant terminée, les saints évêques s'embarquèrent pour la Gaule et le voyage de retour fut de tout point excellent.

1. CONSTANCE, *Vita Germani*, 26.
2. Voir page 115.

CHAPITRE XV

SAINT GERMAIN AU SECOURS DE L'ARMORIQUE. IL ARRÊTE GOAR, ROI DES ALAINS (448).

La révolte de l'Armorique. — Aétius ordonne à Goar de ravager cette province. — Germain part seul au-devant du chef barbare. — Il l'arrête avec toute son armée et lui impose un traité. — Il visite ensuite saint Aignan, évêque d'Orléans.

Saint Germain était rentré dans sa maison d'Auxerre, *domum remeaverat*. Retrouver « la maison », le chez-soi, après un tel voyage, alors que l'âge invite à des ménagements et à un repos, parfois nécessaire, n'y a-t-il pas là, même pour un saint, une joie légitime? Cette joie ne fut pas accordée à l'évêque, que pressait de plus en plus la charité du Christ. Il dut comprendre qu'il n'y aurait plus pour lui de repos ici-bas et que Dieu voulait qu'il usât ses dernières forces à courir là où il y avait de grandes misères à secourir. Cette fois, il ne s'agissait de rien moins que de préserver toute une province de l'invasion des Barbares.

Constance, dans une phrase d'une concision que le français ne peut rendre, s'exprime ainsi : « A peine était-il rentré chez lui de cette expédition d'outre-mer, que déjà une ambassade de la marche Armoricaine assiégeait la fatigue du bienheureux évêque [1]. » Pour la première fois,

1. *Vixdum domum de transmarinâ expeditione remeaverat,*

le mot apparaît : la fatigue. Mais un évêque doit ignorer cette visiteuse et marcher jusqu'au bout.

Plusieurs fois déjà, l'Armorique, profitant des embarras des Romains aux prises avec les invasions barbares, avait essayé de conquérir son indépendance et avait pris part aux séditions des Bagaudes dont nous avons parlé plus haut. Elle venait de se soulever de nouveau et pour la punir le patrice Aétius, qui fut pendant vingt ans le principal personnage de l'Occident et qui, depuis 432, s'efforçait de conserver à l'Empire les provinces des Gaules, tantôt en luttant contre les Barbares, tantôt en s'en faisant des auxiliaires pour réduire les sujets rebelles, avait permis au féroce Goar [1], roi des Alains, de ravager cette province qui comprenait la Bretagne et la Normandie actuelles et les régions circonvoisines.

Les Armoricains, dans cet extrême danger, avaient aussitôt songé à leur ancien duc, comme au seul homme capable, par son autorité surnaturelle, de détourner d'eux le fléau; car les Bretons qui, pour fuir les Saxons, avaient commencé à émigrer dans cette Armorique à

et jam legatio Armoricani tractus fatigationem beatissimi antistitis ambiebat. Vita Germani, 28.

1. Les différents manuscrits portent *Eocharich, Eochari, Gothari, Gochari, Goari, Alanorum* ou *Alemanorum regi.* La plupart des historiens ont pris ce datif pour un nominatif et nous parlent du « roi Eochari » ou « Eokari ».

Il s'agit de Goar, roi des Alains, qui avait passé le Rhin en 407 et avait travaillé en 411 avec Gundicaire, roi des Burgondes, à faire proclamer le Gaulois Jovin empereur à Mayence; en 413, il s'était joint, contre le nouvel empereur, à Ataulf, roi des Wisigoths, qui fit prisonnier Jovin à Valence; finalement il avait fait alliance avec les Romains et Aetius lui avait permis de partager avec les habitants du pays des terres situées au sud de la Loire, près d'Orléans. Mais les indigènes résistant, les Alains les avaient expulsés et avaient occupé les terres. Cf. LEVISON, M. G. H., VII, 229 et 272. Goar, selon Ammien Marcellin, XXXI, 2, faisait tanner la peau de ses ennemis et s'en servait comme de housse pour son cheval.

laquelle ils devaient donner leur nom, avaient publié partout les merveilles opérées par le saint en Grande Bretagne et contribué à accroître encore dans cette province une renommée qui datait de plus de quarante ans.

Aussi, malgré l'âge et la fatigue, Germain n'hésite-t-il pas un instant à partir en toute hâte au secours de sa chère Armorique et à forcer les étapes pour rejoindre l'armée des Alains qui, déjà, s'était mise en mouvement et remplissait les chemins de ses cavaliers bardés de fer. Quelle entreprise!... En face d'une nation belliqueuse et d'un roi idolâtre, un homme s'avance seul, un vieillard; mais c'est un évêque, un saint, et il porte en lui le Christ...

La rencontre eut lieu sans doute au nord d'Orléans, car les Alains avaient déjà passé la Loire et progressé dans la direction de la province qu'ils allaient châtier [1]. Germain arrive devant Goar qui s'avançait revêtu de son armure de guerre et entouré de ses gardes. Au moyen d'un interprète, l'évêque le prie humblement d'épargner le sang et les biens de ce peuple infortuné. Le roi reste inflexible. Le saint a recours aux reproches et à la menace; le barbare n'en tient compte et se remet en marche. Alors, Germain, avec l'autorité que lui donnent son éducation, sa longue habitude du commandement et surtout sa sainteté, saisit la bride du cheval et, d'un geste énergique, arrête le roi barbare et avec lui toute l'armée.

Chose étrange! Goar, au lieu d'éprouver de la colère, est saisi d'admiration pour le saint. Stupéfait d'une telle

1. Ce qui est très remarquable, c'est qu'on trouve au nord du diocèse d'Orléans, tout près de celui de Chartres, quatre paroisses contiguës sous l'invocation de saint Germain, à savoir : Santeau, Saint-Germain-le-Grand, Andeglou et Huêtre. C'est vraisemblablement dans ces parages qu'eut lieu la rencontre. On trouve également dans le Loiret un autre village du nom de Saint-Germain, et un troisième du nom de Saint-Germain-des-Prés ou les Gys.

vigueur et d'un acte si inattendu, il en vient au respect et dépose sa fierté; le bruit des armes et l'appareil guerrier font place à la civilité et à la politesse d'une paisible entrevue. Les deux interlocuteurs finissent par conclure un traité qui consacrait non pas les désirs du roi, mais les demandes de l'évêque. Goar campe en ce lieu et met son armée au repos. Il fait à Germain la promesse de garder très fidèlement la paix, à condition que le pardon qu'il accordait aux Armoricains serait ratifié par l'Empereur Valentinien III ou par Aétius à la demande de l'évêque [1].

L'autorité de Germain avait désarmé le roi des Alains, qui, fidèle à la parole donnée, ramena ses troupes en arrière et repassa la Loire. L'Armorique était préservée du pillage.

Le premier, saint Germain avait fait le geste que devaient imiter quelques années plus tard saint Aignan, saint Loup et saint Léon devant Attila et les Huns. « Cet évêque, écrit Mgr Freppel, qui se jette au-devant d'une horde de barbares et qui la désarme par le seul ascendant de sa vertu et de son caractère, offre à l'âme un des spectacles les plus touchants qu'on puisse trouver dans l'histoire des hommes; car c'est le triomphe le plus éclatant de la force morale sur la violence et la brutalité. N'eût-elle accompli dans le monde que cette mission de paix et de charité, l'Eglise catholique se serait acquis des droits immortels à la reconnaissance des peuples. Dans ces temps de désordre où la force remplaçait le droit, au milieu de ces populations à peine sorties de l'état de barbarie, elle était là avec sa croix, son Evangile, ses évêques, ses papes, protégeant la faiblesse des uns, répri-

1. Ce fait historique n'est connu que par le récit de Constance, qui, d'ailleurs, apporte, sur beaucoup d'autres points, une contribution à l'histoire générale.

mant la violence des autres, adoucissant la souffrance des vaincus, modérant l'insolence des vainqueurs, imposant des trêves à tous. Souveraine, elle commande; médiatrice, elle concilie; mère, elle intercède, elle prie; et depuis Germain d'Auxerre détournant de son peuple la fureur d'un barbare jusqu'à l'archevêque de Paris se jetant au travers d'une lutte fratricide en disant : « Que mon sang soit le dernier versé! », l'épiscopat catholique n'a cessé d'apparaître au milieu des haines et des discordes, le pardon sur les lèvres et l'amour dans le cœur [1]. »

Germain, n'écoutant que sa charité, avait promis au roi barbare d'aller solliciter le pardon de l'Empereur pour les Armoricains révoltés. Avant de rentrer à Auxerre, il voulut s'arrêter à Orléans, afin de visiter l'illustre évêque de cette ville, saint Aignan [2].

Si l'on en croit Héric et un manuscrit auxerrois consulté par Dom Viole, les prodiges auraient accompagné

1. Mgr FREPPEL, *Panégyrique de saint Germain d'Auxerre prononcé dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois* dans *Œuvres*, tome II, Paris, 1896, p. 220.

2. HÉRIC et Dom VIOLE placent cette visite au retour du deuxième voyage de Grande Bretagne. Cela nous paraît impossible, car alors, Germain en traversant l'Armorique et en visitant Orléans, aurait appris le danger qui menaçait cette province. Il ne serait pas allé d'Orléans à Auxerre pour revenir immédiatement d'Auxerre à Orléans et faire ainsi un double voyage; car le texte de Constance est formel. C'est à Auxerre que les délégués de l'Armorique viennent le trouver. Notons aussi que Constance ne parle pas d'un arrêt à Orléans, mais il paraît très vraisemblable. C'est pourquoi nous le mentionnons, avec quelques réserves sur les détails qui l'accompagnent.

Dans le diocèse actuel de Séez, que saint Germain traversa au retour de son deuxième voyage de Grande Bretagne, vingt-trois églises lui sont dédiées. Il en est de même dans toute l'ancienne Armorique.

Dans l'ancien diocèse de Chartres, plus de trente paroisses l'avaient pour patron.

cette visite. A son arrivée, les cloches de l'église cathédrale sonnent d'elles-mêmes. Aignan connaît par révélation que Germain approche. Il sort avec son clergé et son peuple au-devant de lui et l'on bâtit plus tard une église au lieu où les deux saints s'étaient embrassés. Germain, à la demande de saint Aignan, consacre une église, puis ressuscite l'enfant d'une pauvre veuve que l'on portait au tombeau.

A Chécy, sur le chemin d'Orléans à Auxerre, des ouvriers construisaient une église; les murs n'étant pas assez solides pour porter la voûte, se fendirent du haut en bas et les ouvriers, sur leur échafaudage, se voyant en danger de mort, poussaient des cris d'effroi. Germain, d'un signe de croix, empêcha les murailles de tomber et les ouvriers furent sauvés. Cette église lui fut dédiée l'année suivante après sa mort et devint un lieu de pèlerinage [1].

D'ailleurs, la renommée de sa sainteté était telle que partout où il s'arrêtait pour prêcher ou pour prier, on élevait une croix, un autel, un oratoire ou une chapelle pour commémorer le souvenir de son passage. Nous le verrons davantage encore à l'occasion de son dernier voyage en Italie.

1. Notons que c'est à Chécy que, le 29 avril 1429, Jeanne d'Arc prépara son entrée à Orléans et dans l'église de Chécy qu'elle fit une prière d'actions de grâces pour l'heureuse traversée de la Loire par le convoi envoyé au secours de la ville.

CHAPITRE XVI

LE VOYAGE A RAVENNE (JUIN-JUILLET 448).

Saint Germain a le pressentiment de sa mort prochaine. — Victime de sa charité, il part en juin 448 pour Ravenne. — L'arrêt à Alise : le *Benedicite*. — Il prie à Autun au tombeau de saint Cassien. — Le passage des Alpes. — Un bel acte de charité du vieil évêque. — Le séjour à Milan. — Les miracles. — La guérison de Leporius et l'infidélité du diacre. — L'arrivée à Ravenne.

Germain était lié par sa promesse. Il voulut la tenir aussitôt, et partir pour Ravenne où séjournaient l'empereur Valentinien III et l'impératrice-mère, Galla Placidia.

Soit pressentiment, soit connaissance surnaturelle de sa mort prochaine, l'évêque d'Auxerre agit comme s'il ne devait plus revenir vivant dans sa ville épiscopale. Il confia le soin du diocèse à un saint prêtre nommé Saturnius, et voulut prendre congé de ses meilleurs amis : saint Loup, évêque de Troyes, le compagnon des rudes et glorieuses journées missionnaires de Bretagne; saint Sénateur, prêtre d'Alise, le vieil ami de jeunesse, tendrement aimé. « Celui-ci, écrit Constance, lui présenta une jeune fille de vingt ans, muette de naissance. Germain lui fit sur la bouche, sur le front et sur tout le visage des onctions d'huile bénite. Puis, s'étant fait apporter une coupe d'eau et de vin, il y fit tremper trois mor-

ceaux de pain[1], en prit un et le mit dans la bouche de la muette, en lui disant : « Avant de prendre cet aliment, demandez-moi de le bénir. » Aussitôt, d'une voix claire, elle le lui demanda et depuis lors elle conserva toujours l'usage de la parole qu'elle venait d'obtenir miraculeusement.

Au moment de quitter son ami, Germain lui donna des marques d'affection plus grandes que de coutume; il l'embrassa tendrement, le serra dans ses bras et prit congé de lui en disant : « Adieu jusqu'à l'éternité, ô frère bien-aimé! Adieu, la moitié de mon âme! Que le Seigneur nous fasse la grâce de nous voir sans confusion au jour du Jugement; car nous ne nous reverrons plus ici-bas[2]. »

D'Alise, le saint se rendit à Autun; il était encore très loin de la ville, que déjà une multitude de tout âge et de tout sexe venait à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue. Il se rendit au tombeau du saint évêque Cassien, mort depuis près d'un siècle, et y pria longuement.

A Autun, nouveau miracle. Des parents lui présentent leur fille déjà nubile, dont la main droite était si contractée depuis sa naissance, que les ongles avaient pénétré dans les chairs où chaque doigt ouvrait une blessure. Sans les os qui arrêtaient les ongles, la main eût été entièrement traversée. Le saint évêque prit la main malade et bénit les doigts l'un après l'autre; aussitôt les nerfs redeviennent flexibles et cette main qui se détruisait elle-même fut rendue à sa fonction naturelle. Ensuite le saint poussa la charité, nous dit son biographe, jusqu'à couper

1. Sans doute en l'honneur de la sainte Trinité. Ce texte de Constance serait le plus ancien témoignage historique relatif au *Benedicite*. L'Evêque, en effet, ordonne à la jeune fille de lui dire : *Jube, Domine, benedicere;* après quoi le Prélat bénit les aliments.

2. *Vita Germani*, 29.

de ses mains sacrées les ongles démesurés des doigts redressés, afin de les ramener à la longueur consacrée par l'usage.

Après avoir traversé les cités des Gaules, Germain passa les Alpes pour descendre en Italie par le col qui porte aujourd'hui le nom du Petit-Saint-Bernard [1]. On était en juin, et la saison se prêtait à ce passage des Alpes, souvent difficile. Chemin faisant, il rencontra, par hasard, des ouvriers qui retournaient en Italie, après un long travail mercenaire en Gaule. Il fit route avec eux. Ces pauvres gens, chargés de lourds fardeaux, gravissaient des montagnes qui élèvent leurs sommets jusque dans les nues [2]. A un certain endroit, ils furent arrêtés par un de ces torrents impétueux qui roulent leurs eaux dans des gorges étroites et ne peuvent être traversés d'un pied sûr ni par les hommes ni par les bêtes de somme. Parmi ces chemineaux se trouvait un vieillard qui était boiteux. Notre saint prit la charge de cet homme et la transporta de l'autre côté du torrent. Après quoi, il revint sur ses pas, et, chargeant le vieillard sur ses épaules, le déposa sur l'autre rive.

« Admirons, écrit un commentateur du IXe siècle, cet homme pâle, exténué par le jeûne, qui souvent pendant

1. Dans toute la région, et particulièrement dans le diocèse d'Aoste, le culte de saint Germain est très vivace. Aux Aimavilles, à huit kilomètres de la cité d'Aoste, et dans d'autres villages, on met les enfants sous sa protection et l'on récite sur eux *la bénédiction de saint Germain.*

Le même usage existe en Bretagne. A Langonnet (Morbihan) par exemple, il existe, à cinq cents mètres du bourg, une chapelle de Saint-Germain-d'Auxerre. Un pardon y est célébré le premier dimanche d'août, avec grand'messe, vêpres et procession. Les enfants sont amenés devant la statue du saint, et la bénédiction qui leur est donnée est appelée, comme en Italie, *la bénédiction de saint Germain.*

2. *Juga nubibus inserta conscendunt. Vita Germani,* 31.

toute une semaine ne faisait qu'un repas composé de pain d'orge, qui dormait toujours sur la dure, que des courses continuelles accablaient de fatigue, enfin qui pouvait se soutenir à peine; eh bien, cet homme se sent tellement fortifié de corps et d'âme par la divine charité que, sans plier sous le poids, sans se laisser épouvanter par l'impétuosité d'un torrent, il transporte sur l'autre bord un vieillard accablé par l'âge et les infirmités, après avoir passé d'abord le fardeau de ce dernier. Et ce qui doit redoubler notre admiration, c'est qu'un personnage du plus haut rang, de la plus illustre naissance, rend un service devant lequel reculerait le dernier d'entre nous [1]. »

Germain voyageait autant que possible *incognito*, mais il ne put cacher sa personnalité dans la ville de Milan.

Il y arriva un jour de cérémonie solennelle en l'honneur des saints, probablement le 19 juin, fête patronale des saints martyrs Gervais et Protais, honorés aujourd'hui encore à Milan d'un culte fervent. Cette fête y avait attiré beaucoup d'évêques. « Tandis qu'on célébrait à l'autel les saints mystères, écrit Constance, le saint entra dans la cathédrale, sans se faire connaître; soudain, un possédé se mit à crier de toutes ses forces : « Germain, « pourquoi nous poursuivre en Italie? Ne te suffit-il pas « de nous avoir chassés des Gaules et de nous avoir vain- « cus par tes prières, nous et l'océan? Pourquoi voyages- « tu ainsi en tous lieux? Repose-toi, afin que nous puis- « sions, nous aussi, avoir quelque repos. » A ces cris, l'étonnement et la frayeur s'emparent du peuple. On se regarde, on se demande qui est ce Germain. Son costume n'avait rien que de fort commun, mais la dignité de son visage le trahit. On l'interroge; il décline alors son nom

1. Ce passage ne se trouve pas dans la *Vita Ia* de Constance, mais dans la *Vita IIa*, § 66, qui contient des additions du IXe siècle.

et son titre épiscopal. Alors tous les évêques l'entourent de leur respect et le prient de délivrer le possédé qui venait de proclamer son nom. Le saint se fit amener ce malheureux, non dans un sentiment de vaine gloire, mais dans un esprit d'obéissance, et l'ayant pris à part dans la sacristie (*secretarium*), il l'exorcise et le ramène complètement guéri dans l'assemblée des fidèles.

« Tel fut le premier miracle que le Christ daigna opérer en Italie par son serviteur. Le peuple accourut en foule pour recevoir la bénédiction d'un pontife dont la sainteté venait de se manifester d'une manière si éclatante; il ne put refuser la prédication qui lui fut demandée; on lui amena des malades, et là, comme ailleurs, il guérit à la fois les âmes et les corps [1]. »

Au sortir de l'opulente ville de Milan [2], tandis que Germain reprenait le cours de son voyage, en s'arrêtant de temps à autre pour faire des heureux, il rencontra des pauvres qui lui demandèrent l'aumône. S'adressant à son diacre, il s'enquit de ce qui restait dans sa bourse. Le diacre répondit qu'il n'y avait plus que trois pièces d'or. Le saint lui ordonna de les donner toutes les trois. « Mais, reprit le diacre, de quoi vivrons-nous aujourd'hui? » L'Evêque répondit : « Dieu nourrit ses pauvres; donne ce que tu possèdes à cet indigent. » Cependant le diacre, par mesure de prévoyance, donna seulement deux pièces et réserva la troisième.

Germain et ses compagnons s'étaient remis en route, lorsqu'ils aperçurent des cavaliers, qui arrivaient derrière eux à bride abattue. Ceux-ci, ayant rejoint la petite troupe, sautent à bas de leurs chevaux et, s'agenouillant devant saint Germain, lui adressent cette prière : « Leporius,

1. *Vita Germani*, 32.
2. *Egressus urbe opulentissima.* Déjà, au v^e^ siècle, Milan était célèbre par sa richesse.

notre illustre maître, demeure non loin d'ici. Lui et tous les siens sont attaqués si violemment de diverses maladies qu'il est accablé de ses propres maux et de ceux de sa famille. Nous venons vous faire part de sa désolation. Daignez visiter ce malade, si vous l'en jugez digne. Si la nécessité de votre voyage vous fait rejeter notre demande, du moins priez pour lui; qu'il obtienne votre bénédiction, s'il ne peut jouir de votre présence. »

Touché de compassion, le saint se détourne de son chemin, estimant plus directe la voie qui préparait la récompense d'une bonne action. Malgré les réclamations de ses compagnons, il s'éloigne de sa route et se rend à la prière qui lui est adressée : « Je n'ai rien tant à cœur, dit-il, que d'accomplir les commandements du Seigneur. » Les envoyés de Leporius, au comble de la joie, offrirent à Germain une somme de deux cents pièces d'or qui leur avait été confiée à cet effet. Alors, se tournant vers son diacre : « Reçois, lui dit-il, ce qui nous est offert, et comprends le tort que tu as fait aux pauvres; car, si tu leur avais donné les trois pièces d'or, notre rémunérateur t'en eût rendu aujourd'hui trois cents. » Le diacre fut saisi de crainte, en voyant que son évêque avait pénétré le secret de son infidélité.

Cependant le cortège s'était remis en route et, pressant le pas, se rendit à la villa de Leporius. Comme si la santé elle-même fût entrée avec lui, l'arrivée de Germain releva tous les courages. Le saint emploie ses remèdes ordinaires; il se prosterne, adresse ses prières au Christ et achète par ses larmes la joie et la consolation des autres. Puis il visite maîtres et serviteurs, et sans aucune acception de personnes, parcourt les chaumières et toutes les chambres occupées par des malades. Etant resté dans cette demeure toute la journée du lendemain, il obtint du Ciel une guérison si complète que, partant le troisième jour,

il laissa tout le monde en bonne santé et fut reconduit par Leporius, qu'il avait trouvé au lit à son arrivée.

Enfin, après de nouvelles journées de marche, le saint fut en vue de Ravenne. La nouvelle s'en était déjà répandue dans la ville et les habitants, impatients de le voir, l'accusaient de trop tarder à paraître : Germain avait pris ses mesures pour arriver la nuit, afin de se soustraire aux manifestations populaires; mais il ne put éviter les sentinelles qui signalèrent son approche, et son humilité dut subir le triomphal accueil qu'il avait voulu empêcher. Les flambeaux s'unirent à la clarté d'une splendide nuit de juillet pour rendre son entrée plus solennelle. Saint Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, l'attendait avec tout son clergé; l'impératrice Placidie [1] et son fils Valentinien III, le reçoivent avec respect et lui prodiguent à l'envi les marques de leur affection. Les princes, les sénateurs accourent auprès de lui, et le peuple manifeste sa joie par des acclamations.

1. Galla Placidia était la fille de Théodose le Grand et la sœur d'Honorius. Captive d'Alaric, lors de la prise de Rome (410), elle avait dû épouser Ataulf, son successeur, et devenir reine des Wisigoths. Après l'assassinat d'Ataulf, Honorius l'avait obligée à épouser Constance, qui fut associé à l'Empire. Elle en eut deux enfants, Valentinien et Honoria. Après la mort de Constance et d'Honorius (428), elle régna à Ravenne, sous le nom de son jeune fils, Valentinien III et mourut en 450. Elle s'était fait élever en 440 un tombeau grandiose dans une chapelle ornée de mosaïques, qui est aujourd'hui le plus ancien monument de Ravenne et l'un des plus curieux. Ce mausolée est placé sous l'abside, dont les admirables mosaïques représentent saint Laurent et deux apôtres. A droite, se voit le tombeau de Valentinien III et à gauche celui de Constance.

CHAPITRE XVII

LE SÉJOUR A RAVENNE. LA MORT (31 JUILLET 448). LE RETOUR A AUXERRE (22 SEPTEMBRE 448).

Un présent de l'Impératrice. — La réponse de Germain. — Les prisonniers délivrés. Le fils de Volusien et le fils adoptif d'Acolius. — Saint Germain annonce sa mort prochaine aux six évêques qui l'accompagnaient dans Ravenne. — La brève maladie. — L'Impératrice le visite. — Il lui demande d'être transporté à Auxerre après sa mort. — Il n'oublie pas sainte Geneviève; les *eulogies*. — Le *dies natalis* (31 juillet). — Le partage de sa succession. — Les funérailles triomphales de Ravenne à Auxerre. — Le chemin jalonné de chapelles, de croix et d'autels. — Les vierges de Ravenne. — Les funérailles à Auxerre (1er octobre 448).

Germain était à peine arrivé au logis qui lui avait été préparé, qu'il recevait de la part de l'impératrice un grand bassin d'argent, rempli de mets exquis, sans aucun mélange de viande. Il accepta ce présent, distribua la nourriture aux personnes de sa suite et se réserva l'argent pour en donner le prix aux pauvres. En retour, il envoya à l'impératrice un petite assiette en bois contenant un pain d'orge. Placidie reçut cet humble hommage de l'Evêque avec une grande joie; elle était heureuse à la pensée que son vase d'argent irait aux malheureux et le don de cette pauvre écuelle et du pain dont se nourris-

sait Germain lui causa un très vif plaisir. Dans la suite, elle fit entourer la petite assiette d'un cercle d'or et garda précieusement le pain d'orge, qui servit à opérer des guérisons miraculeuses.

Constance, qui nous rapporte ce joli trait, s'étend ensuite longuement sur les miracles opérés par le saint à Ravenne.

Un jour qu'il traversait une grande place, nous dit-il, Germain, entouré par la foule, passa devant une prison remplie de malheureux qui n'attendaient plus que les supplices et la mort. Les prisonniers, ayant eu connaissance de son passage, poussèrent tous ensemble une immense clameur. Germain en demande la cause, et appelle les geôliers; mais ceux-ci se dérobent, craignant d'être punis, car les prisonniers avaient été condamnés par plusieurs grands officiers du Palais. Comme il ne voyait pas le moyen d'obtenir des hommes leur pardon, Germain se tourne vers Dieu et se met en prières devant tout le peuple, à l'entrée de la prison. Le Seigneur lui accorde la grâce qu'il demandait. Les serrures se brisent, les portes s'ouvrent, les prisonniers délivrés, tenant en mains leurs chaînes, se ruent vers la liberté. La prison, devenue vide, est, pour une fois, le séjour de l'innocence, et tous ceux qui s'y trouvaient enfermés sont conduits en triomphe à l'église, où ils sont rétablis dans la société des fidèles, à la grande joie de tous [1].

La renommée de l'évêque d'Auxerre allait croissant de jour en jour. Le peuple de Ravenne, plein d'admiration, accourait à lui, les malades étaient guéris et le Christ augmentait sans cesse la grâce des miracles qu'il lui avait accordée. Il y avait alors dans la ville six évêques véné-

1. Cette scène a inspiré un peintre de talent, dont l'œuvre a été donnée à la cathédrale d'Auxerre par Napoléon III.

rables, venus sans doute pour les affaires de leurs diocèses, qui n'admiraient pas moins ses jeûnes et ses mortifications ininterrompues que ses nombreux prodiges. Ces évêques ont pu, longtemps après sa mort, rendre témoignage des œuvres de Germain [1].

Le fils de Volusien, premier secrétaire du patrice Segisvult [2], fut attaqué de la fièvre. La violence et les ardeurs du mal avaient miné ce jeune homme à tel point que son état était désespéré. L'art des médecins, leurs promesses, tout avait été inutile; il ne restait plus aux parents qu'à se résigner à la perte de leur fils. Enfin, bien qu'un peu tard, ils tournent toutes leurs espérances vers l'homme de Dieu. Ils viennent avec leurs amis et leurs proches se prosterner à ses pieds. Les évêques appuient leur demande. Sur leurs instances, Germain se rend en toute hâte avec eux à la maison du malade. Tandis qu'ils étaient en chemin, un exprès vint leur annoncer que le malade venait de mourir, et qu'il était dès lors inutile que le saint se dérangeât. Cependant, les évêques insis-

1. *Vita Germani*, 37.

2. Ici, comme pour Auxiliaris, Goar et les autres personnages historiques, M. Levison admire l'exactitude de la *Vita Germani*. Flavius Segisvult était un de ces nombreux Allemands qui parvinrent alors par le métier des armes à des postes très importants. Il est mentionné pour la première fois en 427 avec le titre de comte et envoyé par Félix, maître de la milice, contre Boniface, comte d'Afrique; il passa en Afrique avec les Goths et avec un évêque arien, nommé Maximin qui eut à Hippone une controverse théologique avec saint Augustin (S. Aug., *Sermo* 140; *Collatio cum Maximino*, c. 1). Après la mort de Félix (430) il sut s'attacher à Aétius et fut consul avec lui en 437. En 440, il fut maître de la milice, avec mission de défendre les côtes d'Italie contre la flotte des Vandales. Après 440, il n'est plus mentionné dans les autres sources; l'indication de la *Vita Germani* sur le « patrice Segisvult » en 448, concorde admirablement avec tous les autres renseignements qu'on possède sur lui. Cf. Levison, *Neues Archiv.*, pp. 132-136.

tent et la foule supplie Germain de ne pas laisser inachevée cette œuvre de miséricorde.

Arrivés à la maison de Volusien, ils trouvent le corps de son fils inanimé et déjà glacé par le froid de la mort. Après avoir prié pour le repos de son âme, ils se disposaient à se retirer, lorsque les assistants poussent des gémissements lamentables. De leur côté, les évêques saisissent les mains de Germain et le conjurent d'avoir pitié des parents désolés et de demander au Seigneur le retour de leur fils à la vie. Le saint résiste d'abord par un sentiment d'humilité; enfin la miséricorde et la charité le font céder à ces supplications. Il se revêt des armes de la foi et fait sortir tout le monde. Demeuré seul, il se prosterne tout de son long auprès du corps du défunt, arrose la terre de ses larmes et fait monter de tels gémissements vers le ciel et invoque le Christ avec de tels soupirs que les ardeurs de son cœur passèrent en quelque sorte jusqu'à celui du défunt qui s'échauffa peu à peu et commença à respirer et à se remuer; ses yeux s'ouvrent à la lumière, ses doigts s'agitent, sa langue articule des sons, et tous les deux se lèvent en même temps, Germain de la prière, le jeune homme de son lit de mort. L'Evêque le prend par la main, le fait asseoir; il se raffermit, regarde autour de lui et, reprenant peu à peu force et vigueur, revient à la santé. Il est rendu à ses parents dont le deuil se change en allégresse. Tous les habitants de la ville s'unirent ensemble pour applaudir à la puissance divine. « Le Christ, ajoute Constance, continuait d'opérer des prodiges par son serviteur, et le faisait briller davantage encore de l'éclat des miracles, parce qu'il était sur le point de le retirer de ce monde[1]. »

Le biographe mentionne un dernier miracle en faveur

1. *Vita Germani*, 38.

d'un autre jeune homme : « L'eunuque Acolius, chambellan de l'Empereur, écrit-il, avait un fils adoptif, à qui il faisait donner une brillante éducation. Cet adolescent avait été saisi par un de ces démons qui tourmentent leurs victimes à l'époque de la nouvelle lune. L'Impératrice et les grands officiers de la Cour le firent présenter à Germain qui, après l'avoir longuement examiné, renvoya sa guérison au jour suivant, contrairement à l'habitude où il était d'exorciser immédiatement par l'imposition des mains les possédés les plus furieux. L'esprit malin était entré si avant dans le corps de ce jeune homme qu'à certaines époques il y résidait comme chez lui. Germain prit donc le parti de le retenir avec lui pendant la nuit. Enfin le démon sortit, chassé de sa retraite, et, comme forcé par d'horribles tourments, il déclara s'être emparé de ce jeune homme dès son bas âge. Sur l'ordre de Germain, il abandonna donc le corps du possédé et, dès le lendemain, le fils adoptif d'Acolius put reparaître au Palais[1]. »

Cependant l'évêque d'Auxerre n'oubliait pas le but de son voyage, et l'empereur et l'impératrice lui eussent, sans aucun doute, accordé le pardon et l'amnistie générale qu'il était venu solliciter pour l'Armorique, si des messagers venus de Gaule n'avaient apporté à Ravenne l'annonce d'un nouveau soulèvement de cette province. « La perfidie de Tibatto, écrit Constance, avait ramené à l'ancienne rébellion cette population mobile et indisciplinée[2]. »

1. *Vita Germani*, 39.

2. D'après la *Chronica Gallica, ad a.* 452, Tibatto avait déjà soulevé l'Armorique en 435 et cette « révolte des Bagaudes, *Bacaudarum commotio*, ne s'était apaisée qu'en 437, quand Tibatto avait été fait prisonnier et les autres chefs enchaînés ou mis à mort ». La même *Chronique* parle aussi d'une rébellion qui eut lieu en 448, dans laquelle se trouvait impliqué le

En présence de cet événement, la médiation de Germain devenait inutile et les Armoricains expièrent durement leur témérité et leur trahison envers l'Empire.

L'évêque d'Auxerre dut éprouver un grand chagrin de voir sa chère Armorique, trop docile aux excitations de quelques meneurs, frustrée du bienfait de la paix que son zèle et sa charité avaient voulu lui procurer. Il l'avait aimée et gouvernée au temps de sa jeunesse et de sa maturité; et maintenant qu'il était parvenu à la vieillesse, c'était à cause d'elle qu'il avait entrepris en plein été ce voyage épuisant, à cause d'elle qu'il allait mourir dans cette Italie, où il était venu jadis s'instruire aux sources mêmes de la civilisaiton romaine.

Une nuit, en effet, après l'office des matines qu'il avait célébré avec les évêques, il prit occasion de la conférence spirituelle qu'il leur faisait chaque jour à pareille heure, à l'exemple des Pères du désert, pour leur annoncer sa mort prochaine et leur demander leurs prières : « Frères très chers, leur dit-il, je vous recommande mon passage. Cette nuit, dans mon sommeil, il m'a semblé voir Notre-Seigneur me donner le viatique des pèlerins; et comme je lui demandais le but du voyage : « Ne crains point, « m'a-t-il dit. Ce n'est plus vers un nouveau pèlerinage « que je dirige tes pas, mais vers la patrie, où tu jouiras « de la paix et du repos éternel. » Les évêques voulurent donner à ce songe une interprétation différente et lui dirent qu'il s'agissait de la Gaule et de la ville d'Auxerre, sa patrie; mais Germain mit encore plus d'insistance à

médecin Eudoxius. Le texte de Constance ferait croire que Tibatto aurait recouvré sa liberté après 437 et soulevé en 448 ses anciens partisans; il dit, en effet, que Germain aurait obtenu la grâce de l'Armorique « nisi Tibattonis perfidia mobilem et indisciplinatum populum *ad rebellionem pristinam revocasset* ». *Vita Germani*, 40.

leur recommander ses derniers moments : « Je sais très bien, leur dit-il, quelle patrie Dieu promet à ses serviteurs. »

Quelques jours après, il tomba malade, et le mal faisant des progrès, toute la ville de Ravenne fut dans la consternation. « Celui qui appelait Germain à la gloire hâtait sa dernière heure; le Seigneur invitait à la récompense son serviteur brisé de fatigue [1]. »

L'Impératrice Placidie, déposant le faste impérial, rendit visite au pauvre de Jésus-Christ; elle s'enquit de ce qu'elle pourrait faire pour lui, promettant de ne rien lui refuser. Germain ne lui demanda qu'une chose, à savoir que son corps fût rendu à sa patrie et transporté à Auxerre, ce qu'elle eut de la peine à lui accorder, tant elle eût désiré le garder à Ravenne. Jour et nuit, les visiteurs remplissaient le vestibule et la chambre où il reposait. La vierge sainte Magnance et ses trois compagnes, sainte Camille, sainte Porcaire et sainte Pallaye, infirmières dévouées, lui rendaient les services dont il avait besoin, tandis que les six évêques entretenaient dans la chambre un doux concert de psalmodie, comme c'était alors la coutume de l'Eglise.

En ces jours de lutte pénible qui précédaient la victoire décisive, le vaillant athlète n'oublia pas Geneviève, sa fille spirituelle, et il chargea son diacre Sedulius d'aller lui porter de sa part des eulogies, c'est-à-dire un présent de dévotion qui, dans la circonstance, étant donné la pauvreté du saint, ne fut autre qu'une manche de sa coule ou de quelque vêtement sacré dont il se servait dans les fonctions liturgiques [2].

1. *Vita Germani*, 42.

2. Au XVII[e] siècle, cette manche du vêtement de saint Germain était mentionnée au catalogue des saintes reliques conservées au trésor de Notre-Dame de Paris.

La Providence permit que Sedulius apportât ce présent à Geneviève en 451, au moment où les Parisiens, lui reprochant de les avoir dissuadés de fuir à l'approche d'Attila, se préparaient, sous l'influence de la panique, à la lapider ou la jeter dans la Seine. « Parisiens, s'écria-t-il, quel crime allez-vous commettre? Celle que vous parlez de mettre à mort — je l'ai souvent entendu de la bouche du saint évêque Germain — a été l'élue de Dieu dès sa naissance, et voici les eulogies qu'il m'a recommandé en mourant de venir lui offrir de sa part. » Aussitôt le peuple s'apaisa. Une fois de plus, Germain avait justifié et sauvé Geneviève.

Le septième jour de la maladie, le 31 juillet 448, au commencement de la nuit, le saint évêque, qui n'avait rien refusé à Dieu depuis le jour de son appel à l'épiscopat et s'était consumé, sans jamais connaître le repos, dans les travaux apostoliques, expira doucement dans un suprême acte d'amour de Dieu.

La mort, si fatale aux grands de ce monde abandonnés de tous dès qu'ils ne peuvent plus distribuer de faveurs — tel Louis XIV dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles — est pour les saints le *dies natalis*, le jour de la naissance au Ciel et le commencement de la gloire ici-bas.

A peine Germain a-t-il rendu le dernier soupir que l'Empire et l'Eglise prétendent avoir part à sa succession. Les pauvres objets que laissait le saint étaient convoités à l'égal des plus grandes fortunes. Placidie, ne voulant pas se contenter comme tant d'autres de sa seule bénédiction, usa de son autorité impériale et se saisit du reliquaire qu'il portait toujours à son cou. Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, prit sa coule[1] et son cilice. Les six autres évêques se partagèrent le modeste

1. En latin *cuculla*, habit monastique avec capuchon.

héritage; l'un eut le pallium qu'il avait reçu du pape Célestin, lors de son premier voyage en Grande Bretagne comme légat apostolique; au second échut sa ceinture; deux autres se partagèrent sa tunique et les deux derniers son *sagulum*, sorte de manteau militaire qui lui servait de couverture de lit.

Après ce partage, chacun s'empressa de préparer les funérailles et rivalisa d'ardeur et de générosité pour honorer dignement le grand évêque. L'impératrice fit faire un cercueil en bois de cyprès, beaucoup plus résistant que le chêne, et donna les habits et ornements pontificaux dont le saint corps devait être revêtu selon l'ancienne coutume de l'Eglise, et les draps de soie semés des aigles impériales destinés à recouvrir la bière et le char funèbre [1]. Acolius, chambellan de l'Empereur, voulut témoigner sa gratitude à son bienfaiteur en prenant à sa charge toutes les dépenses de l'embaumement. Saint Pierre Chrysologue lava le corps, l'embauma et le revêtit des habits pontificaux, assisté des six évêques dont nous avons parlé, et fit la cérémonie du deuil, en présence de Leurs Majestés Impériales, de tout le clergé, du Sénat et du peuple de la ville et des environs.

Enfin, l'Empereur Valentinien III fournit les chars et les hommes pour conduire et accompagner les saintes reliques jusqu'à Auxerre, et remit aux clercs de Germain une grosse somme d'argent pour que rien ne manquât à la solennité du convoi.

De fait, l'humble Germain, devenu, comme plus tard François d'Assise, le pauvre de Jésus-Christ, eut, pendant deux mois, les funérailles les plus triomphales dont l'histoire ait gardé le souvenir.

1. L'un de ces draps est aujourd'hui encore conservé à Auxerre, d'après la plupart des historiens. Cf. p. 176, l'opinion de M. QUANTIN.

Les six évêques voulurent accompagner le corps et continuèrent les cérémonies funèbres, la psalmodie et l'office divin durant le voyage; ils étaient assistés d'un certain nombre de prêtres et de personnes pieuses, parmi lesquelles les fidèles gardes-malades du saint évêque et une de leurs compagnes nommée Maxime. « Ce ne fut, écrit Constance, qu'une longue procession jusque dans les Gaules. »

Dès que le cortège était en vue, le clergé des villes et des bourgs importants venait au-devant de lui et se chargeait de la psalmodie, tandis que les fidèles accouraient et suivaient le plus loin possible, sur la route du retour, les restes mortels de l'évêque gaulois.

De nombreux miracles se produisirent pendant ce voyage; l'un des plus remarquables fut celui de Plaisance. Le cortège y étant arrivé en pleine nuit, le corps fut déposé dans l'église. Tandis qu'on récitait les prières liturgiques, une dame de la ville, paralysée de tous ses membres, demanda qu'on la plaçât sous le cercueil. Elle y demeura étendue toute la nuit. Quand on vint de grand matin reprendre le corps, elle se leva parfaitement guérie et, au grand étonnement du peuple, elle suivit à pied le char funèbre jusqu'aux portes de la ville.

Dans les Gaules, ce furent des honneurs plus grands encore. Le prêtre Saturnius, à qui le saint avait confié son diocèse, en partant pour l'Italie, était venu d'Auxerre avec d'autres membres du clergé et rencontra le cortège dans les Alpes, au lieu où fut bâtie depuis une chapelle sous l'invocation de saint Germain, au col actuel du Petit-Saint-Bernard. Les six évêques leur remirent le précieux dépôt et le voyage continua, plus triomphal encore, car « les populations, nous dit Constance, joignaient l'amour au respect pour celui qu'elles regardaient déjà comme le patron des Gaules ». Trente ans après, au temps

où écrivait l'historien, il témoigne que l'itinéraire suivi par Germain à l'aller ou au retour était partout jalonné de chapelles et de croix [1].

Des messagers volontaires annonçaient d'avance de village en village l'approche du convoi, et « le peuple accourait de toutes parts, chacun voulant rendre hommage au saint à sa manière. Les uns aplanissaient les routes, brisaient les rochers, rétablissaient les ponts; d'autres se chargeaient des dépenses nécessitées par ces travaux; ceux-ci chantaient les psaumes; ceux-là courbaient leurs épaules pour porter le saint corps, lorsqu'on le déposait dans les églises. Et c'était alors, autour du catafalque, une profusion de flambeaux dont les lumières multipliées luttaient avec la clarté du soleil [2] ».

A Vienne, Germain tint une promesse qu'il avait faite deux mois auparavant à un prêtre nommé Sévère, venu

1. *Vita Germani*, 30. — On songe involontairement au jalonnement de la chevauchée de sainte Jeanne d'Arc, inaugurée en 1929, à la joie de tous les Français, par des bornes et des inscriptions commémoratives. Au Ve siècle, on préférait des chapelles et des croix.

M. le Docteur Gal et M. Vaudey ont retrouvé en 1845 l'itinéraire suivi par le cortège, d'après l'emplacement des églises, chapelles ou oratoires élevés en son honneur et dont beaucoup subsistent encore aujourd'hui. Il serait passé à Novare, Verceil, Saint-Germain, Quinto, Borgo-Franco, Bard, Arnad, Montjavet, Saint-Vincent, Chambave, Aoste, Aimaville, La Balme, La Colonne-Joux, Petit-Saint-Bernard. « Ce fut sans doute dans le trajet de La Balme à La Thuile, à Pontserrand et même jusqu'à Villard-de-Scéz (où se trouve le hameau de Saint-Germain) que les populations accourues en foule pour vénérer le grand thaumaturge, brisaient les rochers, aplanissaient les obstacles des chemins, réparaient les ponts et portaient le corps; car ce passage devait être alors, comme il est encore aujourd'hui, des plus difficiles à traverser. » Dom Fournier, *Description des saintes grottes de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre*. Nouvelle édit., 1846. *Note sur le culte de saint Germain en France et en Italie*, p. 119.

2. *Vita Germani*, 45.

des Indes dans les Gaules. Celui-ci achevait alors de bâtir une église dédiée à saint Etienne et, pour répondre à sa demande instante, l'évêque d'Auxerre lui avait promis d'assister à la dédicace. Or, le jour même de la cérémonie, le corps du saint arriva à Vienne et fut déposé dans la nouvelle église, où il demeura pendant toute la solennité. Ce fait produisit une profonde impression dans toute la région [1].

Les vierges de Ravenne qui avaient voulu suivre le cortège jusqu'à Auxerre ne purent toutes supporter les fatigues d'un si long voyage accompli pendant les fortes chaleurs de l'été. Magnantia, après avoir fait plus de deux cents lieues à pied, fut contrainte de s'arrêter dans le Morvan, non loin d'Avallon, à quinze lieues d'Auxerre, en proie à une fièvre, à laquelle elle succomba le 26 novembre. Les miracles qui se firent à son tombeau amenèrent la construction d'une église qui possède encore ce tombeau orné de bas-reliefs du XII^e^ siècle et donna son nom au bourg actuel de Sainte-Magnance [2]. Palladia mourut le 8 octobre à quatre lieues d'Auxerre et fut inhumée dans l'église qui a donné naissance au village de Sainte-Pallaye. Sainte Camille, enfin, touchait presque au but, lorsqu'elle rendit sa belle âme à Dieu à Escolives, près d'Auxerre, et l'on éleva aussi une église sur son tombeau, qui devint célèbre par d'insignes miracles. Seules, sainte Porcaire et sainte Maxime assistèrent aux funérailles à Auxerre et vécurent longtemps encore dans le rayonnement de la sainteté de Germain, en se sanctifiant elles-mêmes de plus en plus jusqu'à leur mort [3].

1. ADON DE VIENNE, *Chroniques, Aetat. VI.*

2. Ms. Augustod, *De Vita S. Magnantiae,* cité par Dom VIOLE, *op. cit.,* p. 142.

3. Sainte Maxime vécut à Auxerre et fut inhumée dans l'église de Saint-Germain. Sainte Porcaire se bâtit un ermitage

Enfin, le convoi funèbre arriva dans la ville épiscopale cinquante-trois jours après la mort du saint, le 22 septembre, en la fête de saint Maurice. Cette coïncidence fut très remarquée. L'évêque d'Auxerre, lui-même ancien chef militaire, portait en effet une dévotion très spéciale à ce saint martyr et à ses compagnons; il leur avait élevé une église ou un oratoire dans une de ses propriétés, pour honorer plus dignement leurs reliques, et y avait choisi le lieu de sa sépulture.

Mais il fallut, avant de l'ensevelir, satisfaire à la dévotion des fidèles. Le saint corps fut porté en triomphe dans toutes les rues d'Auxerre et exposé dans l'église cathédrale, où le concours du peuple fut si universel et la foule venue de diverses régions des Gaules si nombreuse que, ne pouvant plus la loger dans la ville, le clergé et les magistrats furent contraints d'avancer les obsèques et de les célébrer le premier octobre.

Ce jour-là, les restes mortels de saint Germain furent solennellement transportés de l'église cathédrale à l'église Saint-Maurice. Le cercueil en bois de cyprès fut placé dans un cercueil de pierre, et c'est là, autour de ce tombeau, célèbre dans toutes les Gaules par ses miracles, que commencèrent le culte et la gloire posthume de saint Germain d'Auxerre.

dans les forêts sur les bords du Serein, à quelques lieues d'Auxerre; à sa mort l'ermitage devint une église qui lui fut dédiée, et plus tard la célèbre abbaye de Pontigny s'installa dans ce lieu déjà sanctifié.

CHAPITRE XVIII

LA GLOIRE POSTHUME DE SAINT GERMAIN.

Le tombeau de saint Germain, centre de dévotion. — Vingt-sept évêques et de grands personnages veulent reposer auprès de lui dans les « saintes grottes ». — La dévotion de sainte Clotilde envers saint Germain devient traditionnelle dans la monarchie française. — Pépin le Bref, Charlemagne, Charles le Chauve. — L'église Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du Louvre. — Saint Martin à Auxerre au IX^e siècle. — L'abbaye bénédictine de Saint-Germain d'Auxerre. — Ses maîtres et ses élèves. — Elle donne à l'Eglise le pape Urbain V. — Les Huguenots à Auxerre en 1567. — Le pillage et l'incendie. — Les reliques de saint Germain. — Conclusion.

Les dimensions de ce petit livre ne nous permettent pas de décrire cette gloire. Dès le IX^e siècle, Héric, le savant moine de l'abbaye bénédictine de Saint-Germain d'Auxerre consacrait deux volumes au récit des merveilles déjà opérées à cette époque par l'intercession de saint Germain.

Bornons-nous à signaler quelques dates historiques et à montrer brièvement le caractère national du culte de saint Germain.

Nous ne saurions certes nous étonner que vingt-sept évêques d'Auxerre, parmi lesquels on compte seize saints et cinq bienheureux, aient voulu reposer auprès de celui qui avait été leur modèle et leur guide dans l'épiscopat. Mais comment ne pas signaler l'acte de sainte Clotilde

venant de Bourgogne à Auxerre en 492, immédiatement avant son mariage à Soissons, afin de mettre sous la protection de saint Germain ses projets et ses vœux pour la conversion de Clovis et, pour être plus sûrement exaucée, ordonnant de construire sur son tombeau une somptueuse basilique dédiée à saint Germain, basilique qu'elle confie à des moines qui, bientôt, suivront la règle de saint Benoît et feront de leur abbaye l'une des plus célèbres du monde, et avec ses professeurs et ses trois mille étudiants, l'un des centres intellectuels de la France et de l'Europe?

La reine Clotilde, qui jouit, quinze ans durant, de l'intimité de sainte Geneviève et dut bien souvent s'entretenir avec elle de l'illustre évêque d'Auxerre, sut transmettre à ses descendants cette dévotion qui fut toujours de tradition dans la monarchie française.

Ses fils l'imitent et, tandis que Childebert fait bâtir à Angers en 533 une magnifique église en l'honneur de saint Germain, Clotaire I^er^ enrichit le saint tombeau d'une voûte d'argent doré qui dura jusqu'à l'époque de Charles le Chauve. Mérovée, fils de Chilpéric, poursuivi par la haine de Frédégonde, vient chercher asile en 576 au tombeau de saint Germain et y reste deux mois. Pépin le Bref, pour reconnaître les services rendus à l'Eglise et à l'Etat par l'abbaye bénédictine, où trois mille jeunes gens, clercs et laïques, étaient élevés, accorde aux religieux la permission d'avoir quatre bateaux pour aller sur toutes les rivières du royaume chercher le sel et les autres provisions du monastère et les amener à Auxerre sans payer d'impôt. Charlemagne et Louis le Débonnaire confirment ce privilège et font construire divers monastères en l'honneur de saint Germain [1].

1. Charlemagne, en particulier, fait bâtir le monastère de Saint-Germain de Montfaucon.

Quant à Charles le Chauve, il vient trois fois à Auxerre, deux fois en 841, une fois en 859, recommande à saint Germain ses difficultés avec ses frères Louis le Germanique et Lothaire, et assiste aux deux translations du corps, la première dans un lieu plus décent de la même basilique (1er septembre 841), la seconde dans les « saintes grottes » qui forment la crypte de la nouvelle église bâtie par Conrad, son oncle maternel (859). Il voulut porter le cercueil avec les plus grands personnages de sa suite, le fit ouvrir et contempla avec admiration le corps du saint, les habits et les suaires donnés par l'impératrice Placidie, le tout en parfait état de conservation. Plusieurs miracles furent opérés à l'occasion de ces translations [1].

L'Empereur Lothaire fit élever ses enfants à l'abbaye de Saint-Germain et Lothaire, fils de Charles le Chauve, choisit sa sépulture auprès du tombeau du saint, de même que Othon et Henri, ducs de Bourgogne, frères de Hugues Capet et beaucoup d'autres princes de la famille royale.

Notons encore que saint Germain, dès le IXe siècle, est le patron de la paroisse parisienne des rois de France, Saint-Germain-l'Auxerrois, qui possède des reliques insignes; qu'il est le patron des églises de leurs châteaux de Saint-Germain-en-Laye et de Fontainebleau, bâties par le roi Robert le Pieux, fils de Hugues Capet.

Signalons enfin qu'au moment des invasions normandes, au IXe siècle, les habitants de Tours, craignant le pillage, transportent le corps de saint Martin à Auxerre, auprès

1. On fit alors un procès-verbal et l'on constata que « saint Germain était de taille médiocre, ni trop grand ni trop petit, mais bien proportionné, d'un visage beau et attrayant, toutefois plein de majesté, portant je ne sais quoi de divin sur son front, qui le faisait respecter de tous ceux qui l'approchaient. Sur la fin de ses jours, il avait les cheveux gris et vénérables. » Dom Viole, *op. cit.*, édit. de 1656, p. 149.

de celui de saint Germain [1] et que pendant trente-trois ans les deux grands patrons de la France voient accourir à leur tombeau les foules qui viennent les honorer et les invoquer. Auxerre est alors sans contredit le premier des pèlerinages français [2].

Les Tourangeaux eurent ensuite beaucoup de peine à recouvrer les reliques de saint Martin, le Vénérable Wibaud, évêque d'Auxerre, refusant de les leur rendre, « attendu qu'il avait trouvé son diocèse en possession de ce trésor, lors de sa promotion à l'épiscopat ». Il fallut qu'Ingelgérius, comte du Gâtinais et d'Anjou, levât des troupes et vînt les réclamer les armes à la main, pour obtenir satisfaction.

Cependant chaque siècle ajoute quelque chose à la gloire extérieure de saint Germain. Le baptistère de la ville est transporté auprès de son tombeau; des constructions nouvelles sortent de terre. L'église commencée par Conrad, sous Charles le Chauve, rivalise bientôt avec les plus belles cathédrales, tandis que tout autour s'élèvent des bâtiments considérables, abritant le monastère et les écoles qui répondent si bien aux préoccupations

1. Mgr DUCHESNE, *Liber Pontificalis*, t. II, p. 226.

2. Un jeune archéologue auxerrois, M. René LOUIS, parcourant les cryptes de l'abbaye, a découvert en 1927, sous le badigeon moderne qui les recouvrait, des fresques du IXe siècle à peu près intactes. Nous pouvons donc nous représenter l'atmosphère religieuse des « saintes grottes » à cette époque. Les fresques les mieux conservées représentent le martyre de saint Etienne.

Près du tombeau de saint Germain, un *graffito* du XIe siècle, gravé à la pointe sur un pilier de la crypte et jusqu'ici inédit, traduit le cri d'âme d'un humble pèlerin qui demande au saint de l'arracher à la terre et de l'emporter vers Dieu :

NOS FERAT AD SVPEROS [Sanctus Germanus]
CELICVS MODO.....

M. René LOUIS, qui nous a communiqué ce *graffito*, a publié en 1927 un guide intitulé : *L'abbaye Saint-Germain d'Auxerre et ses cryptes.*

liturgiques, théologiques et intellectuelles qui avaient été celles de saint Germain. Des milliers d'étudiants viennent successivement entendre les leçons d'Héric, puis de Remy, gloire des écoles d'Auxerre, de Reims et de Paris, maître de saint Odon, plus tard abbé de Cluny, d'Heldéric, peintre et poète, d'Hucbald, le fameux musicien. L'historien Raoul Glaber, Gerbert, le plus savant homme de son siècle qui devint pape sous le nom de Silvestre II, saint Thomas Becket, y viennent étudier; et aussi Guillaume de Grimoard, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, qui, en 1362, sans avoir été cardinal, fut élu pape et ceignit la tiare à Avignon sous le nom d'Urbain V. Il fonda, à Montpellier, un monastère en l'honneur de saint Germain et de saint Benoît, et y déposa une relique insigne envoyée d'Auxerre.

La plupart des églises et des monastères qui se fondaient, en France et à l'étranger, sous l'invocation de saint Germain — et Dieu sait s'ils étaient nombreux — demandaient des reliques à l'abbaye auxerroise; cependant la plus grande partie du corps demeurait au lieu de sa sépulture dans une châsse richement ornée. La guerre de Cent ans avait respecté l'abbaye [1]. Il fallut les guerres

1. Jeanne d'Arc, dans sa chevauchée de Vaucouleurs à Chinon pour aller trouver le Roi, s'arrêta le dimanche 27 février 1429, à Auxerre, venant de Pothières. Malgré le danger qu'elle courait d'être arrêtée par les Bourguignons, elle assista à la messe « dans la grande église » d'Auxerre et y communia. Pénétra-t-elle dans la crypte de saint Germain et vénéra-t-elle le saint tombeau? Les avis sont partagés. Il paraît plus probable, en l'absence de textes précis, que, pour moins attirer l'attention, la jeune vierge, portant des habits d'homme, se mêla à la foule dans la cathédrale, évita l'abbaye fortifiée et gardée et se hâta de remonter à cheval avec ses compagnons. Un texte contemporain parle du passage à Auxerre, ce jour-là, de six paysans qui voyageaient pour faire du commerce, parmi lesquels un jeune homme d'une quinzaine d'années. Il s'agit évidemment de Jeanne d'Arc.

de religion pour voir profaner, après onze siècles de vénération, les restes mortels de saint Germain. En 1567, le 27 septembre, les huguenots, tandis que les habitants d'Auxerre étaient occupés aux travaux de la vendange, s'emparèrent de la ville, pillèrent et saccagèrent les églises et les monastères, dont ils profanèrent les reliques et incendièrent l'abbaye de Saint-Germain et son admirable bibliothèque, que ses nombreux manuscrits rendaient l'une des plus riches de l'Europe.

Que devinrent, au cours de cet horrible attentat, les reliques de saint Germain?

Cette question est pour l'historien l'une des plus difficiles à éclaircir. De longs mémoires, des volumes même lui ont été consacrés. Voici à quelles approximations, disons mieux, à quelle certitude morale, il est possible d'arriver.

Nous savons, d'une part, que les Huguenots, en s'emparant des châsses honorées dans les églises d'Auxerre, étaient plus tentés par l'or et les pierres précieuses qui les ornaient que par les reliques elles-mêmes qui n'avaient pour eux aucune valeur marchande; aussi, dans le pillage et l'incendie des églises, vidèrent-ils le plus souvent les châsses de leur contenu, qu'ils répandirent sur le pavé même du sanctuaire, afin d'emporter seulement ce qui représentait pour eux une richesse matérielle. C'est ainsi que treize charrettes remplies d'objets précieux d'orfèvrerie furent conduites aux environs de la ville, où les voleurs sacrilèges se partagèrent le fruit de leurs rapines. L'un d'eux, le capitaine Loron de la Maison-Blanche, se serait emparé de la châsse et l'aurait fait cacher dans un jardin pour s'en approprier plus tard l'or et les pierreries; il aurait tué ensuite l'ouvrier qui aurait creusé la fosse, pour être sûr de son silence; mais une petite domestique de dix à onze ans, nommée Claudine Ravier, autre

témoin du fait, menacée de mort et la langue meurtrie au point qu'elle fut plusieurs mois sans pouvoir parler, aurait raconté dans sa vieillesse ce qui s'était passé. Aujourd'hui, certains historiens croient que « la châsse est encore cachée à la même place mystérieuse, car le capitaine de la Maison-Blanche périt dans une escarmouche, sans avoir jamais pu venir reprendre son riche butin [1] ».

Mais, d'autre part, le jour de l'incendie de l'abbaye de Saint-Germain, des catholiques fervents, qui avaient assisté, impuissants, au pillage, ramassèrent des ossements de la châsse du Saint, les gardèrent précieusement et, en 1607, les remirent à Dom Martin, abbé de Saint-Marien, qui jouissait à Auxerre d'une grande réputation de sainteté. Celui-ci reçut ces reliques, les plaça dans le trésor de son église, dans un coffre fermant à clef, avec le billet suivant écrit de sa main : « Ces ossements m'ont été remis en main par gens pieux, me disant estre des reliques de la châsse de saint Germain, et qu'ils les avoient ramassées sur le pavé de l'église de Saint-Germain, à l'heure que les Huguenots ruinèrent les châsses d'icelle église, en l'an mil cinq cent soixante et sept. Fait 1607 [2]. »

Pendant plusieurs siècles, ces reliques ne furent pas livrées à la vénération des fidèles sous le nom de saint Germain, dans la crainte que des ossements d'autres saints ne fussent mélangés à ceux du saint. En 1883, un mémoire du chanoine Cartier fut soumis à la Congrégation des Rites qui admit qu'on pouvait conclure à une certitude morale de l'identité. En effet, les témoignages des médecins et des chirurgiens constataient que tous les ossements

1. Cf. *Mémoire pour la vérification des reliques prétendues de saint Germain, trouvées en 1717 dans l'abbaye de Saint-Marien d'Auxerre.* Paris, 1754, et Jacques de NOIRMONT, *L'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre et ses « saintes grottes ». Figaro,* 2 septembre 1928.

2. *Mémoire...,* p. 55.

avaient appartenu à un corps embaumé, de grandeur moyenne, et que ceux qui manquaient étaient précisément ceux qu'on savait avoir été donnés, avant 1567, à diverses églises dédiées à saint Germain. C'est pourquoi le 11 mai 1893, ces reliques furent transférées dans la châsse actuelle, conservée en l'église Saint-Eusèbe [1].

Les historiens auxerrois du XVI[e] et du XVII[e] siècle s'étendent avec beaucoup de détails sur les terribles châtiments que Dieu infligea aux profanateurs. Nous ne pouvons nous y arrêter, pour éviter de grossir ce volume au delà des limites permises.

Mais Auxerre possède encore d'autres reliques de saint Germain : une tunicelle de soie provenant de Ravenne et gardée précieusement à la cathédrale; un grand drap de soie, semé d'abeilles et d'aigles impériales, communément appelé le suaire de saint Germain, attribué par Lebeuf à un don de l'impératrice Placidie, et considéré aujourd'hui, à la suite de M. Quantin qui changea lui-même d'opinion, comme datant de la translation faite par Charles le Chauve, en 859; et, en outre, quelques ossements, un doigt en particulier; et enfin le tombeau de pierre, où le corps a été longtemps enfermé, et dans ce tombeau ses cendres avec des fragments notables du premier cercueil de cyprès.

Les bâtiments incendiés en 1567 furent reconstruits, mais l'abbaye ne connut plus sa gloire ancienne. Les savants bénédictins qu'elle abritait depuis tant de siècles furent chassés par la Révolution, et l'abbaye, vide depuis vingt ans, fut affectée sous le premier Empire, en 1811, à un Hôtel-Dieu, laïcisé depuis 1880.

1. Nous devons plusieurs de ces renseignements à M. le chanoine CHARTRAIRE, le savant érudit sénonais. Cf. sur la question des reliques : Dom VIOLE, LEBEUF, Dom VIDAL, Dom FOURNIER, les Bollandistes et le *Mémoire* cité ci-dessus.

La ville d'Auxerre se doit à elle-même, elle doit au respect et à la fierté de son grand et noble passé, de rendre au culte catholique l'église et le tombeau du plus illustre de ses enfants, officiellement honoré, avec une messe et un office propres, par quarante-huit diocèses de France et par tous les diocèses d'Angleterre, et patron de milliers de paroisses en France et à l'étranger.

*
**

Haut fonctionnaire de l'Empire romain, puis évêque et défenseur de la cité, bienfaiteur insigne de la région d'Auxerre, de l'Armorique, de la Grande Bretagne, préoccupé des intérêts spirituels et temporels des peuples, saint Germain fut un des derniers représentants de la civilisation romaine en Gaule, avant la ruine de cette civilisation par les Barbares. Il vécut des temps tragiques et vit approcher la fin d'un monde.

Mais la vie continue, malgré les catastrophes. Peu à peu se préparait l'avènement des nationalités européennes, issues de l'écroulement de l'Empire romain et enfantées dans le sang et la douleur des invasions meurtrières. Au milieu de ce chaos désordonné qui, peu à peu, devient de l'ordre, dans cette Gaule romaine si éprouvée qui, peu à peu, devient la France, une force est restée debout, l'Eglise. C'est elle qui montre aux Barbares le parti qu'ils peuvent tirer de ce qui reste de la civilisation romaine, et prépare les temps nouveaux. Si quelque chose meurt, si les cadres antiques disparaissent, il y a quelque chose qui ne meurt pas, c'est la force spirituelle détenue par les évêques; elle dompte les fiers Sicambres et leur fait adorer ce qu'ils ont brûlé et brûler ce qu'ils ont adoré. Elle est le levain qui soulève la masse et prépare la réadaptation des vainqueurs et des vaincus à des formes nou-

velles d'existence. « Les évêques font la France, comme les abeilles leur ruche. »

Du fond de son tombeau d'Auxerre, saint Germain, l'évêque gallo-romain, continue à agir sur la société nouvelle. Il agit par sainte Geneviève, sa fille spirituelle, sur sainte Clotilde et sur Clovis et préside ainsi, en quelque sorte, à cette transformation prodigieuse et à la naissance de la France.

Les siècles succèdent aux siècles; mais le souvenir des vertus et des bienfaits d'un tel apôtre ne s'efface point. Peuples et rois accourent à Auxerre invoquer le saint national dont la France ne saurait sans déchoir laisser le culte exclusif à la Bretagne et au Pays de Galles. La paroisse royale de Saint-Germain l'Auxerrois à Paris et les chapelles des châteaux de Saint-Germain-en-Laye et de Fontainebleau proclament officiellement la dévotion française à saint Germain, et, de nos jours, la France qui ne renie aucune de ses gloires, et Paris qui jadis vit le saint dans ses murs, restent fidèles à sa grande mémoire.

BIBLIOGRAPHIE

Vita Germani, episcopi Autissiodorensis, auctore Constantio, dans *Monumenta Germaniae Historica, Script. Rer. Merov.*, t. VII, 1919.

Vita Lupi, episcopi Trecensis, ibid.

Vita sancti Amatoris, episcopi Autissiodorensis, auctore Stephano Africano, dans *Bibl. Hist. de l'Yonne* publiée par Duru, 1850, t. I, 135-160.

Vita Genovefae, dans M. G. H., Script., R. M., t. III, et dans Vidieu, *Sainte Geneviève, patronne de Paris,* Appendice, Paris, 1884.

Vita antiqua Samsonis, publiée par Dom Plaine, 1887.

Vita Pauli Aureliani dans *Revue celtique*, t. V, pp. 419-458.

Vie de saint Iltud, dans *Vie des Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau.

Vie de saint Hilaire, évêque d'Arles, dans *Hist. littér. de la France,* t. II.

Analecta Bollandiana, t. XXIII, p. 101, et *les Bollandistes.*

Allard (Paul), *Saint Sidoine Apollinaire,* Paris, 1909.

Augustin (Saint), *De gestis Pelag. — Epist.*, XXXV.

Batiffol (Mgr), *Saint Grégoire le Grand*, Paris, 1928.

Bède, *Chronica,* M. G. H., XIII.

— *Hist. ecclés.*, édit., Plummer, Oxford, 1896.

Bury, *The life of Saint Patrick and his place in history,* Londres, 1905.

Duchesne (Mgr), *Liber Pontificalis,* t. II.

— *Fastes épiscopaux de l'anc. Gaule,* t. II.

— *Nennius retractatus,* dans *Revue celtique,* t. XV et XVII, Réponse à Zimmer, *Nennius vindicatus. La Vie de sainte Geneviève, Biblioth. de l'École des Chartes,* 1893, t. LIV; *Bulletin critique,* 5 sept. 1897.

CABROL (Dom), *Celtiques* (*Liturgies*), dans *Dict. d'Arch. et de Liturgie.*

CHEVALIER (Jacques), *Essai sur la formation de la nationalité et les réveils religieux au pays de Galles*, Paris, 1923.

Congrès scientifique de France, 25e session tenue à Auxerre en septembre 1858, t. II, 1859. *Mémoires sur saint Germain.*

FOURNIER (Dom), *Description des saintes grottes de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre*, nouv. édit., 1846.

FREPPEL (Mgr), *Panégyrique de saint Germain d'Auxerre*, dans *Œuvres*, Paris, 1896, t. II.

GILDAS, *De Excidio et Conquestu Britanniae*, M. G. H., XIII.

GIRALDUS CAMBRENSIS, *Descriptio Cambriae*, I, dans *Opera*, Rer. Brit. Script., VI.

GOUGAUD (Dom), *Les Chrétientés celtiques*, Paris, 1911.

GOUILLOUD, *Vie de saint Germain d'Auxerre par le prêtre Constance de Lyon*, Paris, 1874.

GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum.* — *Liber de Gloria Confessorum*, c. 41. — De Miraculis sancti Juliani, c. 21.

HÉRIC, *Vitae S. Germani libri VI.* M. G. H. *Poetae Latini Aevi Carolini*, t. III. — *De Miraculis S. Germani libri II*, Migne, *P. L.*, t. CXXIV.

JÉROME (Saint), *Lettre à Ctésiphon.* — *Dialogues contre les Pélagiens.* — *Comment. in Jerem.* Migne, *P. L.*, XXIV.

JULLIAN (Camille), *Histoire de la Gaule*, t. VII et VIII.

KURTH (Godefroy), *Études franques*, t. II.

LACTANCE, *De morte persecutorum*, XXIII.

LAVISSE, *Histoire de France*, t. I. *La Gaule.*

LEBEUF (Abbé), *Mémoires concernant l'hist. ecclés. et civile d'Auxerre*, Paris, 1743.

LENAIN DE TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, Paris, 1711, t. XV.

LEVISON (W.), *Bischof Germanus von Auxerre und die Quellen zu seiner Geschichte*, dans *Neues Archiv. der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde.* Hannover und Leipzig, 1903, t. XXIX.

LOT (Ferdinand), *Les migrations saxonnes en Gaule et en Grande Bretagne*, *Revue Hist.*, mai-juin 1915. — *Benli, Hors et Vortiger. La conquête de la Grande Bretagne par les Saxons.* Mélanges Bémont, pp. 1-19. Paris, 1913. — *L'émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère*, Rennes, 1883. — *De la valeur historique du* De Excidio Britanniae *de Gildas* dans *Mélanges... Gertrude Schœpperle*, 1926.

Mémoire pour la vérification des reliques prétendues de saint Germain, évêque d'Auxerre, trouvées en 1717 dans l'Abbaye de saint Marien d'Auxerre. Paris, M. DCC. LIV.

NARBEY (abbé), *Étude critique sur la vie de saint Germain d'Auxerre*, dans *Bulletin du Comité d'Hist. et d'Archéol. du diocèse de Paris*, oct. 1883.

NENNIUS, *Historia Brittonum*. — *Vita Patricii*, M. G. H., XIII.

— *Notitia dignitatum*, édit., O. Seeck.

PROU (Maurice), *La Gaule mérovingienne*, Paris, 1897.

PROSPER D'AQUITAINE, *Chronicon*, M. G. H., édit. Mommsen, IX. — *Contra Collatorem*, Migne, *P. L.*, t. LI.

RÉGNIER, *Saint Léon le Grand*, Paris, 1910.

RIGUET, *Saint Patrice*, Paris, 1911.

RIVET (Dom), *Histoire littéraire de la France*, t. II.

SALVIEN, *De Gubernatione*.

SULPICE SÉVÈRE, *Vie de saint Martin et Dialogues sur les miracles de saint Martin*, édités par Paul MONCEAUX, de l'Institut, Paris, 1926.

USHER, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitatis Historia*, 1639.

VIOLE (Dom), *La Vie, les Vertus et les Miracles du grand saint Germain, évêque d'Auxerre*, Paris, M. DC. LVI.

VORAGINE (Jacques de), *La Légende dorée*, Paris, 1902. (*Saint-Germain d'Auxerre*, t. II.)

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE DE S. G. MGR BAUDRILLART..... 3

CHAPITRE PREMIER

LA GLOIRE DE CE MONDE. — LA JEUNESSE ET L'AGE MUR.

La naissance. — Les études à Autun et à Rome. — L'avocat. — Son mariage à Rome. — La carrière des honneurs. — Le duc d'Armorique et de Belgique 7

CHAPITRE II

LE DUEL ENTRE LA NATURE ET LA GRACE. LES TRIBULATIONS D'UN CHASSEUR.

Le gouvernement du duc Germain. — Le « chasseur farouche ». — L'incident du poirier d'Auxerre. — La colère du duc. — Le voyage de saint Amateur à Autun. — L'ordination à Auxerre. — Germain dompté par la grâce 13

CHAPITRE III

GERMAIN ÉVÊQUE (7 JUILLET 418).

Le prêtre Germain. — La mort de saint Amâtre sur son trône épiscopal. — Ses funérailles. — L'élection de Germain (1er juin 418). — Sa consécration (7 juillet 418)..... 23

CHAPITRE IV

LA VICTOIRE DE LA GRACE. LA SAINTETÉ HÉROÏQUE. L'ASCÈTE ET L'HOMME D'ACTION.

I. L'ascète. — Le converti prend à la lettre l'Evangile. — Le pauvre de Jésus-Christ. — Que devint Eustachia? — Le jeûne et la pénitence de Germain. — II. L'homme d'action. — Le constructeur d'églises, d'écoles et de monastères. — Le monastère des saints Cosme et Damien. — Les voyages apostoliques et les disciples de saint Germain..... 29

CHAPITRE V

LE THAUMATURGE DES GAULES.

L'hagiographe Constance. — Le mérite de la *Vita Germani*. — Elle servit de modèle à beaucoup de Vies de saints. — La légende de saint Germain. — Les miracles racontés par Constance. — Le rôle des possédés. — Le collecteur Janvier. — La maison hantée. — Les coqs qui avaient perdu la voix. — Un morceau rapporté : La conversion de saint Mamertin. — Réflexions sur les miracles..... 43

CHAPITRE VI

L'APPEL DE LA BRETAGNE CATHOLIQUE. GERMAIN LÉGAT DU PAPE (429).

Les origines du christianisme en Grande Bretagne. — L'Eglise bretonne au v^e^ siècle. — Péril extérieur : les invasions saxonnes. — Péril intérieur : le pélagianisme. — Ce qu'était Pélage. — Son activité pour propager partout sa doctrine. — Ses adversaires : saint Augustin et saint Jérôme. — L'Eglise bretonne menacée appelle au secours. — Saint Germain légat du Saint-Siège. — L'importance historique du fait. — Saint Loup l'accompagne. — Départ de la Mission (429)..... 57

CHAPITRE VII

LA VOCATION DE SAINTE GENEVIÈVE.

L'arrêt à Nanterre. — La prédication de Germain. — Il discerne la vocation de Geneviève. — None et

Vêpres à l'église de Nanterre. — Germain bénit Geneviève et lui laisse un souvenir de cet événement 73

CHAPITRE VIII

LE TRAVAIL APOSTOLIQUE DE SAINT GERMAIN EN GRANDE BRETAGNE

La mauvaise traversée. — Germain convoque un concile. — La « grande mission ». — Les prédications des missionnaires. — Les Pélagiens s'agitent. — La conférence contradictoire de Verulam. — Le triomphe de l'orthodoxie. — L'action de grâces au tombeau de saint Alban. — La blessure de Germain 79

CHAPITRE IX

LA VICTOIRE DE L'ALLELUIA.

Les Pictes et les Saxons déclarent la guerre aux Bretons. — Les Bretons demandent le secours de Germain. — Le carême au camp breton. — Germain et Jeanne d'Arc. — Pâques militaires. — Germain « chef de guerre ». — L'embuscade. — *Alleluia!* — La déroute de l'ennemi..... 88

CHAPITRE X

LA POPULARITÉ DE SAINT GERMAIN EN BRETAGNE.

Saint Germain, héros national dans le pays de Galles. — La légende bretonne de saint Germain. — Le cruel roi Benli. — Il refuse de laisser Germain entrer dans sa citadelle pour y prêcher l'Evangile. — Germain baptise un soldat, mis à mort par le tyran le jour du baptême. — Le feu du ciel consume la citadelle. — Germain crée une nouvelle dynastie après avoir baptisé ceux qui ont été hospitaliers envers lui. — Le tyran Guorthigern. — Il trahit la cause nationale et appelle les Saxons. — Il épouse la fille du Saxon Hengist. — Ses scandales. — Germain le dépose et installe sur le trône son fils Ghortemir. — Une messe du IXe siècle à Saint-Germans en Cornwall. — Oxford et Cambridge se disputent saint Germain 93

CHAPITRE XI

LES RÉSULTATS DE LA MISSION EN BRETAGNE.

I. Germain favorise le monachisme. — Les monastères fondés par lui. — Ses disciples : saint Iltud, saint Dubrice, saint Cadoc, saint Brieuc. — Les disciples d'Iltud, saint David et saint Gildas. — Le sens catholique et l'esprit romain des disciples de Germain. — Les Saints et leurs monastères. — L'apostolat en Irlande. — Saint Patrice, disciple de Germain. — II. Les liturgies celtiques. — Le *cursus Scottorum*, venant de saint Marc, et apporté d'Auxerre en Irlande par saint Patrice. — La *Missa Patricii*. — III. Les usages et coutumes du pays de Galles qui remontent à saint Germain. — La Bretagne et l'Irlande, fidèles à la foi de Germain..... 103

CHAPITRE XII

LE VOYAGE A ARLES (ENTRE 432 ET 435).

Le retour à Auxerre. — Les doléances des habitants écrasés d'impôts. — La perception des impôts à cette époque. — Les révoltes des Bagaudes. — Les *defensores civitatis*. — Germain décide d'aller trouver Auxiliaris à Arles. — Il s'arrête à Alésia et visite son ami Sénateur. — Son arrivée à Lyon. — Prédications et miracles. — Le séjour à Arles. — Il obtient d'Auxiliaris la décharge d'impôts. — Son retour par Brioude 119

CHAPITRE XIII

LE CONCILE DE BESANÇON ET LA DÉPOSITION DE CELIDONIUS.

L'affaire de Celidonius. — Hilaire et Germain l'instruisent et se rendent à Besançon. — La déposition de l'Evêque. — Celui-ci en appelle au pape saint Léon qui le rétablit sur son siège et prive saint Hilaire de tous ses droits de métropolitain. — Une constitution de Valentinien III contre saint Hilaire. — Une curieuse lettre d'Auxiliaris. — Saint Léon appelle saint Hilaire « un homme de sainte mémoire »..... 129

CHAPITRE XIV

SAINT GERMAIN VISITE SAINTE GENEVIÈVE A PARIS. LE SECOND VOYAGE EN BRETAGNE (446-447).

Le second appel des Evêques bretons. — Saint Germain entreprend une nouvelle mission avec saint Sévère. — La visite à sainte Geneviève à Paris. — Le vengeur de l'innocence. — L'arrivée en Bretagne. — Situation différente de celle de 429. — Les mesures prises par les missionnaires. — La foi bretonne 135

CHAPITRE XV

SAINT GERMAIN AU SECOURS DE L'ARMORIQUE. IL ARRÊTE GOAR, ROI DES ALAINS (448).

La révolte de l'Armorique. — Aétius ordonne à Goar de ravager cette province. — Germain part seul au-devant du chef barbare. — Il l'arrête avec toute son armée et lui impose un traité. — Il visite ensuite saint Aignan, évêque d'Orléans..... 141

CHAPITRE XVI

LE VOYAGE A RAVENNE (JUIN-JUILLET 448).

Saint Germain a le pressentiment de sa mort prochaine. — Victime de sa charité, il part en juin 448 pour Ravenne. — L'arrêt à Alise : le *Benedicite*. — Il prie à Autun au tombeau de saint Cassien. — Le passage des Alpes. — Un bel acte de charité du vieil évêque. — Le séjour à Milan. — Les miracles. — La guérison de Leporius et l'infidélité du diacre. — L'arrivée à Ravenne 147

CHAPITRE XVII

LE SÉJOUR A RAVENNE. LA MORT (31 JUILLET 448). LE RETOUR A AUXERRE (22 SEPTEMBRE 448).

Un présent de l'Impératrice. — La réponse de Germain. — Les prisonniers délivrés. Le fils de Volu-

sien et le fils adoptif d'Acolius. — Saint Germain annonce sa mort prochaine aux six évêques qui l'accompagnaient dans Ravenne. — La brève maladie. — L'Impératrice le visite. — Il lui demande d'être transporté à Auxerre après sa mort. — Il n'oublie pas sainte Geneviève; les *eulogies*. — Le *dies natalis* (31 juillet). — Le partage de sa succession. — Les funérailles triomphales de Ravenne à Auxerre. — Le chemin jalonné de chapelles, de croix et d'autels. — Les vierges de Ravenne. — Les funérailles à Auxerre (1er octobre 448) 155

CHAPITRE XVIII

LA GLOIRE POSTHUME DE SAINT GERMAIN.

Le tombeau de saint Germain, centre de dévotion. — Vingt-sept évêques et de grands personnages veulent reposer auprès de lui dans les « saintes grottes ». — La dévotion de sainte Clotilde envers saint Germain devient traditionnelle dans la monarchie française. — Pépin le Bref, Charlemagne, Charles le Chauve. — L'église Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse du Louvre. — Saint Martin à Auxerre au IXe siècle. — L'abbaye bénédictine de Saint-Germain d'Auxerre. — Ses maîtres et ses élèves. — Elle donne à l'Eglise le pape Urbain V. — Les Huguenots à Auxerre en 1567. — Le pillage et l'incendie. — Les reliques de saint Germain. — Conclusion 169

BIBLIOGRAPHIE 179

TABLE DES MATIÈRES 183

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1929.

MÊME LIBRAIRIE

Le Catholicisme, des Origines à saint Léon, par Mgr Pierre Batiffol. 4 vol. in-12..... **90** fr. »

On vend séparément :

— **I. L'Église naissante et le Catholicisme.** *Onzième mille.* 1 vol. in-12..... **24** fr. »

— **II. La Paix constantinienne et le Catholicisme.** *Quatrième édition.* 1 vol. in-12..... **24** fr. »

— **III. Le Catholicisme de saint Augustin.** *Quatrième édition.* 1 vol. in-12..... **24** fr. »

— **IV. Le Siège apostolique** (359-451). *Troisième édition.* 1 vol. in-12..... **18** fr. »

La Spiritualité chrétienne, par M. l'abbé P. Pourrat, supérieur du noviciat de Saint-Sulpice, ancien supérieur du grand Séminaire de Lyon. 4 vol. in-12..... **79** fr. »

On vend séparément :

— **I. Des Origines de l'Église au Moyen Age.** *Neuvième mille.* 1 vol. in-12..... **18** fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— **II. Le Moyen Age.** 7e *mille.* 1 vol. in-12..... **18** fr. »

— **III. Les Temps modernes.** 1re Partie : *De la Renaissance au Jansénisme. Cinquième édition.* 1 vol. in-12.. **18** fr. »

— **IV. Les Temps modernes.** 2e Partie : *Du Jansénisme à nos jours. Troisième édition.* 1 vol. in-12..... **25** fr. »

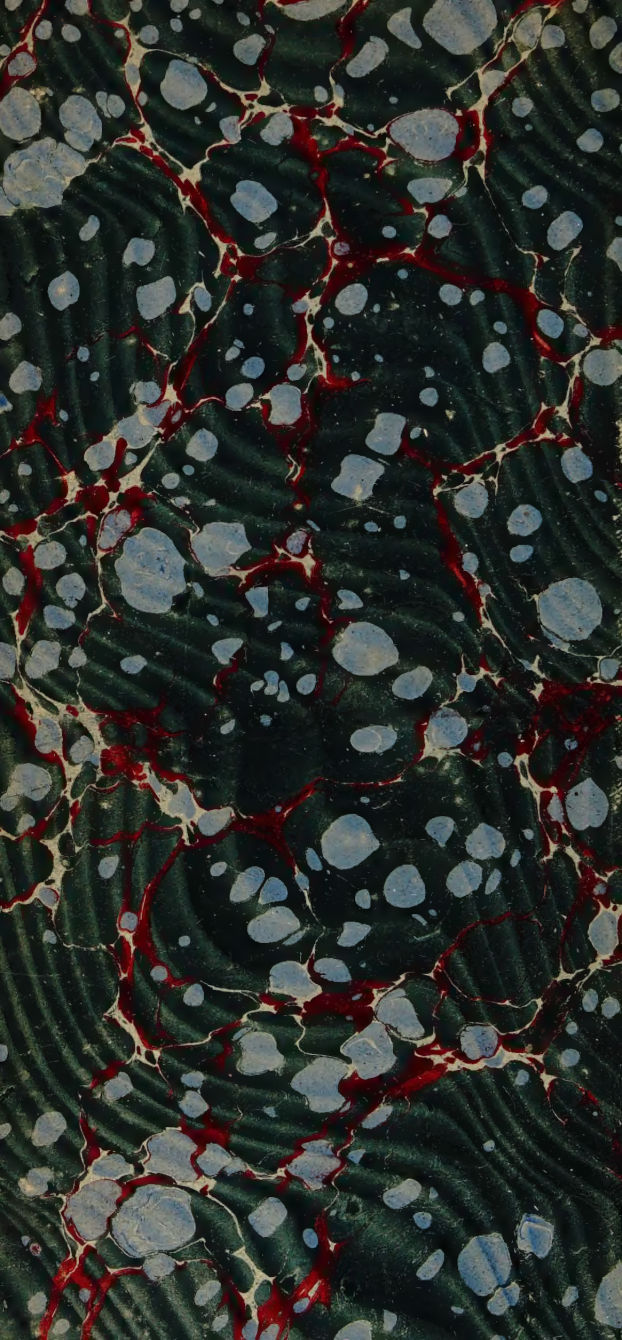
L'Église de France sous le Consulat et l'Empire (1800-1814), par M. l'abbé G. Constant, ancien membre de l'Ecole française de Rome, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-12.... **24** fr. »

Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. Vacandard, aumônier du Lycée de Rouen. Ouvrage orné d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom Milley et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après Cassini. *Huitième mille.* 2 vol. in-12..... **36** fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, par M. Hamon. *Trente-neuvième mille. Nouvelle édition entièrement revisée*, par M. Gonthier, chanoine d'Annecy, et M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8, avec de nombreuses illustrations..... **30** fr. »

— Le même ouvrage. *Nouvelle édition abrégée* (40e *mille*). 1 vol. in 12..... **10** fr. »

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris. — 1929.

25175